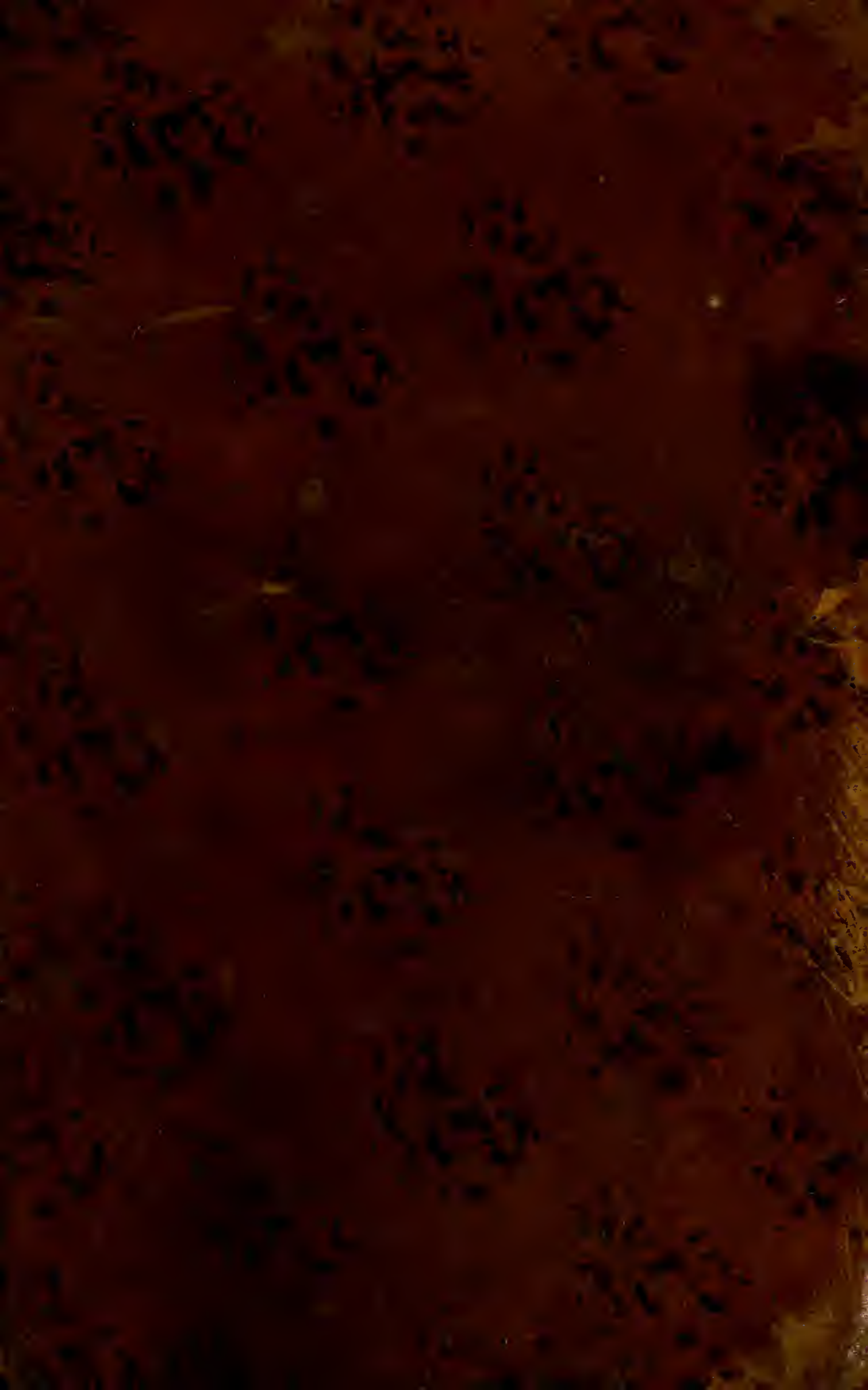
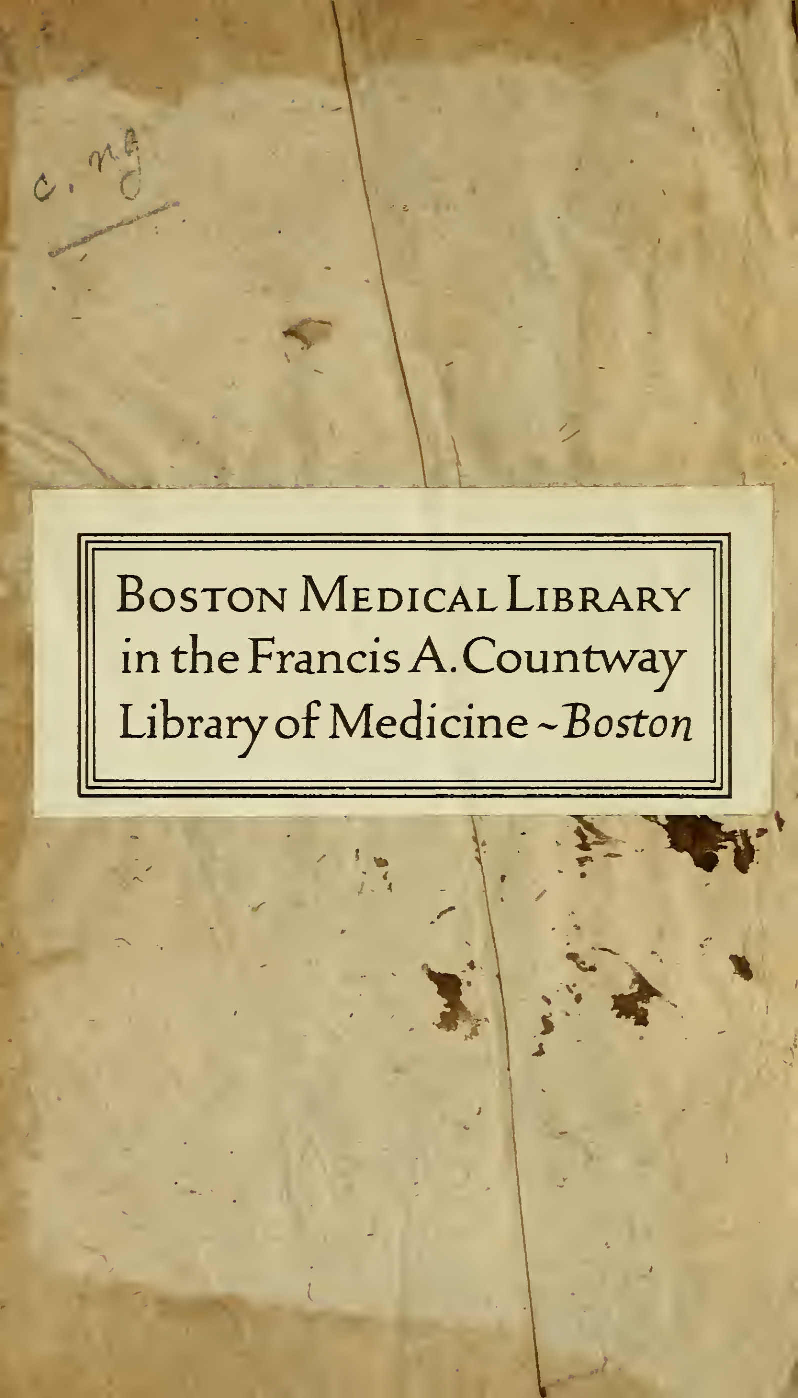




HISTOIRE

DES

DIABLES MODERNES

par le feu

Mr. *Adolphus*, Juif Anglois,

Docteur en Medecine.



Ridendo dicere verum quid vetat?

HOR.

Troisieme Edition.

à *Cleves*,

chez J. G. Baerstecher, Libraire,

1771.

A

SA MAJESTÉ

LE ROI DE PRUSSE.

SIRE,

M'étant apperçu depuis long-tems que les Auteurs n'adressoient leurs épîtres dédicatoires qu'aux Rois, aux Princes & aux Grands-Seigneurs; qu'ils avoient contracté la mauvaise habitude de leur donner des éloges peu mérités, dans l'espoir sans doute d'une récompense pecuniai-

re ou d'un emploi; indigné d'une conduite qui les couvroit de honte, je me disois à moi-même: Point de flatteries, point d'intérêt personnel. Rendons simplement à César, ce qui appartient à César. Dans cette idée, je descendis chez les morts, ne vous en étonnez point, SIRE, *je fais d'autres merveilles dans cette Histoire: je converse avec les Diables, les Sorciers, les Jésuites & tous les Etres infernaux. Arrivé aux Champs Elisées, j'examinai de près Scipion, César, Auguste, Caton, Alexandre, Epaminondas, Frederic le Grand, Electeur de Brandebourg, Louis XIV., le Maréchal de Turenne, le Duc de Marlborough, le Prince Maurice de Saxe. Tous ces illustres Morts ne m'offroient point*

point la grande ame & les traits sublimes de Votre Majesté.

Après bien des recherches inutiles, je revins aux vivans; je trouvai le Prince Ferdinand, le Prince Héréditaire, le Marquis Gransby, le Comte de Bickeburg & plusieurs autres Héros; je n'en vis qu'un, SIRE, *qui vous fût comparable, il étoit de Votre Sang Illustre, qui est partout le même. C'étoit S. A. R. le Prince* HENRI. *En réflechissant sur ses grands exploits, j'hésitai quelque tems; mais la préférence est due au Roi. J'ai atteint le but que je m'étois proposé: quels éloges ma foible plume pourroit-elle vous donner que la vérité n'ait dictés à vos ennemis mêmes?*

Que je m'estimerai heureux, SIRE, si Votre Majesté daigne jetter un coup d'œil sur cet ouvrage, & qu'une seule page ait le bonheur de lui plaire. Quoi qu'il en puisse arriver, je suis satisfait, puisqu'il me procure l'honneur de me dire avec les sentimens de la plus vive admiration & du plus profond respect,

SIRE,

De VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant, très-respectueux serviteur, & très-fidele sujet.

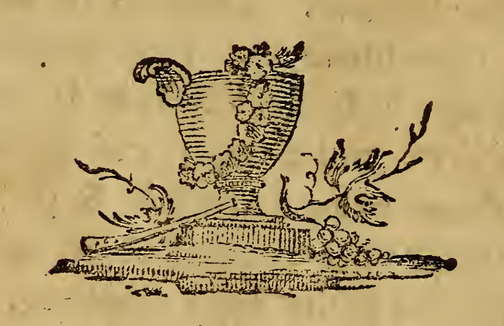
PRE-

PRÉFACE.

Des hommes diabolisés, émissaires du Grand Satan, avoient corrompu les mœurs d'une petite Ville où la décence, la Vertu & la Sagesse habitoient autrefois; cela & la part qu'ils ont eue dans les événemens arrivés récemment dans l'Europe, m'ont fait naître l'idée d'écrire leur Histoire. La simplicité du style, l'exactitude des faits amuseront peut-être le Lecteur ami de la vérité. Je n'écris point pour ces agréables dont une nuance d'esprit & des graces subalternes composent toute l'essence: ces petits êtres mignons, que le bon sens voit d'abord en souriant & remet aussi-tôt froidement à leur place, si toutefois ils en ont une, ne méritent pas qu'un Auteur cherche à

concilier leurs ſuffrages. Le plaiſir d'amuſer utilement mon loiſir & celui des quelques perſonnes ſenſées, me ſuffit ſans chercher à contenter tout le monde : car, dit la Fontaine,

. . . . . . eſt bien fou de cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde & ſon pere.



HISTOIRE
DES
DIABLES
MODERNES.

SI l'on ignoroit l'origine des Diables anciens, il ſeroit ſans doute à propos de commencer l'Hiſtoire des Diables modernes par les faits éclatans de leurs ancêtres, & par les noms immortels de leurs ayeux. Ces faits cités dans toutes les archives du monde diſpenſent un hiſtorien de ces détails ſuperflus. La malice de ces premieres Etres, les émiſſaires & les agens qu'ils ont conſtamment entretenus dans l'univers; les grands hommes dont ils ſe ſont ſervis en tout tems comme des inſtrumens propres à leurs deſſeins diaboliques, ſont plus dignes de l'attention du Lecteur judicieux.

La Cour de Rome où des prêtres ambitieux foulent encore la cendre reſpec-

table

table des Caton & des Marc-Aurele, a été longtems le théâtre de leur puissance : ce fût-là que l'ennemi de la vérité orné d'une triple couronne lança de tout tems des anatêmes de feu & de sang, contre les hommes éclairés qui vouloient briser les fers de la superstition : tantôt assis fiérement sur le trône des Lis, il exerçoit par l'organe des Visirs Richelieu & Mazarin, ce despotisme cruel, destructeur de la liberté de l'homme : on a vu même récemment ce Prince du mensonge sous la figure d'un Diable humanisé, vouloir jouer à Londres le rôle de plénipotentiaire, & muni de plusieurs instrumens infernaux, tels que des époques, des *uti possidetis*, &c. offrir la paix au Ministere Anglois. Heureusement l'émissaire tomba entre les mains d'un habile cabaliste, nommé Pitt, qui possedoit comme l'Ange Gabriël de Milton, le pouvoir secret de démasquer les Diables & de les faire paroître tels qu'il sont. Ce miracle est possible à l'intelligence supérieure d'un Ministre recommandable par les vertus & par les talens.

On publia même qu'il possedoit une perspective qui lui avoit été communiquée par un Rabin Turc, qu'on m'assura être

être un des plus grands cabaliſtes de Londres : il a demeuré dans *Goodmans Feilds*, on l'appelloit *the Conjurer*. Par le méchaniſme de ſa perſpective, il ne voyoit pas ſeulement dans toutes les Cours de l'Europe, mais encore dans le cœur de chaque Miniſtre. On ajoute que cette machine myſtérieuſe eſt ornée de pluſieurs Lettres cabaliſtiques. Sont-elles en Hébreu, ou en Arabe ? Je l'ignore ; mais un intime ami de M. Pitt, fort verſé dans les Langues Orientales, m'a proteſté qu'elles ne contenoient ni myſtere ni ſorcellerie : en voici l'interprétation, telle qu'il me l'a donnée.

Ami de mon Roi,
Ami de mes compatriotes,
Mais plus ami de ma patrie.

On juge bien qu'avec une ſemblable perſpective qui fait lire dans les cœurs, il eſt aiſé à un Miniſtre éclairé de démasquer la fourberie, & de chaſſer non ſeulement un Diable, mais tous les Diables de l'enfer.

L'Europe n'a point méconnu au rôle que ce Prince des ténebres a joué, celui

qui

qui fit naître la journée de S. Barthelemi, la guerre cruelle du Brabant ſous le gouvernement du Duc d'Albe, le complot des poudres de Londres, le maſſacre d'Irlande, & la derniere rébellion d'Ecoſſe que les gens cauſtiques ont dite avoir été ſecondée par les manœuvres de la France. C'eſt ce même Eſprit infernal qui a ſouflé tantôt les vents furieux de la diſcorde, tantôt inſpiré à l'Egliſe l'ardeur de régner, enfin c'eſt ce même auteur de mille maux, dont les détails ſeroient trop longs dans un ouvrage auſſi ſimple, compoſé pour diſtraire utilement les douleurs d'une goutte qui m'accabloit.

Ce tiran de l'air autrefois la terreur du genre humain, fait ſa réſidence ordinaire à Vienne & à Paris. Sans parler de ſon origine, je me bornerai à dire que, ſemblable à la foule des méchans, il eſt d'une illuſtre extraction, plus grande & plus élevée que celle des Diables humains. Né dans le Ciel à côté du Très-Haut, cet Ange de lumiere poſſédoit la Nature Séraphique, & ſelon le témoignage de Milton qui étoit un grand Poëte, mais un mauvais Hiſtorien, il fut le chef des Anges. Sa rébellion, ajoute cet Auteur, eut

pour

pour fondement sa grandeur même dont il fut trop ébloui ; près du Créateur, il fut piqué d'entendre annoncer l'avenue du Messie, & par jalousie il osa entreprendre une guerre contre Dieu même.

Non content de se soulever contre cette Puissance éternelle, il entraina dans sa révolte des légions entieres d'Anges qui se rangerent sous ses drapeaux ; c'est l'origine de cette multitude prodigieuse de Diablotins de toutes les sortes que nous voyons aujourd'hui sur la terre.

La conduite que cet Esprit perturbateur a tenue pour faire les malheurs des hommes, est digne de notre curiosité & de nos recherches. Ses projets trainés la plûpart dans les ténebres auroient échapé à notre sagacité, si sa maladresse n'en avoit laissé transpirer quelques-uns. On en a vû assez pour n'en être plus dupe.

Ie ne vous parlerai point de cette bataille mémorable qui se donna dans le ciel, je ne vous décrirai point sa chute, comment il tomba du ciel, si ce fut sur les pieds, ou sur la tête ; je n'examinerai point combien de tems il y resta, ou s'il voltigeoit dans l'atmosphere.

Peu instruit des premieres époques du mon-

monde, je ne fixerai point le commencement de son regne sur la terre; je ne détaillerai point ce moment critique, où jaloux de voir l'homme & ses descendans destinés à remplir les vuides que lui & ses légions avoient laissés au ciel, il s'introduisit dans le jardin d'Eden, ni les ruses dont il se servit pour triompher de l'innocence d'Eve. L'aborda-t-il en flatteur? L'amour-propre est le foible du sexe. Crut-il mieux réussir en l'épouvantant par des menaces? La femme est naturellement craintive: elle cede aisément à la frayeur. Cependant je serois porté à croire qu'il se servit du premier moyen comme le plus propre à la séduction. L'expérience journaliere m'apprend que cette voie réussit mieux aux Diables ses descendans.

C'est ainsi qu'ils tentoient dans le cours de leur malheureuse guerre la foible innocence de nos C***, & triomphoient de leurs cœurs. Ces séducteurs faisoient des femmes de vieilles coquetes, ou des libertines: plus corrupteurs des filles, ils avoient l'art de les ensorceler jusqu'au point de leur faire quitter la maison paternelle, ils les enivroient d'amour pour les

les ennemis du plus grand de Héros & du meilleur des Rois: un *je vous aime* attesté par tout ce qu'il y a de plus sacré; un *je vous adore* éperduement prononcé, une main posée sur le cœur, des yeux levés au ciel, un *Diable m'emporte* articulé d'un ton militaire, oui, une simple tabattiere d'or maniée galament a perdu trois filles des meilleures familles de C***. Je crains encore que cette fatale boëte ne fasse plus de mal que celle de Pandore. Un petit sourire, un entrechât de ces Diables parfumés font la perte des cœurs, & comme César, ils n'ont qu'à paroître pour vaincre, ils n'ont qu'à se jetter dans les bras de leurs nymphes pour leur ravir ce qu'elles ont de plus cher & de plus précieux.

Vous serez sans doute surpris que je vous parle de la religion du Diable; ne vous en étonnez point: c'est aujourd'hui la religion dominante. Vous me direz peut-être: Comment? Le Diable avoir de la religion?... Comment? Vous voulez l'ignorer; & vous professez tous la sienne. Il est vrai que plusieurs en ont douté autrefois, comme vous: il ne l'est pas moins que ses partisans nous assurent de

ſa religion; que des manuſcrits conſervés dans ſes archives en font foi. Mais je n'oſerois les divulger: je ſuis le ſeul à qui il ſoit permis de les feuilleter. Un de ces monumens ſemble encore nous indiquer qu'un certain Pape l'a endoctriné des myſteres de la R. C. Ce fait pourtant n'étant pas clairement démontré, je n'inſiſterai pas ſur l'affirmative. Car je ſerois fâché de calomnier juſqu'au Diable même. D'autres manuſcrits prétendent qu'il a été du nombre des Papes, ſans néanmoins fixer le temps de ſon Pontificat; mais comme Platina, dans la vie des Papes, ne fait aucune mention du Pape *Diabolus*, je ne déciderai rien que je ne ſois muni d'autorités plus autentiques.

Si cet Eſprit tentateur n'a point été Pape, il eſt du moins démontré qu'il a été le créateur des Inigiſtes & le protecteur conſtant de cet Ordre meurtrier. La preuve, c'eſt qu'en diſcourant derniérement avec le Diable, garde des archives de l'enfer, je lui demandai fort ſérieuſement pourquoi dans la caſſe R. il manquoit tant d'écrits. C'eſt, me répondit il, que notre grand Prince de l'air s'appercevant à la naiſſance de l'Ordre d'Ignace, du tour que

que leurs affaires prendroient, & jugeant qu'ils feroient des gens intrigans, diffimulés & prêts à tout entreprendre; qu'ils pourroient par leur fagacité & leurs menées diaboliques, lui fournir non feulement de très-bons fujets dans fes régions infernales, mais encore dans toute l'Europe où leur doctrine fcandaleufe, leurs principes meurtriers peupleroient davantage fon empire; il fit une alliance étroite avec eux, les incorpora parmi nous & pour les diftinguer des Diables, il fut décidé qu'ils n'auroient point le pied fourchu; & que, quand il feroit queftion de quelques grands exploits, tel que d'affaffiner un Roi ou quelques grands Princes, foit en les poignardant ou en leur tirant un coup de fufil. lui Satan prétendoit qu'on lui préfentât des requêtes, & que l'affaire dépendroit du décret émané de fa puiffance. Mon Prince qui craignoit leur malice prit ces fages arrangemens: il ne vouloit point que ces grands affaffinats fe commiffent à fon infçu: car vous favez, mon cher, que tous les Monarques s'aiment; au moins en font ils femblant. Combien de complimens un Roi n'a-t-il par reçu il y a quelques années, pour une

ple égratignure au côté? Si vous êtes curieux de voir les écrits qui manquent, il faut vous addresser aux Jésuites; nous n'avons ici ni pieces originales, ni copies, sans cela je me ferois un plaisir de contenter vos desirs en vous les communiquant.

Je le remerciai de sa politesse & de l'instruction qu'il venoit de me donner, & sachant que les Diables sont fertiles en expédiens, je le priai de m'indiquer les moyens de venir à bout de mon entreprise.

L'Archiviste de l'enfer ne parut point éloigné de se rendre à ma demande. Il n'y mit qu'une condition, qui étoit de lui tenir le sécret en cas de malheur. Je le promis & il me remit au lendemain. Je m'en retournai chez moi fort content des espérances que mon Diable m'avoit données. Je me rejouissois d'avance de l'usage que j'allois faire de ces papiers pour me vanger d'une Société que je haïssois à cause des torts qu'elle avoit faits aux Protestans, & à la mémoire de Louis XIV. en l'engageant à révoquer l'Edit de Nantes. Leur méchanceté insigne, reconnue de tout l'Univers, remplissoit mon cœur

d'une

d'une joie ſecrete: j'aſpirois au moment où ces monſtres alloient recevoir une punition proportionnée à la noirceur de leurs forfaits & à la déteſtable doctrine qu'ils ont oſé publier aux yeux de l'Europe, & dont ils ont ſû rendre la pratique aiſée au plus ſimple ſujet.

Je me couchai enchanté de ces idées, lorſque j'entendis un petit bruit ſourd dans la cheminée; je vis paroître à l'inſtant une vieille femme montée ſur un balai, monture ordinaire des ſorciers qui vont au Sabath, s'il faut s'en rapporter aux viſions des vieilles femmes.

Celle-ci me voyant effrayé, me dit d'un air de ſurpriſe. Quoi ? au moment d'entrer dans notre Société Satanique vous tremblez? N'appréhendez rien, je viens vous dire de la part de l'Archiviſte des enfers, votre ami, de vous rendre demain à huit heures, où il vous a entretenu aujourd'hui. Il a trouvé l'expédient que vous deſirez. Je remerciai l'Ambaſſadrice qui après m'avoir fait une profonde révérence, & ſouhaité le bon ſoir, diſparut à mes yeux. Cette politeſſe paroîtra étonnante au Lecteur qui ignore peut-être qu'on eſt extrêmement complimenteur

dans le corps diabolique. Les complimens étant ordinairement des mensonges polis, ces charmes séduisans leur attirent beaucoup de nouveaux membres.

Dès que la vieille fut partie, je m'endormis; mais ô Ciel! quel rêve charmant remplit cette nuit! tantôt je m'imaginois voir ces maudits Jésuites nuds attachés au Carcan & le boureau leur marquant sur le front avec un fer rouge ces mots, IMPOSTEURS: sur les bras, INJUSTES PERSECUTEURS: sur l'épaule droite, ASSASSINS DES MONARQUES: sur la gauche, REGICIDES: à chaque jambe, A JAMAIS AUX GALERES.

Je m'éveille: mon cœur dilaté par les sensations agréables que ce rêve avoit faites sur mon ame, me donne pour courir au rendés-vous, toute l'activité que l'héritier fait paroître pour recueillir l'heritage qu'il a attendu longtems avec impatience, pour s'en défaire presqu'aussitôt qu'il le reçoit. J'arrive, huit heures sonnent, je reste une demi-heure sans voir venir personne. Enfin las d'attendre, je commençois à me reprocher d'avoir donné aveuglément ma confiance au Diable qui ne tient jamais sa parole.

Quel-

Quelques momens après je sens une petite odeur de soufre, j'entends un grand bruit comme des fers qui se brisent, des portes qui s'ouvrent ou se ferment à coups de vents dans un tems orageux. Ce bruit annonçoit l'arrivée de mon Archiviste, il paroît & me dit avec transport: Que je suis ravi de vous trouver encore ici; si j'ai tant tardé, vous n'en serez pas surpris, quand je vous dirai que j'ai fait un trajet de quatre cens lieues: je viens de Rome, où il m'a fallu aller, pour vous satisfaire. J'allois lui marquer ma sensibilité, lorsqu'il m'arrête & me dit: Point de cérémonie, je n'en fais jamais avec des amis tels que vous. Il ôta ensuite un capuchon qui lui couvroit la tête; il étoit fait comme celui des Capucins, auquel sans-doute il a servi de modele.

L'Archiviste se mit dans un fauteuil, me fit asseoir à son côté & me harangua ainsi: L'envie de vous obliger, Monsieur, le ressentiment que j'ai contre les enfans d'Ignace, pour un tour qu'ils m'ont joué auprès de mon maître, me rendent vos intérêts précieux. La hardiesse de ces monstres ne se borne point aux hommes. Quand la terre ne leur offre point d'occa-

ſion favorable pour déployer leurs talens & leur malice, crainte d'être dans l'inaction, ils viennent les exercer ſur nous autres.

Avant l'attentat ſur la Perſonne Sacrée du Roi de Portugal, les Jéſuites deputerent un membre de leur maudite Société en France, pour conſulter leurs confreres, habiles dans ces ſortes de crimes, comme le prouve l'aſſaſſinat de Henri III., de Henri IV. & d'autres. Je ne ſais pas au juſte le ſuccès de l'Ambaſſade; on aſſure pourtant que les Jéſuites François parurent indifférens, ſoit que l'affaire leur ſemblât de peu de conſéquence, ſoit qu'ils déſiraſſent qu'elle fût retardée; d'autant que deux régicides devant ſe faire dans le même tems, ils devoient craindre un trop grand éclat; peut-être auſſi qu'occupés alors à donner des inſtructions à l'abominable Damiens qui devoit porter le fer aſſaſſin de la Société ſur le meilleur des Monarques; ils ſe ſoucierent peu de ſe mêler dans l'affaire de Portugal.

Comme j'ai emprunté les traits & les habits de ce député, je vais vous en vêtir, vous vous rendrez d'abord au monaſtere: ſi par le moyen de cette ruſe vous ne pou-

viez venir à bout d'être admis à la ſalle des archives, je vous donnerai un pied fourchu à l'aſpect duquel les Jéſuites vous croyant un des nôtres, loin de mettre obſtacle à vos deſirs, vous rendront l'hommage le plus humble; ils ſavent trop combien ils nous ont d'obligations.

En achevant ces mots le Diable fit quelques grimaces comme un homme qui reſſent de la douleur; le moment d'après il me préſenta le pied fourchu; je le pris, mais il faut avouer que ce ne fut qu'en tremblant. Quoique curieux de venir à bout de ce que j'avois commencé, je ne me ſoucіois point d'être trop diaboliſé. L'Archiviſte m'ayant équippé en Jéſuite, me dit que je pouvois partir en ſûreté, que mon nom de Jéſuite ſeroit deſormais Dom *Lopès Gomès de Vega*, & mon nom de Diable *Beelzebub.*

Après avoir remercié mon protecteur je pris congé de lui; je me rendis d'abord au couvent, je ſonnai; après avoir attendu un quart d'heure, le portier m'ouvrit & m'ayant demandé ce que je voulois: Je ſuis un frere étranger, lui répondis-je, qui vient de loin pour conférer avec le P. Recteur. Il m'introduiſit dans un parloir où quel-

ques momens après je vis arriver le Recteur; mais Grand Dieu! quelle fut ma surprise & ma crainte, quand cet homme fixant les yeux sur moi, me regardant d'un air farouche, me dit: Comment, malhereux, peux-tu avoir la hardiesse de te présenter devant nous après la tache que tu viens de jetter sur notre Ordre en manquant ton coup? Ne suffisoit-il pas que notre Grand Prince Lucifer, notre respectable Chef, & nos dignes Freres de France épuisés presque dans l'art des régicides eussent desapprouvé tes projets? Tu devois savoir que sans nous le coup de bale, comme l'expérience te l'a montré, ne porteroit point au cœur. Sors donc, & ne parois jamais sous notre toit. Retourne à Rome, où faisant pénitence pour avoir manqué ce coup, montre-toi à l'avenir capable de plus grands exploits. Si tu es rapellé de ton exil, comme il y a de l'apparence, parce que le Grand Prince de l'air, & le Pape s'y intéressent, compte que tu ne pourras réparer cette faute que par l'extinction d'une Famille Royale entiere.

Confus des horreurs que ce monstre venoit de prononcer contre la Personne Sa-

crée

crée des Rois, je diſſimulai, je lui fis même des excuſes les plus reſpectueuſes: Mais lui, auſſi fier, auſſi hautain qu'un Commiſſaire de guerre François, ne vouloit pas m'entendre, & s'en alloit ſans m'écouter, lors qu'avec beaucoup d'adreſſe je fis gliſſer ſous mon froc le pied fourchu que l'Archiviſte m'avoit donné, preſſant alors plus vivement le P. Recteur de m'entendre encore un inſtant. Il tourna heureuſement la tête, & jettant les yeux ſur mon pied fourchu, il ſe proſterna, en s'écriant: Grand Prince, que vous ai je fait, pour prendre la figure la plus odieuſe à mes yeux? Je lui dis en étendant la main, de ſe lever, je l'aſſurai que je n'avois pris cette forme que pour ſavoir ſes penſées, que j'étois charmé de le trouver ſi attaché à mes intérêts, & ſur tout de la noble émulation qu'il avoit de ſacrifier une Famille Royale pour réparer les torts de la mal-adreſſe d'un des leurs d'avoir manqué le Roi de Portugal, que je voulois avoir part à la nouvelle entrepriſe, faire ſavoir à la perle de mes amis, le Pape qu'il inſinuât à ces gens de hâter l'exécution de ce grand exploit, que tant de ſang noble étoit néceſſaire pour réparer les torts faits

faits à notre perſonne damnée, à nos alliés, ſur-tout à nos fideles amis les Jéſuites de France; que je n'étois nullement content des ſacrifices qu'il m'avoit faits déja du Duc . . . . . & des meilleures familles de Portugal.

Vous devez ſavoir, continuai-je, que je ſuis ſur le point d'entrer en alliance avec quelques perſonnes qui ſont aujourd'hui à la tête des affaires d'Eſpagne. Je me ſuis adreſſé à M. W———L, afin que nous agiſſions plus adroitement enſemble: il perſiſte à déſirer un pacte avec moi, il me faudroit une formule dans le ſtile de celui que nous avons fait entre nous. Je me ſuis rendu ici pour viſiter vos archives, voir ce qui conviendroit le mieux à mes deſſeins. Mon Prince, me dit-il, pour vous épargner une recherche trop pénible, je vous ferai copier par un de nos freres la piece la plus néceſſaire à vos projets. Je le remerciai, en lui diſant que je le ferois moi même, qu'il n'avoit qu'à me montrer les archives & me laiſſer examiner les pieces que je cherchois. Il ſonna une cloche, ce ſignal fit accourir tous les Freres qui renverſant tout-à-coup les croix, foulant aux pieds les chapelets & les livres

vres de prieres, se rangerent sur deux haies. Je passai au milieu d'eux, ils se prosternerent, & j'arrivai à la porte des archives, comme un Maréchal de France à son quartier de retraite après une bataille perdue.

Aussitôt que je fus entré dans les archives, je fis retirer le Recteur. Je cherchai d'abord à la casse de la Lettre C. comme il seroit superflus de raconter les pieces que j'ai visitées, je ne m'attacherai qu'aux principales & aux plus intéressantes. Voici la premiere qui me tomba sous la main.

„NOUS SATAN, ROI DES ENFERS, PRIN-
„CE DE L'AIR, GOUVERNEUR GENE-
„RAL DE TOUTES LES AMES DAM-
„NEES. &c. &c. &c.

„Etablissons une paix perpétuelle & „universelle, une vraie amitié & l'union „la plus étroite entre nous S. Ignace, ses „descendans, leurs monasteres, vassaux, „& sujets, soit Rois, Princes, Ducs & „Pairs ou le D. . . , même: Entendons „que la dite paix, amitié, union sera „sincérement conservée, cultivée, qu'au„cune des deux parties n'entreprendra

„au-

„ aucune chose, sous quelque prétexte que „ ce soit, au préjudice ou dommage de „ l'autre, qu'elle ne donnera aucun secours, „ aucune assistance, sous quelque dénomi- „ nation que ce soit, à ceux qui entrepren- „ dront contre les intérêts des parties con- „ tractantes; de n'aider, protéger en aucune „ maniere les rebelles, particuliérement les „ Anglois & les Prussiens nos ennemis décla- „ rés de tous tems, mais qu'au contraire les „ deux parties se procureront réciproquement „ le profit, l'honneur & les avantages; qu'el- „ les agiront de concert avec une égale „ application à soufler le feu de la discor- „ de, les assassinats & l'effusion du sang hu- „ main dans toute la chrétienté, qu'ils „ empêcheront de toutes leurs puissances „ infernales & jésuitiques, les moyens qui „ pourroient tendre à la tranquillité géné- „ rale. Le Grand SATAN se réservant „ préférablement par droit que dans les „ cas où il s'agira de quelques affaires im- „ portantes, comme le regicide ou le vol „ d'une nation entiere, soit de la part d'un „ intendant général d'armée, des financiers, „ des inspecteurs des vivres, ou quelques „ maitresses de Rois, ils ne décreteront „ rien, ne donneront aucune permission à

„cette

„cette fin, ſans nous communiquer les
„ſuppliques & attendre nos réſolutions ſur
„de tels points intéreſſans. Fait à notre
„Palais Infernal....

Comme cette piece étoit fort ancienne la date étoit déchirée, mais plus bas étoit le cachet de Satan, un dragon de feu portant dans une main un bonnet en forme de mittre à trois couronnes & dans l'autre une épée. Au bas en liſoit ces ſignatures.

SATAN, ROI.

S. IGNACE.

Plus bas

JACQUES ODONEL, *Jéſuite & Sécrétaire perpétuel.*

Après une piéce auſſi autentique on ne doutera plus de l'alliance & de l'étroite amitié des Jéſuites avec les Diables. Peut-être ſont-ils eux mêmes ces puiſſances de ténebres, parce qu'ils ſont quelquefois le mal où les Diables n'en feroient point. Après avoir pris une copie de ce Traité in-

infernal, je remis la piece originale dans la caſſe; j'allai à la planche R que je trouvai remplie de papiers de conſéquence. Je ne les détaillerai pas tous. Qui pourroit en ſupporter l'ennui? Voici quelques morceaux des plus voiſins de notre temps.

Une grand Volume intitulé: *Regiſtre des Requêtes préſentées à notre Souverain Chef le* GRAND SATAN, avec les *Réſolutions & Décrets de ſa part.* La premiere étoit intitulée:

I.

REQUETE *très-humble & très-ſoumiſe de Meſſieurs nos Alliés les Jéſuites de France, pour autoriſer l'aſſaſſinat du bon Roi* HENRI III.

„SIRE,

„Nous voions avec le dernier chagrin la diminution de vos ſujets infernaux, & celle de nos intérêts mondains, pertes occaſionnées par un Roi hérétique aujourd'hui à la tête des affaires en France, & comme il eſt à craindre que le dit Roi réuſſiſſant dans ſes entrepriſes, n'introduiſe l'héréſie dans „ ce

„ce royaume, & que par là enſeignant „le vrai chemin du Paradis il n'y en„voie les ames à Dieu, notre ennemi dé„claré; ce qui diminueroit les habitans „& fideles ſujets de vos régions, nous „réduiroit à la derniere miſere, en nous „démasquant. Nous ſupplions trèshum„blement Votre Majeſté Damnée de don„ner plein pouvoir à notre inſtrument le „P. Clement, Dominiquain, de percer „le cœur du dit Roi ſuivant les inſtru„ctions & les principes de notre doctri„ne, &c.

„RESOLUTION. Vû les motifs ci„joints, nous permettons aux PP. Jéſuites „nos fideles amis & alliés d'expédier au „plus vîte pour l'autre monde le Roi Hen„ri III. par la voie du P. Clement, ou, à „ſon défaut, par telles voies que nos Alliés „trouveront convenables; en conſequence „nous promettons audit Clement, ou „autre, le gouvernement d'une bonne „province dans nos royaumes. Donné „à notre Château de l'Air . . . . . ſigné, „SATAN.

II.

REQUETE *présentée par les Jésuites pour le meurtre de* HENRI IV.

Elle étoit conçue à peu près dans les mêmes termes, que la précédente; avec cette différence que le Diable y paroissoit plus discret dans la Résultion, allegant qu'il ne permettoit sa mort qu'au cas que l'on pût prouver qu'il étoit réellement attaché aux principes hérétiques. Les Supplians l'ont probablement prouvé; je n'en trouve pas le moindre vestige dans ce volume.

III.

REQUETE *présentée par la Noblesse de Portugal.*

Le contenu étoit, que la Noblesse par la liaison étroite & les fréquens entretiens qu'elle avoit eus avec les Jésuites Portugais les bons alliés de Sa Majesté Infernale, ayant appris l'union & l'amitié qui étoit entre eux, elle avoit formé le dessein, à la mode aujourd'hui, de faire un pacte ou une

triple

triple alliance, avec Sa Majesté Satanique aux conditions qu'il seroit libre à la Noblesse d'assassiner son Roi.

Le décret de Satan n'étoit pas des plus favorables. Il répondit qu'il étoit trop éloigné pour veiller à leurs affaires, qu'il y employoit depuis plusieurs années ses émissaires les Jésuites, qu'ils n'avoient qu'à suivre leurs instructions ; & qu'en outre ses Royaumes étoient si remplis de Portugais, qu'il se verroit bientôt obligé d'élargir ses frontieres.

IV.

SUPPLIQUE *de* M. D. B—t A. D. P—s, *suppliant qu'il lui soit permis & à tous les Saints Peres employés sous sa protection, d'envoyer sous le prétexte d'un billet de confession, les pauvres pécheurs sans passe-port dans l'autre monde.*

Comme l'intérêt diabolique y étoit conservé ; nous pouvons juger que cette demande fut accordée *Nemine contradicente.* Cependant le Diable en l'accordant lâcha un petit coup de plume plus humain & plus charitable que toutes les actions de M. l'Archevêque. Il lui reproche beaucoup

coup sa cruauté sainte d'empêcher les autres de se sauver en leur refusant les secours qu'il croit absolument nécessaires à leur Salut.

V.

SUPPLIQUE *des PP. Jésuites pour assassiner* LOUIS XV. *le bien-aimé.*

Ils prioient Satan d'en donner le plein pouvoir à Robert Damiens instruit & élevé dans leurs principes destructeurs. Leurs motifs étoient l'amitié & l'amour que Sa Majesté témoignoit pour la meilleure partie de ses fideles sujets les Mrs. du Parlement: ils tâchent dans cette requête d'aigrir le Diable & de l'intéresser fortement en lui faisant remarquer le tort considérable qu'on avoit fait à ses interêts en empêchant l'autorité de la Bulle *Unigenitus*, le refus des Sacremens: ils le prioient de remarquer combien de milliers d'ames il avoit perdues par là; que le Roi, il est vrai, étoit un très-bon Roi, mais qu'il étoit trop porté pour le Parlement dont il suivoit aveuglément les décrets; qu'ils se flattoient que son Successeur les affectionneroit davantage, qu'ils sauroient le tromper par leurs artifi-

ces,

ces, & se rendre ainsi plus utiles à Sa Majesté Satanique.

Le Diable ayant trouvé cette affaire très-délicate & très-importante avoit mis au bas de la Requête: „Vû la grandeur de ce dessein, nous avons convoqué tous nos Conseillers Diaboliques & ayant examiné le „caractere de ce grand Monarque, l'ayant „trouvé admirable, rempli d'humanité & d'affection pour ses fideles sujets, nous avons „crû & croyons encore que Dieu nôtre „ennemi déclaré ne permettra jamais qu'il „devienne notre victime, qu'ainsi le projet proposé échouera infailliblement, „c'est pourquoi nous avons trouvé bon „(toutes reflexions faites) de suspendre „notre consentement, laissant pourtant „à nos très-fideles alliés & amis les Suplians, le plein pouvoir d'agir comme „bon leur semblera. Donné en plein conseil. . . .

Ce décret n'étoit point signé.

VI.

La Piece suivante me frappa d'étonnement; je la crois supposée, & je ne voudrois

drois pas m'en faire garant. Ce ne feroit pas la premiere fois que l'on eût trompé le Diable. En voici néanmoins une copie exacte.

SUPPLIQUE *de* M. L. D. D. R. C. L'A. D. S. M. T. C. E. A.

„ SIRE,

„Vous favez la vie licentieufe que j'ai „menée pendant plufieurs années; com„bien de fois j'ai été à vous, & la mifere „que j'ai foufferte pendant quelque tems; „vous n'ignorez point auffi qu'on m'a en„voyé à Port Mahon apparemment dans „la même vue que David envoya autre„fois Uri à l'armée de Joab. La fortune „m'a favorifé, l'Amiral Bing a été obligé „de fe retirer, foit par trahifon, foit par „la force fupérieure de M. de la Galif„fonniere. Enfin Minorque n'ayant pu „être fecourue ni par terre ni par mer, „Mylord B——y, ou plutôt M. Jeffrey „fut obligé de fe rendre. La feule chofe „dont j'ai profité dans cette affaire a été „d'apprendre quelques mots Anglois & à „connoître les guinées. Après cette con„quête

„quête je revins en France, où pour toute „récompenſe je n'ai reçu que des guirlan„des de fleurs que les garçons villageois me „préſentoient en paſſant, & quelques vau„devilles qui chantoient mes victoires. Ce„la pouvoit-il compenſer mes ſervices & les „plaiſirs que j'avois ſacrifiés en quittant la „Venus de Verſailles? Picqué de l'inſenſi„bilité de la Cour, je tournai vues ailleurs, „La fumée de la gloire n'étoit plus aſſez „ſubſtantielle pour moi. Les guinées que „j'avois vues à Minorque me paroiſſoient „quelque choſe de plus ſolide.

„Le moment deſiré arriva: je fus nom„mé pour aller prendre le commande„ment des troupes de Sa Majeſté en Al„lemagne, j'y courus aſſuré d'en tirer „un meilleur parti que de ma commiſ„ſion de Minorque. J'ai fait mon poſſi„ble; j'ai pouſſé l'armée ennemie juſques „dans Stade, où il leur falloit mettre bas „les armes, ſe rendre priſonnier de „guerre, ou ſe noyer; on me propoſe, „Sire, deux cent mille portraits du Roi „George de glorieuſe mémoire, pour „faire une convention. Comme ce n'eſt „pas une bagatelle, mais une affaire

„diabolique de vendre ſon Roi & ſon païs,
„j'ai jugé à propos d'avoir recours à votre
„Puiſſance Infernale pour vous ſupplier
„très-humblement, comme mon ancien
„ami, Protecteur & Maître, de m'aider
„dans ce grand deſſein, & me donner plein
„pouvoir de l'exécuter.

„Je m'en flatte d'autant plus que vos in-
„térêts le requierent. Meſſieurs les Alliés
„formeront en conſéquence une armée for-
„midable & enverront dans vos régions in-
„fernales quantité de nouveaux ſujets.
„Eſpérant, très gracieux Souverain, d'obte-
„nir cette grace, j'ai l'honneur de vous être
„dévoué en tout dans cette vie comme dans
„l'autre: fait à Clooſterſeeven le 30 Août
„1757.

„De Votre Majeſté Satanique.

L. D. D. R.

„DECRET. Vû notre ancienne amitié
„& notre liaiſon intime avec le Suppli-
„ant, faiſant attention à ſon état pitoya-
„ble & à ſa miſere préſente, nous don-
„nons plein pouvoir à notre dit ami L.
„D. D. R. de ſuivre ſon goût pour les
„guinées, avec cette réſerve que comme
„nous

„nous prétendons après la mort du dit Duc,
„la possession de son ame à cause des dettes
„énormes qu'il a contractées dans son am-
„bassade à Vienne & dans d'autres lieux; il
„s'oblige, sous peine d'encourir notre déplai-
„sir infernal, de ne point payer un liard de
„ses dettes, soit au rabais des capitaux, ou des
„intérêts; comme aussi ne léguer absolu-
„ment rien aux filles ou femmes avec qui
„il a pu prendre, ou prendra à l'avenir,
„quelque petite familiarité ducale, soit
„en France, en Italie, en Allemagne, &c.
„&c. Fait à Cloosterseeven ce 31 Août
„1757.

Signé simplement DIABLE.

La date de ce decret me parut singuliere & me confirma d'abord dans l'idée où j'étois de la supposition. Il se pourroit néanmoins que le Diable eût constamment accompagné ce noble Duc dans sa tournée d'Allemagne comme un autre Acate. Le projet de faire battre des escalins & quelques autres circonstances pourroient faire preuve. Mais je ne suis ici que copiste & non juge.

Il y avoit beaucoup d'autres pieces que je

passerai sous silence. La derniere du volume étoit une Requête suivie d'une Lettre. La Requête avoit pour titre,

SUPPLIQUE *très-humble & très-soumise à notre nouvel ami & allié Sa Majesté Infernale le Roi* SATAN, *pour le prier d'assister nous J. Baron de Warkotsch & André Schmidt, vicaire à Cassenal, dans l'assassinat du plus grand, plus puissant & plus glorieux Roi de l'Univers depuis Alexandre de Macedoine, le grand Monarque* FREDERIC, *Roi de Prusse, objet de l'estime & de la vénération du genre humain, pivot de la Religion Protestante.*

Cette Requête étoit datée de la Silésie, le 27 Novembre 1761, & signée Warkotsch, André Schmidt.

La piece étoit sans decret. Peut-être que le Diable même sentant de l'estime pour un si grand Monarque, ou que le projet lui paroissant trop noir, il ne voulut pas s'en mêler. La Lettre contenoit ce qui suit.

„ SIRE,

„ Il y a quelques jours que le sieur An-
„ dré

„ dré Schmidt mon complice & moi nous
„ eûmes l'honneur de vous adreſſer une
„ ſupplique très-humble & très-ſoumiſe,
„ ſuppliant Votre Majeſté Infernale de
„ nous aider de ſon pouvoir diabolique,
„ dans l'aſſaſſinat que nous avons prémé-
„ dite FREDERIC le Grand, Roi de
„ Pruſſe. Connoiſſant l'impoſſibilité de
„ l'exécuter ſans votre aſſiſtance, nous
„ nous flations d'autant plus de cet eſpoir
„ heureux que les C. F — G & K — Z.
„ vos anciens amis nous avoient promis
„ de nous recommander à Votre Majeſté
„ & vouloient même nous faire incorpo-
„ rer d'avance dans votre corps diaboli-
„ que, pour nous affermir dans une entre-
„ priſe ſi monſtrueuſe; mais helas! Sire,
„ Dieu votre ennemi de tous tems s'eſt
„ intéreſſé aux jours glorieux de ce Mo-
„ narque. Notre trahiſon a été décou-
„ verte & au lieu de la récompenſe qu'on
„ nous avoit promiſe, nous ſommes con-
„ traints de chercher un azile, nous
„ avons jugé à propos d'avertir Votre
„ Majeſté de ce malheur, la ſuppliant
„ très-humblement de nous continuer ſes
„ graces, & de nous ſauver des châti-
„ mens dus à des crimes auſſi énormes

„que

„ que le nôtre, & auſſi dignes de votre in-
„ fernale puiſſance. Nous avons l'honneur
„ en attendant cette grace,

SIRE,

„ d'être à vous après la mort. „

„ P. S. Si Votre Majeſté veut nous hono-
„ rer d'une réponſe, nous la prions de nous
„ la faire adréſſer ſous le couvert de M.
„ L. C. D. K. M. D. L. M. I. E.
„ R. A. V.

A peine avois-je remis le volume des Requêtes en ſa place, ſerré mes copies, que j'entendis ouvrir lentement les portes des Archives; j'apperçus mon ami le Recteur accompagné d'un frere qui avoit parfaitement la mine & le poil de ſon confrere Judas. A ſon aſpect je ſentis une frémiſſement & une défaillance par tout le corps, préſage de ce qui m'alloit arriver. Ces Peres me prenant pour leur Chef s'avancerent avec le reſpect & la vénération avec leſquels ils ſont accoutumés de l'pprocher. Le Recteur me demanda ſi je voulois prendre quelque rafraîchiſſement, ou un verre d'une liqueur qu'il me di-

disoit excellente. Je lui répondis d'un air fier & majestueux, que je ne prenois rien de mes sujets, que je leur ferois cependant cette grace pour montrer la préférence que je leur donnois sur tous les Ordres de l'Eglise. Le Recteur se tournant alors vers le Frere Judas, lui prit avec empressement une soucoupe pleine de confitures de toute espece, qu'il me présenta. J'en mangeai goulûment & en grande quantité. Il m'offrit ensuite un verre plein de liqueur. Je la trouvai si excellente que j'en avallai d'abord la moitié du verre. Elle fit un effet si prodigieux sur moi, que je crus avoir bu du Nectar. Je demandai gravement à mon bienfaiteur d'où il la tiroit, quel étoit le nom d'une liqueur qui me causoit des effets si surprenans. Ah! mon Prince, ne vous étonnez pas des raretés que vous trouverez dans nos Cloîtres. Soyez assuré que par nos manœuvres, nos Monasteres sont des terres de Canaän, remplies de miel & de lait, des magasins fournis de toutes sortes de choses, & surtout de belles qui viennent y déposer leurs douceurs; il est vrai qu'elles en goûtent en retour. Oui, mon Prince, soyez persuadé que depuis

puis la Princeſſe jusques aux filles de nôtre Mere Abeſſe la Montigny, il n'en eſt point qui n'en goûte chez nous. Nous avons même un contract avec cette derniere, par lequel elle s'eſt obligée de porter pour offrandes à nos autels, les premiers fruits de toutes les terres qu'elle fait labourer chez elle; & ſur mon honneur, ſi un Jéſuite en peut avoir, la Montigny vend ſouvent à un Seigneur un bijou dont une fille nous a fait préſent.

Je fis mine d'agréer ſon diſcours: je ſentois qu'il m'étoit d'une grande utilité pour connoître ces Diables à fond. Il m'a conté leurs intrigues amoureuſes, le détail de leurs amours & la maniere dont ils s'y prennent. La décence m'empêche de parler de ces objets, je dois des égards au beau Sexe dont il faut ménager la pudeur & la modeſtie, me réſervant de traiter cette matiere plus amplement dans un Ouvrage Latin, en faveur ſurtout de ceux qui cultivent l'anatomie, perſuadé que dans la ſuite quelques Savans nous donneront des milliers de volumes ſur les nouveaux muſcles érecteurs Jeſuitiques & le méchaniſme de leurs poſtures amoureuſes. Pour effleurer ſeulement ces matieres, il faudroit

à un

à un auteur la lasciveté d'une Julie & d'une Messaline.

Mon Jésuite enflammé de son discours me disoit d'une voix entre-coupée, que la liqueur que j'avois goûtée se nommoit *Huile de Vénus*, que Madame Paris en avoit fait la découverte, qu'elle étoit excellente dans certaines impuissances, surtout pour les personnes de soixante-dix & quatre-vingts ans qui ne pouvoient se deshabituer d'aller chez elle. On raconte qu'elle fit l'épreuve de ce breuvage merveilleux sur le fameux Richard Mead connu parmi les Savans de la faculté. On sait que l'impuissance ne lui permettant plus les doux ébats de l'amour, il entretenoit des filles pour avoir le plaisir de les peigner au gré de son ame sensuelle.

Cette liqueur est d'une force qui n'a point d'égale, me disoit le Jésuite: nous n'osons nous en servir que dans le cas d'une froideur extrême, pour fondre les glaces de la derniere vieillesse. Un Frere Irlandois nommé Moor, en est un exemple frappant: oui, à quatre-vingt cinq ans, au fort de l'agonie, on l'entendit prononcer le nom de Charlote, & il ne le prononça pas en vain. Ah, je connois ce

Fre-

Frere, dis-je au Jésuite. C'est lui & le Colonel C... qui mettent le trouble aux Enfers. Quand ils y arriverent, c'étoit un vacarme épouvantable. Toutes nos filles & nos femmes prenoient la fuite devant ces Messieurs. Celles de votre monde n'en eussent peut-être pas été si effarouchées. On est plus scrupuleux chez nous. La raison en est simple, il faut peupler mon empire. Mais dès qu'on y est parvenu, j'amortis tous ces appétits: plus de passions. Les femmes y vivent dans un état d'insensibilité; aussi n'apprend-on guere qu'une fille ait été séduite. Pour les garantir de la séduction, je les fais travailler continuellement. L'occupation les distrait de la bagatelle: car en vérité on n'y pense, que quand on n'a rien de mieux à faire. Ce moyen m'a été suggeré par les Diables mes collegues: il m'a réussi.

J'avois envoyé ces Messieurs dans ce Monde pour tenter le Sexe; ils m'ont avoué à leur retour qu'ils ont triomphé, sans le moindre obstacle, des filles paresseuses & oisives, qu'ils surprenoient les bras croisés, couchées né-

gligemment ſur un ſopha, d'un air diſtrait; mais véritablement & conſtamment occupées de la même penſée, & quelle penſée! Je ne vous dirai point au reſte comment l'eſprit agit ſur le corps. Comment la vivacité des penſées agite les fibres. Il faut le demander à Locke, Mallebranche, Wolff, & Leibnitz. Les Philoſophes le ſavent par théorie & les Diables par pratique.

Dans ces momens d'oiſiveté, un Diable ſous l'habit d'une vieille Duegne, ou d'une femme de chambre, n'a qu'à leur ſoufler à l'oreille le poiſon de la flatterie, appeller l'amour par tout ce jargon de maximes d'Opera que l'on aime à entendre & à ſuivre: que ce qui plait eſt légitime; que le cœur eſt fait pour aimer, la beauté pour être adorée, & un amant aimable pour être favoriſé; que la Nature a tout fait avec ſageſſe; qu'il faut ſuivre ſes impreſſions; qu'elle ne peut condamner des plaiſirs pour lesquels elle donne un goût ſi piquant. Helas! en faut-il tant pour déterminer un jeune cœur qui ne cherche qu'à ſe rendre. Que le Sexe eſt foible, quand il faut réſiſter à l'attrait du plaiſir!

Je vais vous conter une histoire qui m'a été communiquée par un de mes émissaires Diaboliques. Il étoit à Londres, pour travailler à l'affaire dont il s'agit. Il a été instruit des moindres circonstances.

Il y avoit une fille aussi noble que riche, mais extrêmement paresseuse, & oisive, n'aimant que les plaisirs & la frivolité. Elle se trouva malheureusement éprise d'un jeune Cavalier avec qui elle avoit dansé à un bal. Sa Bonne s'apperçut de cette passion: loin d'éteindre sa flamme naissante, elle l'alluma de nouveau en lui parlant des graces de son jeune amant. Pour abréger, elle s'offrit à seconder son amour: à être confidente & messagere. Car il s'agissoit déja d'écrire, & elle jugeoit cette avance convenable. L'amour est crédule. On écrit. La Duegne se dépêche, l'espérance d'un vil gain lui donne des ailes: elle arrive, & remet la lettre. L'amant répond comme il doit. C'est l'homme du monde le plus amoureux. Depuis cette heureuse nuit où il vit briller l'astre de son amour, il n'a pas goûté un moment de repos; n'osant déclarer son martire, depuis quinze jours il étudioit les moyens d'y mettre fin en s'ouvrant la veine, ou en s'empoisonant; il auroit déja pris l'un

ou l'autre parti, s'il n'avoit pas cru qu'il fût plus galant, plus à la mode des anciens amans desesperés, de se noyer ou de se pendre à un arbre; il n'attendoit que la jarretiere de sa maîtresse pour en faire un cordon fatal; il la prioit de la lui envoyer incessamment; il ne pouvoit plus vivre éloigné de ses charmes: il étoit satisfait d'apprendre qu'elle n'étoit pas tout-à-fait insensible; & pouvoit dire desormais avec le Caton d'Adisson: *Qu'il lui étoit indifférent de dormir ou de mourir.* Enfin il termine billet en l'assurant qu'il reste son amant fidele jusqu'au tombeau. Il le ferme à la hâte & pour donner des preuves de sa discrétion il y met trois cachets, le donne à la messagere, en lui glissant une guinée dans la main, & disant qu'il attend une prompte réponse, sans quoi peut-être elle ne le retrouvera plus dans ce monde.

La Bonne revient, remet la lettre; on l'ouvre avec empressement, on la dévore. Mais ô frayeur! Il veut mourir. . . . Peut-être n'est-il plus! . . . L'amante infortunée se desespere. Elle gémit, elle soupire, elle s'arrache les cheveux, elle se reproche amérement la mort d'un homme qui n'a fait d'autre crime que de l'aimer . . . .

Revenue de ſa premiere frayeur par les bons ſoins de ſa confidente, elle écrit un ſecond billet dicté par ſa paſſion allarmée. Tout ce qu'on peut dire de plus tendre, y étoit; elle le conjuroit par leur amour mutuel de patienter quelques jours & ſurtout d'abandonner la cruelle réſolution qu'il avoit priſe de ſe détruire: le même coup la mettroit au tombeau. Enfin la lettre pliée & fermée eſt remiſe au Mercure femelle qui ſe preſſe de la porter pour arriver à tems.

L'amant qui l'entend, ſe hâte auſſi de prendre ſa robbe de chambre, ſe jette ſur un lit, le viſage couvert d'un mouchoir blanc, la tête panchée ſur une main. Dans cette attitude d'un homme affligé, il leve tant ſoit peu le mouchoir, & voyant la Meſſagere qui s'étoit approchée du lit, il lui dit d'une voix preſque mourante: Je vous revois... que fait mon ange, mon cher poulet, l'ame de mon ame? Dois-je mourir? Ou veut elle que je ſois heureux? Réponds: Hâte ma mort ou donne moi la vie! La Bonne fait la mine d'une perſonne compatiſſante: un moment après s'avançant d'un air plus gai, elle lui prend la main & lui dit d'un air riant: Allons, laiſſez vos eaux, vos arbres,

vos

vos poignards, vos poisons : nos affaires sont en bon train : je ne vous apporte point sa Jarretiere, mais un mot de sa belle main. Graces à mes soins dans peu de jours vous serez le plus heureux des mortels : lisez. Elle tire la lettre de son sein, la lui donne. L'amant se leve; la prend. la baise avec transport & la lit. L'espoir qui renaît dans son ame, se peint déjà sur son front : il est au comble de ses vœux : sa maîtresse trompée va se rendre à ses desseins infames. Il remercie la Bonne, lui recommande ses intérêts, la prie instamment de lui ménager un rendezvous, & après l'avoir récompensée, il la congédie. Dans l'excès de son transport, il oublia de répondre à sa maîtresse, mais il pria la ménagere de lui dire de sa part tout ce qui se dit si près de la conclusion : amour, fidélité, impatience, &c. &c.

La vieille s'en retourne au plus vîte, mais non pas assez vîte, au gré de notre malheureuse amante qui l'attendoit plus impatiemment encore qne la Julie de Shakespear n'attendoit sa nourrice chez Romeo. Elle arrive, elle fait le récit de tout ce qu'elle a vû, l'état où étoit le pauvre amant, ses yeux presque éteints, le mou-

choir qui lui couvroit le visage où la paleur de la mort sembloit déjà peinte, son discours pathétique entrecoupé de sanglots, enfin sa joie & ses transports en lisant la lettre. Il sembloit renaitre! comme il baisoit cette lettre précieuse! comme il l'arrosoit de ses larmes! comme . . . ah . . . Si vous l'aviez vû! . . . En vérité, il y auroit péché à tourmenter un si brave garçon, quand on a le remede à son mal.

Ce récit séduisant ravissoit l'amante. Plus la vieille en disoit, plus le venin se glissoit dans ses veines. On ne s'occupe plus alors que de trouver les moyens de lui ménager une entre-vue. En effet cela est difficile en bonne maison, quand on est sous la garde d'une mere. La vieille dit pourtant qu'elle y songeroit, que l'occasion est capricieuse, qu'il s'agit de la saisir; qu'au reste elle viendra la rejoindre à minuit.

L'amant débarrassé de l'Ambassadrice avoit quitté son appareil de tristesse. Il saute du lit transporté de joie, capriole, fait quelques entrechats, se regarde quelque tems au miroir, applaudit à sa figure, jette la lettre sur la table, & s'écrie avec transport: Vivent les gens à bonnes fortu-

nes

nes. Il n'y a pas mon pareil dans la ville galante de Paris. Voilà la vingtieme conquête en quatre ſemaines. Tandis qu'il donne un libre eſſor à ſa joie, une voiture arrête à ſa porte, on monte chez lui, on entre; c'eſt le Chevalier .... qui vient le chercher pour l'emmener à l'Opera Italien: l'autre s'excuſe ſur une indiſpoſition de commande, le Chevalier ſoupçonnant le motif, lui dit: Quelque nouvelle intrigue te tracaſſe encore; je parierois cent guinées que quelque nymphe t'arrache le cœur?... M'arracher le cœur! tu plaiſantes. Crois-tu, mon cher, que j'aime celles à qui j'ai affaire? Bon, bon, ce n'eſt point aux gens de qualité d'être ſinceres, il nous ſuffit de triompher. Tu ſais par toi-même que la conſtance ne ſe trouve plus que dans les Romans & les nids de tourterelles. Puiſque tu as deviné, tiens, lis cette lettre, je la reçois au moment. Le Chevalier prend la lettre, la lit, remarque le nom, & dit en la rendant à ſon ami. Si la créature en vaut la peine, je t'en félicite de tout mon cœur? Mais cela, mon cher, ne t'empêchera point de venir à l'Opera, puiſque tu ne feras rien ce ſoir chez ta Calypſo. Allons, Monſieur le

le Misantrope, venez au spectacle. C'est un nouvel Opera, Mingoti y chantera, tu y verras Madame la Duchesse d'Hamilton & Mylady Coventry: elles y seront. Ma foi, ces deux dernieres sont trop séduisantes pour refuser la partie. Dieu me damne! si je ne descendrois pas, comme un second Orphée, aux enfers pour les voir. Oui, répliqua le Chevalier, mais aux mêmes conditions qu'il fit le voyage, de pouvoir en revenir? Allons, mon ami, il est six heures, nous viendrons trop tard pour l'ouverture qui est le morceau qui m'affecte davantage à cause qu'il fait toujours le plus de bruit.

Ils montent en voiture, se rendent à l'Opera, le Spectacle n'étant point encore commencé leur laissa le tems de lorgner de loge en loge. Ils étoient encore occupés à parcourir les différens objets qui paroient cette salle, quand la porte d'une loge s'ouvrit tout-à-coup. L'éclat des charmes de la Duchesse d'Hamilton & de Mylady Coventry parurent, comme l'astre du jour, en jettant un trait de lumiere qui perça le cœur des Spectateurs. Ce phénomene fit un effet si surprenant sur eux qu'ils devinrent Cata-

talepti-

taleptiques; c'eſt-à-dire immobiles comme des ſtatues, les yeux toujours fixés ſur les mêmes objets.

Le Chevalier C... rioit & faiſoit des réflexions ſur la folie des gens qui viennent à l'Opera ſans yeux & ſans oreilles; quand tournant la tête un peu de côté, il trouva les yeux de ſon ami fixés ſur deux collines rondes qui au travers d'une gaze légere lui parurent couvertes de neige: leur mouvement élaſtique invitoit l'œil à les admirer & la main à les careſſer. En même tems un chant mélodieux ſe fit entendre, il crût être dans l'isle enchantée des Syrenes. Ses ſens reſterent endormis jusqu'à la fin du Spectacle. Le Chevalier étonné de ſon état, le tira de ſa Léthargie par le compliment ordinaire d'un *Comment vous portés vous?* Voyant qu'il ne répondoit point, il le coudoya, & les enchantereſſes partant dans le même inſtant, il reprit ſes ſens en lui diſant qu'il avoit eu pendant tout l'Opera les rêves les plus charmans, qu'il s'étoit cru dans le Paradis de Mahomet, par les objets agréables qu'il avoit vus. Ah! ah, dit le Chevalier, puisque tu viens d'un ſi long voyage, tu ſeras aſſurément fatigué,

 il

il faut te rafaîchir. Allons souper chez Batiste le cuisinier.

Vous savez, mes Peres, que depuis quelques années j'ai placé plusieurs de ces empoisonneurs François dans les bonnes maisons de Londres. Comme les tempéramens s'affoiblissent ou se fortifient par la nouriture, j'espérois par des patés, des soupes, des fricassées de grenouilles énerver le goût Anglois, affoiblir leur force, leur faire mépriser les viandes naturelles, solides & succulentes qui faisoient la nourriture de leurs ancêtres; mon projet étoit de leur ôter par ces poisons artistement préparés la force & le courage des anciens Bretons & les rendre efféminés. J'ai si bien réussi chez quelqu'uns que si les Talbot, & le grand héros le Duc de Marlborough sortoient de leurs tombeaux, ils ne pourroient plus reconnoître une partie de cette nation, ils ne retrouveroient plus ces anciens Bretons, si braves, si vaillans; que diroient-ils d'un Lord George S——e à la tête d'une Cavalerie des plus braves, voyant l'ennemi en fuite, au lieu de les hacher en pieces, refuser d'avancer? Que diroient-ils d'un jeune Officier Sibarite qui, ne pouvant dormir,

mir, se leva de son lit, appella son valet & lui dit que quelque chose d'extraordinaire l'empêchoit de fermer l'œil. Le domestique sensible à l'accident de son maître, cherche partout, trouve sur l'oreiller une feuille de rose, c'étoit cette maudite feuille qui avoit occasionné une nuit si fâcheuse à l'Officier. Jugez du changement que j'ai porté dans cette nation belliqueuse: il faut vous dire cependant que la contagion n'est point générale, elle ne s'est répandue encore que sur un très-petit nombre: voici la liste de ceux que j'ai infectés.

J'ai endiabolisé Mylord George, en le rendant lâche à la bataille de Munden, & en l'empêchant surtout d'avancer ou de laisser le commandement de sa Cavalerie au vaillant Marquis Gransby. J'attends en conséquence de grandes récompenses de la Cour de France, mais je crains, comme plusieurs autres, de les attendre sans jamais les recevoir. Si suivant l'usage de cette Cour elle m'envoyoit sa croix de S. Louis, que ferois-je de ce meuble? Nous haïssons les croix, nous autres Diables; du reste quel honneur aurois-je à la porter

avec

avec tant de poltrons qu'elle décore aujourd'hui.

J'ai endiablé le Chevalier M——t, je m'y pris comme avec mon ancien ami Noah, je lui fis trop goûter du jus de la vigne des côtes de Cherbourg, & je l'ai rendu par-là si imbécile que ne sachant plus ce qu'il faisoit, il s'en retourna sans rien faire, après avoir occasionné à sa nation une dépense de près de deux millions de livres sterlings.

J'ai endiabolisé Mylord B———n, en lui faisant donner sa fille naturelle V———e, en dépit d'une certaine Majesté au petit G———k, avec une pension considérable sur le pauvre Royaume d'Irlande.

J'ai endiabolisé le Sieur S—G—n *) en lui faisant quitter le meilleur, le plus lucratif métier de l'univers, savoir sa table de Pharaon au Caffé de Garraway, où il talloit à toutes les dupes d'Angleterre, & gagnoit des sommes immenses. Je l'ai si diablement endiablé qu'il a pris le ton des Grands, acheté des châteaux, & donné à un noble Lord de beaucoup de mérite &

*) *Fameux Actionnaire.*

& de peu d'argent, sa fille avec une dot de cent mille livres sterlings que le gendre pourra perdre dans un jour à quelques jeux de hazard, ou dans quelques gageures à la taverne de Ryan.

J'ai endiabolisé les ennemis de l'Admiral B——q jusqu'au point de l'accuser de lâcheté & de trahison. Cet Admiral n'étoit point assurément tel qu'on l'a dépeint: il ne méritoit pas une mort ignominieuse. Si j'avois pu plaider sa cause, je l'aurois sauvé, & j'aurois fait ménager sa tête avec plus de justice que celle du Lord G——e ou du Chevalier M——t: car entre nous il méritoit aussi peu la mort que Lord B——y le ruban, encore moins l'érection d'une Statue. Mais vous savez que c'étoit rendre un service à quelqu'un de ces favoris créés pour remplir les places que nous possédions autrefois au Ciel. C'est ce que nous n'osons faire; je puis assurer que quand le coup a été porté, l'Admiral n'avoit aucune liaison avec nous; il est vrai que nous avions fait par nos émissaires plusieurs tentatives qui furent infructueuses; ce qui prouve son innocence, c'est que son ame, après la séparation de son corps, fut portée par les

An-

Anges dans le séjour des bienheureux; mais son frere nous tomba en partage. Il mene chez nous une vie misérable; les femmes, les filles ne peuvent le voir sans lui cracher au visage; quand il paroit, tout l'enfer femelle s'éleve contre lui & je crains que, quand Mylord Paulet & le beau Showd y arriveront, je ne sois obligé d'en enchaîner plusieurs, crainte d'accident.

J'ai endiablé le Duc de K——n le plus galant Seigneur de toute l'Angleterre, en l'enivrant d'amour pour Mlle. C——y, lui faisant bâtir pour elle un palais dans Concubine-Row à Knightsbridge, qui lui coûta trente mille livres sterling & le double pour l'avoir meublé de vaisselle & de porcelaine. On peut appliquer à ce sujet à la fameuse Mdlle. C——y ce que disoit autrefois un Philosophe de la célebre Laïs: *Non cuivis hominum contingit adire Corinthum.*

J'ai endiablé la belle J——L——y, fille douée d'une grande beauté, de beaucoup d'esprit & de richesses immenses qui auroient encore augmenté par la mort d'un grand-pere, en lui faisant faire un mariage clandestin avec un cadet d'une famille aussi

aussi noble que pauvre, Mylord A—g—n, dans le tems qu'il étoit sans emploi & n'osoit se faire voir qu'entre chien & loup, crainte d'être attaqué par ses créanciers.

J'ai endiablé le Docteur S——G—— le fils, en le remplissant de passions vraiment infernales, & surtout pour l'avoir induit à entamer un procès avec le College des Médecins, dans lequel il fit le faussaire & vouloit produire de faux témoins pour prouver qu'il étoit né Anglois, tandis que tout le monde savoit qu'il étoit de Metz;

A propos de Docteur, je ne puis m'empêcher de vous raconter l'endiabolisement d'un certain Médecin, ou, comme quelques Messieurs de la Faculté le veulent, du charlatan J——s. Je vous avouerai que pour un Anglois qui est ordinairement, comme dit Horace, *Integer vitæ scelerisque purus*, l'endiabolisement est fort. J——s réduit à la derniere misere, retenu en prison par ses créanciers, se mit à traduire plusieurs Ouvrages anciens & modernes, à compiler un Dictionnaire dont toute la valeur consistoit dans la Préface, qui sortoit de la plume du fameux

John-

Johnson. Ces Ouvrages lui firent honneur & lui attirerent nombre d'amis qui, touchés de voir un homme de génie dans une si déplorable situation, arrangerent ses affaires, appaiserent ses créanciers & le firent sortir du cachot aux dépens même de leur fortune: car plusieurs sacrifierent leur argenterie pour mettre M. le Docteur en état de jouer son rôle. Il le fit avec succès. Ayant fouillé dans quelques vieux bouquins, il trouva une poudre fébrifuge; il obtint une Patente pour la débiter. Cette poudre le mit un peu à l'aise. Il loua une grande maison, se monta en argenterie, & se procura, on ne sait comment, la protection d'un Grand qui le mit à même d'être ingrat envers ses bienfaiteurs qui s'étoient ruinés pour lui faire un sort heureux. Les gens qui ne sont point accoutumés aux grandeurs & aux faveurs de la fortune, font plus de bruit ordinairement que ceux que cette Deésse a favorisés dès le berceau.

La femme d'un marchand du nombre de ces généreux amis à qui il devoit sa fortune, se trouvant dans la détresse & le voyant dans un état si brillant, eut recours à lui. Le Docteur avoit éprouvé

dans

dans les tems de sa misere les bontés de ce Négociant qui l'avoit aidé de sa bourse aux dépens de la fortune de sa femme & de sept de ses enfans. Quand sa bienfactrice vint, le Docteur demanda au Domestique qui l'annonçoit, si cette femme étoit bien mise, si elle avoit un air d'opulence. Le Domestique répondit qu'elle étoit médiocrement ajustée, & qu'elle lui paroissoit triste. Qu'on dise que je n'y suis pas, répliqua t-il d'un ton doctoral. La femme entendit ce dialogue ; en fut indignée ; & sans montrer d'altération elle ouvre la porte, entre & surprend le Docteur qui en la voyant lui dit: Je vous trouve bien insolente, d'oser vous présenter avant d'attendre mes ordres. Ne savez vous pas qu'il vient chez un Médecin des personnes qu'il n'en point nécessaire que tout le monde voie? Au reste, Madame, ne vous en formalisez point ; c'est un petit avertissement pour l'avenir. Je vous prie seulement d'étre laconique, mes affaires sont pressantes, il faut que je sorte..... Je vous félicité de votre bonheur, Monsieur, je me suis crue assez de vos amies pour entrer sans me faire annoncer, d'autant plus que vous m'avez

trop d'obligations pour être sur le cérémonial avec moi. Ah! Madame, dit-il, avec un éclat de rire apprêté, vous n'avez que des sentimens bourgeois. Les gens à façon pensent bien autrement. Ne mettez-vous point de différence entre le petit J—s au cachot & le grand & riche J—s dans sa prospérité? On pouvoit se familiariser avec l'un, on doit respecter l'autre. Madame D— étoit pénétrée au vif de ce discours & de ses airs enflés comme le crapeau d'Horace. Mais que faire? La nécessité la forçoit à dissimuler. Elle lui fit un narré du revers que son mari venoit d'éprouver. Il affecta d'y être sensible & mettant bas tout à coup ses airs de grandeur & d'opulence, il se plaignit qu'elle venoit dans un tems où il lui étoit absolument impossible de pouvoir l'assister, qu'il étoit obligé de faire face à beaucoup de dépenses en meubles, en argenterie; qu'il devoit songer à pousser sa fortune: Croiez-moi, Madame, un brillant de prix au doigt vaut mieux que le savoir d'un Hippocrate, d'un Boerhaave, ou d'un Van Swieten.

Comme le bonheur du mari de Madame D—— & de ses enfans dépendoit de

cinq guinées, elle engagea le Docteur à sacrifier une piece de son argenterie pour lui trouver cette somme: en lui rappellant qu'elle avoit sacrifié jusqu'à sa bague de nôce pour le tirer de la misere effroyable où il s'étoit trouvé. L'ingrat se mit en colere & prenant son chapeau, il fit mine de sortir. Les larmes coulerent des yeux de cette femme malheureuse; son cœur sensible étoit percé de cette noire ingratitude, elle le quitta, il ne daigna pas seulement lui dire le moindre adieu.

Ce monstre logeoit sur une place. La Dame s'y arrêta, déliberant si elle retourneroit sur ses pas pour faire une seconde tentative; lorsqu'un homme portant un Magot, lui demanda la demeure du Docteur, la prenant pour une femme du voisinage, qui pourroit la lui enseigner. L'allez-vous appeller pour un malade, lui Madame D... Non, Madame, je vais lui porter ce Magot qu'il a acheté de mon maître. Fort bien; Mr. le Médecin demeure à cette grande & belle maison que vous voyez. Il entre & ressort un instant après. La Dame l'attendoit: elle étoit curieuse de savoir si le Docteur n'étoit pas réellement en argent, comme il le lui

avoit juré. Mon ami, avez-vous trouvé Monsieur? Vous a-t-il payé? Oui, Madame, voilà six guinées qu'il m'a données pour mon maître & une couronne pour boire à sa santé. La Dame frappée de cette étrange ingratitude, s'en retourna chez elle admirant jusqu'où l'homme peut porter la méchanceté. Avouez, disois-je aux Jésuites, que ce Médecin n'étoit pas mal endiabolisé. Cette histoire est véritable; je la tiens d'un de nos émissaires qui le possedoit dans le tems que cette Dame lui rendit visite. Cette affreuse noirceur sera payée après sa mort. Je lui donnerai une telle fievre par mes feux infernaux que toutes les Poudres qu'il donne aux autres, prises en une seule dose ne la lui ôteront point.

J'ai endiablé la F — M — y, en la faisant jouer la P —— n très adroitement. Elle a miné la fortune des plus Grands Seigneurs, par les dépenses qu'elle leur a occasionnées; & non contente ruiner leurs bourses, elle a détruit leur santé. On peut voir le tableau de ses débauches, & les tristes suites de l'incontinence dans les estampes ingénieuses de l'incomparable Hogarth.

Un

Un de nos émiſſaires, qui lui a ſervi d'eſprit familier, m'a conté qu'elle avoit écrit à un de ſes favoris pour avoir de l'argent. Il lui envoya un billet de banque de cent livres ſterlings par ſon valet de chambre. Elle le fit monter dans ſon appartement & dans ſa préſence elle eut l'audace de déchirer le billet, de le mêler avec du beurre & d'en graiſſer ſon pain, en diſant au valet : Dis à ton maître, que de pareilles bagatelles ne ſervent que pour un déjeuné.

Inſtruit de cette avanture j'ai réſolu pour la punir de l'endiaboliſer davantage en la mariant au Comédien Roſs que j'eſpere auſſi endiaboliſer de façon qu'il la roſſera, comme il faut, pour corriger ſon effronterie. Voilà, mes chers Confreres, les progrès que nous avons pu faire dans ces vaſtes domaines parmi tant de millions d'ames depuis Henri VIII. Quand je réfléchis ſur le tort que le Pape nous a fait par ſon trop d'attachement pour la maiſon d'Arragon en refuſant la diſpenſe du divorce de Catherine, je créverois preſque de chagrin. C'eſt cette maudite affaire qui a cauſé notre perte: c'eſt elle qui l'a commencée & la retraite,

 du

du Chevalier de S G——e l'a entiérement achevée. Par là nous avons perdu nos établissemens dans un Païs où nous fimes autrefois tant de conquêtes, & une figure des plus brillantes. Ce qui nous afflige le plus c'est que nous sommes assurés que la glorieuse branche régnante qui veille avec des soins si paternels sur les biens de ses peuples & les préfere aux siens propres, ne nous permettra jamais d'y aborder: enfin nous avons employé nos gens les plus habiles, les plus diaboliques & l'affaire étant de la derniere conséquence, comme le Diable de Milton j'y suis allé moi même. J'y ai envoyé il y a quelque tems, mon aide de camp C. S. mais hélas! il n'y a rien à faire. Si nous entamions le Clergé? Mais ces Messieurs, quoique dans le fonds peu attachés à la Religion, sont trop bien payés, pour renoncer à la douceur & aux comodités qu'elle leur procure, plus heureux que des petits Rois & beaucoup plus despotiques. Entamer les Militaires? Le projet est encore moins possible, ils ont été braves de tous tems & continuent de l'être. Comment inspirer au moindre Soldat la crainte de la mort ou le porter à quelques lâ-

lâchetés. Il n'y a qu'une voie pour y parvenir, c'eſt d'en inſpirer à leur chef; mais comment gagner le Grand & le Vaillant Héros le Marquis de Gransby, l'invincible Général Conway, le victorieux Kingsly. Nous réuſſirions encore moins ſur les forces navales. Comment gagner l'immortel Admiral Lord Anſon, l'incomparable Admiral Pocock, l'invincible Hawk. Non, nous ne viendrons jamais à bout de nos deſſeins. Peut-être que ſi nous avions le bonheur d'établir dans cette Isle trois ou quatre des vôtres, il ſe pourroit que nos affaires par vos machinations, vos intrigues ſecondées par notre pouvoir infernal, y prendroient un bon tour. Que faire? Nous avons agi de notre mieux. *Ultra poſſe nemo obligatur.*

Revenons à l'Hiſtoire de nos deux amis que nous avons laiſſé chez Batiſte. Les ragoûts étoient mangés, les poulets engloutis & le vin de champagne entonné, quand une heure après minuit ſonna. Il étoit trop tôt, pour que ces Meſſieurs s'en allaſſent. Les gens du bon air ne ſe couchent jamais avant que Vénus ne ſe leve. Ils ſonnerent, un Domeſtique accourut

avec un *je viens* à la bouche. Va-t-en nous chercher quelques jolies Nymphes, furtout rien de verrèux, prends-y garde. Ah! Meffieurs, vous ne me connoiffez pas, dit le Domeftique. Soyez affurés que je n'en amene jamais à des Meffieurs de votre forte avant de leur avoit fait comme on fait aux melons.

Le Domeftique rentra bientôt avec des Nymphes de ténebres. On les aborda avec un air familier, & chacun en fit effeoir une auprès de foi. On me permettra de tirer le rideau fur ce qui fe paffa de plus dans cette entrevue. On fe retira à fix heures du matin, fans que Monfieur C .... eut penfé une feule fois à la pauvre Louife: c'eft le nom que nous donnerons à cette novice malheureufe. Quelle différence de la fenfibilité de Louife à la diffipation de fon amant!

A peine minuit avoit-il fonné que n'entendant point venir fa Bonne, elle s'étoit levée pour aller écouter fur l'efcalier, fi elle ne montoit point. Son cœur impatient comptoit les minutes: elle fe defoloit. La vieille arriva, & la voyant en pleurs s'écria: Quoi encore des fanglots! En vérité

rité, Mademoiſelle, vous vous tuerez. L'amitié ſeule m'attache à votre ſort, ne croyez point que j'agiſſe par intérêt, je ſais que vous n'avez rien à me donner que ce que vous pouvez dérober à vos parens; je ne vous dis point de le faire; ne me compromettez pas au moins; c'eſt aſſez pour moi de vous obliger en me mêlant de vos petites affaires. Je viens vous annoncer les meilleures nouvelles du monde. Je ſors au moment de la chambre de Madame votre mere, elle m'a dit: Elliot, vous irez demain arranger toutes nos affaires à notre maiſon de campagne, ma fille Louiſe & moi nous y arriverons jeudi. Comment, s'écria Louiſe, vous allez partir? Ne ſuis-je point la plus malheureuſe! C'eſt fait de moi? Oui, je me tuerai . . . Oh! que non, que vous êtes enfant? Ce voyage eſt juſtement ce qu'il nous faut pour remplir notre projet; c'eſt là que Monſieur C... vous verra plus à ſon aiſe & ſans contrainte. Mais ma Bonne, je doute qu'il vienne ſi loin? Il y a plus de cinq lieues d'ici? Quelle folie, répond la vieille! il a tant d'amour pour vous qu'il iroit juſqu'au bout du monde, oui, je ſuis aſſurée qu'il iroit pour vous voir juſqu'aux *Omnipo-*

les *). Mais comment le verrai-je? Oh, je vais vous le dire: Vous savez que notre fermier Wood à une fenêtre qui touche au toit de notre grenier précisément contre la chambre où couche sa servante Kitty; c'est une bonne enfant; je l'ai tenue sur les fonds de baptême: elle a beaucoup d'attachement pour moi: je la persuaderai d'ouvrir la porte à votre amant, de le laisser passer par la fenêtre, d'où en ôtant quelques pierres du toit, il entrera dans le grenier: delà je le conduirai dans votre chambre. Ce projet est d'autant plus facile que Madame votre mere couche en bas.

La chose paroissant faisable, Louise parut se calmer; elle pria la vieille d'avertir son amant & lui promit en récompense qu'aussitôt qu'elle auroit la clé des effets de sa mere, elle la voleroit pour lui faire un beau présent. Oh! Mademoiselle, dit la vieille, je ne vous sers point par intérêt, vous pouvez disposer de moi?

La Ménagere devant partir le lendemain de bonne heure, on se fit de part &

*) C'est une femme ignorante qui parle, elle veut dire les *Antipodes*.

& d'autre des adieux ſans nombre. Elle ſe retira flattée du préſent qu'elle devoit avoir, & ſa pauvre éleve après avoir rêvé quelque tems aux plaiſirs qu'elle alloit goûter avec ſon amant, s'endormit. Venus ou le Phosphore des Grecs ne paroiſſoit point encore au ciel que la Diableſſe ſéductrice ſe leva. Après avoir endimanché ſon vieux viſage d'une coeffure à l'antique, & orné ſon ſquelette ambulant d'une Indienne enfumée, elle vole à la chambre de Louiſe: la trouvant endormie, elle ne veut point l'éveiller: elle ſort auſſitôt, prend un Fiacre & court chez le galand pour lui faire part de ce qu'elle avoit projetté. L'amant ne parut point trop content de courir les goutieres, pour entrer par la fenêtre d'un grenier. Mais ayant appris que l'eſcalade n'étoit point dangereuſe, qu'il ne s'agiſſoit que de porter un pied avant l'autre, il conſentit & pria la Duegne de l'avertir de l'inſtant favorable, de preſſer le moment, qu'il mouroit d'impatience.

L'amant qui n'avoit été au lit qu'une heure ſe remit dans les bras de Morphée & la vieille arriva à la maiſon de Campagne, où toutes les bonnes femmes & les filles

filles du voisinage, instruites de son arrivée, vinrent faire leur cour à Mademoiselle la Ménagere, espece de gens à qui l'on fait ordinairement plus d'honneur qu'aux maîtres, & aux maitresses-mêmes; Ces sortes de créatures étant souvent les directrices de ce qui se fait dans les familles, elles y ont quelquefois tant d'ascendant, que je connois un homme qui a chassé son frere de chez lui, parce qu'il trouvoit à redire que la Ménagere, de concert avec le cuisinier, le volât. Il a cru sans doute qu'il étoit plus naturel & plus grand de se picquer de belle passion pour ces misérables que de repondre aux sentimens de la Nature & aux égards qu'il devoit à son sang.

Kitty, la servante du fermier, vint aussi rendre ses devoirs à la Duegne, la feliciter sur son heureuse arrivée. Celle ci qui épioit l'occasion de hâter l'exécution de son maudit projet & la perte de la pauvre Louise, retint Kitty à prendre le thé. Elles caqueterent assez longtems ensemble, battant la campagne. Enfin la vieille s'y prit avec la jeune villageoise, comme le Diable de Milton avec notre mere Eve. Elle flatta sa vanité en lui disant qu'elle étoit

étoit jolie & avoit assés d'esprit pour lui confier un secret, qu'elle pouvoit être employée dans une affaire où sa prudence & son silence étoient nécessaires pour la faire réussir. La servante baissant les yeux, lui dit comme Enée à Didon, qu'elle n'avoit qu'à ordonner, que son devoir étoit de lui obéir.

La vieille alors lui dit que sa jeune Maîtresse avoit un amant le plus joli Seigneur du monde, & le plus généreux, qu'elle étoit assurée qu'il la récompenseroit comme il faut. Les parens de Louise ne savent rien de cette intrigue, Louise ne peut voir son amant qu'en secret. Pour seconder leurs amours, tu n'as d'autre chose à faire que d'attendre le galant à la porte, le conduire dans ta chambre, & de lui montrer la fenêtre. Cette fille trop innocente ne previt point les suites de sa coupable complaisance.

Madame R—— & sa fille arriverent. La Ménagere accourut à la descente du carosse, féliciter Madame sur son arrivée, embrassa Louise & lui pinçant le petit doigt, lui fit signe de la tête que tout alloit à merveille. Louise ne comprenant pas ce qu'elle vouloit dire, ou plutôt le

vou-

voulant ſavoir jusqu'à la moindre circonſtance ſaiſit le premier moment de la rejoindre & ſous quelque prétexte frivole court à la cuiſine, trouve ſa Bonne & lui demande des nouvelles de ſon amant. Tout va bien ; ma chere ; lui dit la vieille ; allez rejoindre Madame. Ce ſoir, dès qu'elle ſera couchée, nous aurons tout le temps de jazer enſemble. Alors je vous ferai part des arrangemens que j'ai pris pour hâter votre bonheur.

Louiſe ſe contenta de cettte promeſſe & alla rejoindre ſa mere qui ſe promenoit ſur une belle terraſſe d'où l'œil découvroit au loin les vaiſſeaux qui montoient & deſcendoient la Thamiſe. Après s'être promené quelque tems, on ſoupa. A dix heures, Louiſe trop empreſſée de ſavoir des nouvelles de ſon amant ſonna. Sa mere étoit retirée. La Bonne vint. A peine furent-elles enſemble, que la vieille ſe hâte de lui conter la converſation qu'elle avoit eue avec Kitty ; la facilité avec laquelle elle l'avoit perſuadée, & les arrangemens dont on étoit convenu de part & d'autre ; de ſorte qu'il ne s'agiſſoit plus que de fixer l'heure du rendez vous. Il faut écrire à votre amant, ajouta t-elle, je me charge de lui

faire

faire rendre votre poulet sans danger & sans crainte que rien ne transpire. L'enfant, docile à l'amour encore plus qu'à la vieille, écrivit sur le champ. L'amant devoit loger au Cygne, auberge d'un petit village à un quart de lieue de la maison de sa Maitresse; & se rendre le samedi à onze heures du soir sans faute à la porte du fermier Wood, où il trouveroit Kitty qui l'instruiroit du reste.

La Duegne prit la lettre & dès le lendemain de grand matin, avant que Madame fut levée, elle alla trouver le frere de Kitty, valet de Wood; lui dit de partir à l'instant pour Londres, de remettre ce billet à son addresse; que du reste il attendroit la réponse, reviendroit sans tarder chez lui où elle se trouveroit elle-même pour la recevoir. Le Paysan part aussitôt; arrive à la ville, va droit à la maison de Mr. C... Un Domestique ouvre: il demande à parler à Monsieur; il étoit au lit. On introduit le paysan par une de ces étourderies de laquais si communes aux gens de cette espece. Monsieur C... partageoit alors son lit avec une pucelle de dix-huit ans. Le Paysan voyant la tête d'une femme sortir de dessous les couver-

tures

tures par un mouvement de curiosité naturel au Sexe, mais alors fort à contretems; crut s'être mépris; il redemanda la lettre disant qu'elle étoit adressée à un jeune homme, appellé Mr. C... Celui ci occupé à lire la lettre, n'avoit point fait attention à ce qui se passoit autour de lui. Mais voyant la surprise du messager, il couvrit promptement la tête de sa belle; & se tournant brusquement vers le Païsan, il lui dit d'un ton de colere affecté: Voilà un plaisant drôle: tu t'enivres de bon matin, jusqu'au point de prendre des hommes pour des femmes. Attends, faquin, je vais te donner une réponse: & ton ivrognerie n'y sera pas oubliée. Celle qui t'a envoyé est-elle folle de se servir d'un pareil Messager? Tout en parlant Monsieur C.... s'habilloit.

Le manant demanda mille pardons de sa méprise, protestant qu'il étoit encore à jeun, & qu'il ignoroit que les Messieurs de la ville se missent au lit en coeffes, & le suppliant à mains jointes de n'en rien écrire, de ne pas le ruiner pour une faute d'ignorance.... Mon ami, descendez, je vous ferai remettre la réponse dans un quart d'heure. Mr. C... ainsi radouci, écrivit la lettre suivante.

Soyez

Soyez persuadé, Ma chere Demoiselle, que rien n'égale la joie que j'ai d'apprendre que tout aille au gré de nos desirs. Quel heureux moment! Ma félicité approche. Je me rendrai à l'uberge & plus ponctuellement chez Kitty. Que ne puis-je donner des ailes aux heures pour accélérer l'instant où je pourrai me jetter aux pieds de celle que mon cœur adore & l'assurer de bouche que je suis & serai jusqu'au tombeau.

l'amant le plus tendre,
& le plus fidele.

Kingsstreet Covent-Garden
20 *Janvier* 1762.

Aussitôt que la lettre fut fermée Monsieur C... fit monter le païsan, lui donna une demi-couronne, & lui ordonnant de ne point boire en chemin crainte qu'il ne prît la Ménagere pour un homme, il le congédia. Le Païsan s'en retourna très-content de sa génerosité.

Kitty attendoit le retour de son frere: dès qu'elle le vit, elle fit avertir la Menagere qui sous un faux prétexte passa chez Wood, prit la lettre, la porta à Louise qui fut charmée des douces expressions,

 dont

dont elle étoit remplie. La pauvre amante soupiroit après le moment qui devoit la combler de volupté. Hélas! cet instant si desiré alloit être pour elle le commencement de ses malheurs & d'une catastrophe si déplorable que tout Diable que je suis, je ne peux encore y penser sans verser des larmes.

Le jour assigné Monsieur C... se rendit avec son valet à l'auberge du cygne: à peine y étoit il arrivé que regardant quelques vers écrits sur une vitre, il vit passer une jeune Dame à cheval, accompagnée d'une autre plus âgée: c'étoit Louise & sa mere qui faisoient une petite promenade. Monsieur C... frappé des charmes de son amante se félicitoit de son bonheur & des plaisirs, qu'il alloit goûter avec elle. L'Héroïne étoit véritablement une beauté: un habit d'Amazone couleur de perle superbement gallonné, faisoit paroître les graces de sa taille. Ses cheveux flottoient à longues boucles sur son col plus blanc que la neige: un tein vermeil, un œil séduisant, des sourcils qui sembloient des arcs dont l'amour décochoit ses traits vainqueurs, une bouche & des levres de corail qui renfermoient deux ran-

gées

gées de dents auſſi blanches que l'albâtre, toute ſa perſonne étoit un chef d'œuvre de l'Amour, fait pour captiver tous les cœurs.

L'heure du berger approchoit. Monſieur C... quitte ſon auberge, court chez de Wood. La Ménagere de ſon côté eſt déja au toit: elle ôte quelques pierres et fait un trou aſſez grand pour que l'amant puiſſe paſſer: elle attache une échelle: & tout eſt diſpoſé pour l'heureux vainqueur qui doit triompher de la belle Louiſe.

Il parut à onze heures; c'étoit le moment convenu. Kitty attentive aux ordres de la Duegne deſcendit au ſignal: elle trouve l'amant ſur la porte, le prend par la main, lui fait ſigne le doigt ſur la bouche, de ne point parler, & le mene le plus doucement qu'elle peut dans la chambre. La fenêtre s'ouvre auſſitôt: la conductrice lui dit à l'oreille, que c'eſt par là qu'il doit paſſer. Il ne paroiſſoit point trop diſpoſé à entrer par la fenêtre. Il aimoit le plaiſir, mais non pas au point de l'acheter au riſque de perdre un bras ou une jambe. La Ménagere qui l'attendoit s'impatientoit & ne ſachant à quoi attribuer ce délai, monte ſur l'échelle & l'appelle à voix baſſe. A ſa voix l'amans re-

reprenant courage, lui répondit avec & émotion: Me voici; qu'il fait noir! Prêtez-moi la main. La vieille lui donna la main & l'amant descendit heureusement, non sans quelques battemens de cœur. Sentant enfin son pied sur un terrain ferme, il reprit sa gaieté. Il fut introdit dans la chambre de Louise, par ce cantique amoureux: Allez, heureux amant, gouter les fruits d'Eden.

L'amante voyant arriver Monsieur C... s'avance vers lui, l'amant l'approche avec ardeur: mille baisers réitérés signalerent leurs premiers transports. Ils passerent la nuit à se dire qu'ils s'aimoient, à se témoigner mutuellement l'envie qu'ils avoient de se voir, les peines qu'ils s'étoient données pour y parvenir. On se félicita de l'heureux succès. Louise lui disoit qu'elle esperoit que son bonheur seroit de longue durée, qu'ils devoient penser aux moyens d'être tellement liés qu'ils ne pourroient plus se séparer. On se jura une constance éternelle; il étoit à ses genoux à faire mille sermens de fidélité, sans doute avec une restriction mentale de n'en observer aucun, quand la vieille qui avoit passé la nuit au bivac au haut de l'es-

l'escalier vint les avertir que cinq heures étoient sonnées, qu'il falloit se séparer, que dans une demi-heure Wood se leveroit pour aller à son travail, qu'il ne falloit pas s'exposer à être apperçu de ce fermier qui étoit bien avec Madame, & qui pour conserver ses bonnes graces n'auroit pas manqué de l'informer de tout. Les deux amans se dirent mille choses tendres en hâte & se promirent de se revoir la nuit suivante à la même heure.

La Bonne reconduisit Monsieur C... jusqu'à la fenêtre de Kitty, puis vint retrouver Louise qui transportée de joye, lui sauta au cou, la remercia de ses peines, & la priant de continuer ses bons services lui fit présent d'une piece d'étoffe des Indes qu'elle avoit volée à se mere. Louise un peu fatiguée se mit au lit, bien contente d'avoir passé la nuit si agréablement. Elle s'éveilla vers les onze heures: c'est le lever ordinaire des paresseuses; elle feignit d'être un peu indisposée, elle prit son thé au lit, où auprès avoir lu la seconde scene du second acte de Romeo & de Juliette, elle se leva, se fit habiller & descendit dans la salle à manger. Ma chere enfant, lui dit sa mere d'un air

consterné, qu'avez vous? Vous sentez vous indisposée? Il ne falloit pas vous lever: je serois venue dîner dans votre chambre: vous avez les yeux un peu troublés? Avez-vous mal à la tête? Allez vous remettre au lit: vous y serez plus commodément? Louise sensible aux attentions maternelles, répondit dans les termes les plus doux & les plus reconnoissans, qu'elle n'étoit point malade, qu'elle avoit, à la vérité, un peu de mal à la tête, mais qu'elle espéroit que cela se dissiperoit, & n'auroit pas de suites. On se mit à table & pour amuser Louise, Madame fit un tour avec elle au Parc de Greenwich, & la mena voir une Dame de sa connoissance.

Louise affectoit d'être fort gaye, elle oublia son mal de tête: elle craignois peut-être que sa mere ne la fit coucher dans sa chambre, ou ne voulût coucher dans la sienne: ce contretems auroit dérangé ses projets: sa gaité apprêtée para tout. Monsieur C. . . se trouva au second rendez-vous à l'heure marquée. Leur entretien ne fut ni moins vif ni moins agréable que le premier: les caresses mutuelles y furent répétées avec la même ardeur. Ces visi-

visites nocturnes durerent pendant quatre semaines. Monsieur C. . . croyant que sa constance avoit assez duré, aumoins l'avoit il poussée plus loin que de coutume, pressa son amante de le rendre heureux. Il jugeoit qu'elle le pouvoit décemment, après avoir fait pendant un mois ses preuves de vertu. Louise esclave de sa tendresse, & toute entiere à son amour ne voulut point lui sacrifier son honneur: elle se refusa à ses desirs, & lui ôta toute espérance avant qu'il eut rendu sa flamme légitime par les cérémonies du mariage.

Monsieur C... surpris de voir Louise résolue à ne point capituler sans ces conditions, dissimula, parut rêveur, & après un moment de silence, il poussa un profond soupir, jettant des regards languissans sur son amante, & s'écria: Vous le voulez, Mademoiselle, vous serez satisfaite. Il tire son épée pour s'en percer, ou pour en faire semblant. Louise jette un cri & s'évanouit. La vieille entre au cri qu'elle entend, trouve sa Maîtresse en foiblesse & le Chevalier la pointe de l'épée tournée vers sa poitrine. Elle saute à l'instant sur l'amant, arrache l'instrument

meurtrier, court vers Louiſe qu'elle tâche de faire revenir. L'amant voyant que ſon prétendu ſuicide avoit eu l'effet qu'il avoit deſiré, courut à ſon tour au ſecours de ſon amante, & la ſerrant tendrement dans ſes bras, la repelloit à la vie. Elle revint enfin & ouvrant les yeux elle dit d'une voix languiſſante à la vieille: Où eſt-il donc, mon Adonis? Cette ame ſi chérie vit-elle encore? L'amant lui répondit, & la pria de reprendre ſes ſens, l'aſſurant dans les termes les plus tendres qu'il avoit abandonné la réſolution de ſe tuer, qu'il n'y penſeroit jamais, & qu'il n'attendroit que d'elle la vie ou la mort. L'aloüette annonçoit déja par ſes chants le retour du jour quand nos deux amans ſe ſéparerent.

Monſieur C . . . retourna chez lui & voyant que ſon jeu avoit fait tant d'impreſſion ſur le cœur de Louiſe, & il ſe flatta que par quelque nouveau ſtratagême, il pouſſeroit à bout cette beauté rebelle.

Le jour ſe paſſe, la nuit vient, nos deux amans l'attendoient, tous deux dans la même penſée, avec cette ſeule différence que le Chevalier vouloit ſatisfaire ſa paſ-

passion à quelque prix que ce fût, au lieu que Louise s'occupoit des moyens de la rendre légitime. L'heure arriva: Heure fatale! qui doit servir à jamais d'instruction à son Sexe.

L'amant introduit comme à l'ordinaire, après avoir mille sermens d'une fidélité la plus sincere & de l'amour le plus constant, devint pressant? L'amante resista & lui répéta d'un ton ferme ces beaux vers de Boileau.

L'honneur est un isle escarpée & saus hords.
On n'y peut plus rentrer des qu'on en est dehors.

Elle l'assura qu'il n'avoit rien à espérer sans les conditions qu'elle lui avoit déclarées; que cependant pour lui donner des marques de son amour & se rendre à ses desirs, elle vouloit bien consentir à un mariage clandestin; qu'il n'avoit qu'à amener avec lui Monsieur Godly le Ministre du village, qui les uniroit ensemble, & qu'alors elle seroit ravie de se jetter dans ses bras; que c'étoit assez pour elle de contracter un mariage sans l'aveu de ses parens qui lui étoient si chers, & dont elle étoit si aimée.

L'amant tâchoit par des discours tendres & patétiques de la faire consentir à ses vœux coupables : il lui disoit que le mariage n'étoit qu'une ruse inventée par quelques fanatiques pour tourmenter les amans & géner leurs flammes : il lui racontoit plusieurs historiettes de mariages malheureux : il assuroit que la véritable union étoit dans les sermens du cœur : il vouloit lui faire accroire qu'ils étoient déjà mariés par la foi des sentimens d'amour & de fidelité qu'ils s'étoient promis & jurés. Oui, mon ame, lui disoit-il ; nous sommes liés devant Dieu, c'est la seule union, quelques mots prononcés par un homme habillé de noir ne peuvent rien faire, un mariage de cœur vaut mieux que tout autre : & quand on n'est qu'amant on s'aime mille fois davantage que sous les loix de l'himen.

Ces discours n'ébranloient point Louise qui assuroit que le mariage ne pouvoit qu'affermir l'amour, adoucir les aflictions de la vie, qu'il pouvoit bien se faire que l'appetit charnel diminuoit, parce que la possession diminue le prix, au lieu que les desirs irritent la passion ; mais que ce n'étoit point au mariage qu'on devoit attribuer l'inconstan-

ce

ce de notre naturel enfantin qui desire ardemment un joujou qu'il n'a pas, & qui le jette dès qu'il l'a. Le mariage tout au contraire fournit les plaisirs les plus séduisans de la vie; on se voit entourré de petites créatures qui vous charment par mille traits innocens, ce sont autant d'instrumens dont l'harmonie enchante les oreilles, ce sont des tableaux dont la beauté & la perfection vous ravissent les yeux & charment le cœur; mais que sont ces pauvres créatures produites sans mariage, elles sont, je tremble en y pensant & mon sang se glace dans mes veines, elles sont l'opprobre de leurs meres, & les meres leurs sont plus dures & plus cruelles que les loups & les lions qui soignent leurs petits, tandis que les premieres sont obligées, soit par honte ou par nécessité de les abandonner aux soins de ceux qui les négligent, ou les font périr en s'enrichissant de leurs dépouilles, ou leur refusant les soins nécessaires de l'éducation.

Monsieur C... fit mine d'être frappé de ce discours. Après avoir étudié un instant son rôle, il se jetta à ses pieds & lui dit: Ah! chere Louise, votre discours

me

me charme, votre bon ſens me ravit. Vous me voyez déterminé à ſuivre vos conſeils pour vous poſſéder; oui je vous amenerai la nuit prochaine Monſieur Godly; mais, mon cœur, j'ai certains intérêts qui tendent à notre bien mutuel, il faut pour les ménager que ce mariage ſe faſſe le plus ſecrétement qu'il ſe pourra, que perſonne n'en ſoit inſtruit. J'ai une vieille tante du coté de ma mere qui eſt puiſſamment riche: elle a auprès d'elle une couſine qu'elle adore & que j'ai en horreur. Elle voudroit me la faire épouſer & non-obſtant ce qu'elle a pu faire pour me faire accepter cette union, je l'ai toujours refuſée. Il y a deux mois qu'elle me demanda ſi j'avois envie d'entrer au ſervice. Je l'aſſurai qu'il n'y avoit rien que je ſouhaitaſſe tant. Elle me promit en conſéquence de m'acheter la premiere commiſſion qui ſe préſenteroit. Vous ſentez que ces bienfaits ſont des chaînes qu'elle prêtend me donner, & des engagemens pour accepter la main de ſa couſine. Jugez quel tort je me ferois ſi notre mariage éclatoit. Louiſe lui répondit qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui occaſioner le moindre tort, qu'il y avoit bon moyen de rendre le myſtere impénétrable; qu'il n'avoit

n'avoit qu'à amener Mr. Godly, que Kitty, & sa Bonne serviroient de témoins, qu'on iroit au grenier sans flambeau, & que le Ministre ayant fait la cérémonie s'en retourneroit sans être vu de personne. L'amant trouva l'expédient fort bon : il insistoit particuliérement sur les ténebres, & pour mieux parvenir à son but, il fit quelques difficultés sur les deux témoins, disant qu'une affaire connue de tant de personnes, ne pouvoit guere rester cachée, qu'il lui sembloit que Mr. Godly suffisoit, que son caractere le rendoit plus croyable que les témoins. Louise pour plus de sureté exigea la présence de Kitty & de sa Bonne. Monsieur C... entra dans ses idées & voyant que le jour approchoit, il embrassa, & sa maitresse, & se retira.

Dès qu'il fut parti Louise raconta à la vieille sorciere ce qui s'étoit passé, & ayant obtenu son approbation, elle la pria d'instruire Kitty & sur-tout de lui deffendre de paroître à la porte avec de la lumiere, ni même d'en avoir dans sa chambre. La Ménagere applaudit à ce projet. Louise se retira, dormit jusqu à midi & ne s'éveilla que par les transports d'un rêve agréable.

Le

Le lendemain Monſieur C... ordonna à ſon domeſtique d'aller à Londres dans la rue Monmouth acheter une robe, un chapeau & un rabbat de Miniſtre, en lui diſant : Jean, tu ſeras Miniſtre cette nuit. Le valet lui répondit en ſouriant : Monſieur, je le ferai à merveille : car élevé aux enfans trouvés, on m'a donné une ſi bonne éducation que je ne ſais ni lire ni écrire ? N'importe, dit Monſieur C... je connois beaucoup de ces Meſſieurs qui vont en caroſſe & qui n'en ſavent guere plus que toi. Jean alloit partir quand ſon Maître lui dit de ne pas oublier ſon livre de prieres. Monſieur, je n'en ai point : qu'en ferois-je ne ſachant pas lire ; mais j'apporterai le vôtre ſi vous voulez bien me dire où je le trouverai. Jean, tu plaiſantes apparemment ? Moi, des livres de prirres ? Depuis quatorze ans que j'ai quitté les études je n'ai fait ni prieres ni mis le pied dans une Egliſe. Il y a un Dom Quichote ſur ma table, c'eſt tout de même, tu n'as qu'à l'apporter, ou tu en emprunteras un de mon Hôte ; ſi par hazard il donne dans cette ſainte bibliomanie : car ces livres ſont auſſi rares dans nos climats que la vraie médaille de l'Empereur Otton.

Jean partit. Le Chevalier ſe mit à lire quelques pages de l'incomparable *Economie de l'amour.* Il s'habilla, fit une petite promenade dans les prairies qui étoient derriere ſon auberge. Le Valet revint de Londres, avec un pacquet *Miniſtral.* Son Maître lui demanda s'il n'avoit rien oublié. Non, non, Monſieur: j'ai le *Miniſtere* entier. J'ai le Pentatheuque: le Nouveau Teſtament, les Prophêtes & tout ce qu'il faut pour faire le Miniſtre.

Pendant que l'amant préparoit ſa batterie, la Ménagere avertiſſoit Kitty de ſe tenir prête & ſur-tout de ne point avoir de chandelle. A dix heures un quart Monſieur C... ordonna à Jean de prendre le *Miniſtere*, car il ne donnoit point d'autre nom au pacquet, & de le ſuivre. Quand ils furent à moitié chemin, le Maître lui dit de ſe vêtir de la robe & des autres pieces du harnois Eccléſiaſtique. Dès qu'il fut habillé, il lui conta le deſſein qu'il avoit de tromper ſon amante, & l'engagea à faire les choſes de bonnes graces. Jean equippé miniſtralement répéta ſon rôle en ſe promenant à la mode des anciens Philoſophes, & en peu de tems il fut ſtylé comme un Miniſtre uſé dans ſon métier.

Pen-

Pendant ces exercices Jean sentit pour la premiere fois de sa quelques scrupules de conscience dont l'habit l'avoit peut être infecté. Il se tourna vers son Maître, s'avançant avec un orgueil vraiment Sacerdotal, il lui dit d'un air sombre & respectable: Nous ne ressemblons pas mal, Monsieur, à Dom Juan & à son doméstique? Quelle sera la fin de toutes ces démarches amoureuses; quand serez-vous las de faire des malheureuses? Voilà au moins la quarantieme, depuis cinq mois que j'ai l'honneur de vous servir.

A peine furent ils arrivés qu'onze heures sonnerent; Kitty plus attentive qu'à l'ordinaire, étoit à la porte; elle fit une très-profonde révérence à Monsieur le Ministre en lui disant tout bas, qu'elle le prendroit par la main, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident. Jean accepta l'offre, ils monterent dans la chambre de Kitty, entrerent dans le grenier, où la cérémonie se fit. Maître Jean y *Ministra* le mieux du monde. La pauvre Louise remercia Mr. le Ministre & pour lui marquer sa reconnoîssance lui mit dans la main cinq guinées. Ce dernier, content d'un salaire si généreux, la remercia profon-

ſondément, & demanda s'il y avoit encore quelques autres filles à marier. Louiſe ayant répondu que non, le faux Miniſtre ſe retira, conduit par Kitty qui prit tous les ſoins poſſibles du bon-homme, de crainte qu'il ne ſe fit mal.

Jean s'en alla à l'endroit où il avoit laiſſé ſes habits, ſe dépouilla de ſon accoûtrement miniſtral, & revint à ſon auberge, demanda du Ponch pour ſe remettre de ſes fatigues, & célébra à grands coups les nôces de ſon cher Maître.

Monſieur C... conduiſit ſa prétendue épouſe dans ſa chambre, l'embraſſa mille & mille fois, lui jura qu'il ſe croyoit le plus heureux des mortels, que la mort ſeule le ſépareroit d'une moitié auſſi chere. Louiſe lui promettoit de même une conſtance & un amour éternels. Pendant cette douce converſation la vieille leur avoit préparé une collation de ce qu'elle avoit pu trouver de plus rare & de plus exquis, les vins les plus délicieux n'y manquerent pas. Nos nouveaux mariés imaginaires ſe mirent à table, firent placer la Ménagere à leur côté qui goûta avidement de tout & n'oublia point d'humecter fréquemment ſon goſier. Elle reçut force de complimens, & de remer-

ciemens comme l'inſtrument qui avoit le plus contribué au ſuccès de cet heureux événement. A la vérité elle en étoit l'auteur, ainſi que des ſuites qui en réſulterent pour leſquelles elle eſt enregiſtrée dans nos faſtes diaboliques.

Le ſouper fini les deux amans ſe mirent au lit, & l'infortunée Louiſe ſe jetta ſans remords dans les bras d'un ſcélérat qui devoit lui cauſer toutes ſortes de malheurs terminés par la cataſtrophe la plus affreuſe. La vieille les voyant au lit, donna quelques inſtructions maternelles à Louiſe ſur la conduite qu'elle devoit tenir avec Monſieur C... & ſe retira.

Mon émiſſaire qui avoit conduit les deux amans ſur le bord du précipice n'ayant plus rien à faire chez Louiſe, la quitta & ne retourna plus auprès d'elle que lorſqu'elle fut dans les cachots de Londres. Ainſi je ne vous dirai point ce qui ſe paſſa entre eux. Je m'imagine que ce ne pouvoit être que quelque choſe de bien agréable, puiſque ce train de vie dura ſix ſemaines avec une égale ſatisfaction de part & d'autre. Alors Monſieur C. . . commença à ſe laſſer: une conſtance auſſi longue étoit un ſiecle pour

pour lui. Il crut avoir suffisamment dédommagé Louise de la situation malheureuse où il l'avoit mise, feignit des affaires à Londres pour prétexter un départ. A cette nouvelle Louise glacée d'effroi fondit en larmes, & se jetta à son cou, l'embrassa tendrement lui disant : Quoi! cher époux, tu veux donc partir ! Dieu sait dans quel trouble me jette la pensée seule de vivre sans toi! Monsieur C... tâchoit d'un air enjoué de lui persuader que ce voyage étoit des plus nécessaires, qu'il devoit aller voir sa tante, & pour la consoler il l'assura que son absence ne seroit que de huit jours. Ce fut sous cette seule condition qu'elle consentit à ce triste départ. Après les adieux les plus tendres & les promesses réitérées d'un amour le plus durable, il quitta son amante éplorée, alla à son auberge, fit seller ses chevaux, & se mit en chemin pour Londres.

Louise inconsolable baignoit de ses larmes l'oreiller où son prétendu époux lui avoit fait goûter quelques momens de plaisirs dont le souvenir alloit faire desormais son tourment. Le chant des oiseanx ne paroissoit plus pour elle que des plaintes funebres; elle étoit dans cette situation,

lorſque Madame ſa mere apprenant qu'elle ne ſe portoit pas bien, monta dans ſa chambre & la trouvant dans ce triſte état tâcha par les voyes les plus tendres de diſſiper ſa douleur. Louiſe s'efforça d'affecter un peu de gayeté, mais les yeux d'une mere ſont clairvoyans. Elle pénétra bientôt au travers de cette joye apparente le déſeſpoir & la mélancolie de ſa fille. Elle ne put néanmoins en deviner le ſujet: elle l'engagea à le lui dire, l'en conjurant par l'amour & la tendreſſe qu'elle avoit pour elle, & lui diſant quelle n'avoit qu'à parler, qu'elle tâcheroit de lui procurer tout ce qu'elle déſireroit. Mais Louiſe l'aſſura que ſon mal n'auroit pas de ſuite, qu'il n'étoit cauſé que par la mauvaiſe nuit qu'elle avoit paſſée, qu'elle ſe ſentoit mieux, quelle croyoit qu'elle dormiroit ſi on la laiſſoit tranquille dans ſa chambre. Madame lui envoya ſa Bonne, & la quitta.

La vieille, voyant Louiſe accablée de douleur, s'écria: Comment, mon petit cœur, êtes vous folle! Qu'avez-vous à déſirer? le ſuccès de vos affaires a répondu à vos ſouhaits; vous poſſedez l'homme du monde le plus charmant, je le crois du

meilleur

meilleur naturel; que craignez vous? Vous n'avez rien qui puiſſe vous cauſer le moindre chagrin, vous êtes mariée? c'eſt à celles qui n'ont point pris vos précautions à ſe deſeſpérer. Allons donc, ma chere, banniſſez ce maudit *Spleen*, ces vapeurs noires. O! ma Bonne, répondit Louiſe, comment puis je me conſoler? Il eſt parti, il eſt abſent, & je ſuis privée du ſeul objet pour qui je ſouhaiterois de vivre. Beau ſujet de larmes, reprit la vieille! croyez-vous qu'un mari doit toujours être enchaîné aux pieds de ſa femme. Ah! ma chere, ſon départ vous fait mourir; & je connois mille femmes qui ne vivent que dans l'abſence de leurs maris. Prenez courage; je vous apporterai quelque rafraîchiſſement. Louiſe ſuivit les conſeils de ſon Mentor, prit quelque nourriture, ſe coucha & s'endormit.

Le lendemain on étoit mieux, au moins on feignit de l'être. La mere charmée de cette nouvelle marqua à ſa chere fille par de tendres baiſers la joye qu'elle en reſſentoit, & pour diſtraire ſa mélancolie, lui propoſa une partie de promenade. Louiſe empreſſée de plaire à ſa mere fit

ſa toilette; mais quelle négligence dans ſa parure! ſes cheveux autrefois ſi bien ajuſtes, étoient ſimplement attachés avec un ruban, ſon habit étoit des plus ſimples, point de pompons, ni bijoux, ni fleurs. La vieille qui s'en apperçut l'en reprit. Eh pour qui me parer, lui répondit Louiſe d'un ton triſte & languiſſant? que me ſerviroit-il de m'embellir? Le ſeul à qui je veux plaire eſt abſent.

Huit jours ſe paſſerent, Louiſe eſpéroit de revoir Monſieur C... ſelon ſa promeſſe, cet eſpoir lui rendit la joye & la ſanté. Sa mere en étoit ravie & toute la maiſon prit part à ſa convaleſcence. Si ce jour fut agréable pour eux, la nuit fut bien triſte pour la pauvre Louiſe. Kitty étoit à la porte à l'heure marquée. Louiſe & ſa Bonne étoient montées au toit & y reſterent envain. Le perfide Chevalier ne parut point. Louiſe rentra dans ſa chambre, ſe jetta ſur ſon lit & fut long-tems dans un profond ſilence. La douleur lui avoit ôté la parole, & l'excès avoit ſuſpendu toutes les fonctions de ſes ſens; tantôt preſque revenue de cet état douloureux, elle fixoit ſes yeux à terre,

tan-

tantôt elle les élevoit vers le ciel. Dans cet état accablant elle vouloit parler, les sanglots, les soupirs entrecoupoient ses paroles; enfin après avoir longtems resté dans cette espece d'anéantissement, elle s'écria les yeux baignés de larmes: Juste Ciel! Qu'ai-je fait pour mériter ainsi ton courroux? Faut-il pour me punir commencer par m'arracher ce qui m'est le plus cher? Oui, ma Bonne, il est mort, ou quelque accident lui est arrivé: sans cela, en m'aimant comme il fait, eût-il manqué à sa parole? La vieille tâchoit de la consoler de son mieux, l'assurant que si elle vouloit seulement patienter jusqu'à l'après-midi, elle trouveroit un prétexte pour aller elle-même chez Monsieur C... s'éclaircir de ce qui avoit pu le retenir contre sa promesse.

Louise parut agréer ce projet, & la pria de l'exécuter au plutôt, elle le promettoit dans le moment qu'elles entendirent quelqu'un frapper lentement à la porte de la chambre: elles tressaillirent de joye croyant que c'étoit Monsieur C... C'étoit Kitty qui avoit veillé à la porte du fermier toute la nuit, dans l'espérance d'ap-

porter l'agréable nouvelle de son arrivée. Elle leur dit que vers les quatre heures un homme à cheval se détournant du grand chemin étoit venu au galop par une allée qui aboutissoit à sa maison: c'étoit le Ministre Jean qui voyant Kitty à la porte, lui avoit demandé où demeuroit le fermier Wood, voulant parler à une fille nommée Kitty à qui il devoit remettre une lettre de la part d'un cousin qu'elle avoit dans la Province d'York. C'est ici que demeure Wood, avoit elle répondu, & je suis sa servante Kitty. Elle avoit reçu la Lettre & venoit l'apporter.

Elle la remit à la Duegne qui la donna à Louise en lui disant: Voilà comment font les jeunes gens, ils se font toujours des chimeres des moindres bagatelles. Voilà enfin l'interprête de ces événemens fâcheux, voilà la mort de cet époux si chéri & si adoré. Louise ne l'écoutoit guere; impatiente de lire, elle prend brusquement la Lettre, & l'ouvre d'une main tremblante.

MA CHERE,

SI j'ai jamais senti les revers de la fortune, c'est dans ce malheureux instant où l'accident le plus fâcheux m'empêche de vous rejoindre; & de jouir des plaisirs & des momens ravissans qui font les délices de ma vie: Momens heureux avec vous, mais malheureux quand j'en suis éloigné! Je n'étois pas plutôt monté à cheval pour aller me jetter dans vos bras, qu'un courrier m'apporta une lettre de notre receveur d'Aberdeen pour m'apprendre qu'un frere unique, le Marquis L... étoit attaqué d'une fievre maligne, & que les Médecins l'avoient abandonné. Il m'ajoutoit qu'il craignoit que je ne le trouvasse plus en vie, qu'il étoit absolument nécessaire que je me rendisse au plutôt pour prendre possession de ses biens. Jugez quel coup de foudre de me voir privé d'un frere que j'adorois: ce qui me touche d'avantage c'est d'être obligé de m'éloigner de celle qui m'est plus chere que le jour. Je pars dans l'instant, je n'attends que le retour de mon valet; j'accellererai mes affaires autant qu'il sera possible pour avoir le bonheur de vous revoir au plutôt. Cet événement me met fort à l'aise, je n'ai plus de ménagement par rapport à ma tante, je vous prierai peut-être de

venir me rejoindre en Ecoſſe auſſitôt que mes affaires ſeront réglées. En attendant je vous ſupplie, ma chere amie, de vous conſoler & de me croire avec l'amour le plus conſtant

Votre ſincere amant
C. . .

Kingsſtreet Covent-Garden
ce 25 d'Avril 1762.

Louiſe lut & relut cette lettre, baiſant tendrement la ſignature, & quoiqu'elle fut preſqu'inconſolable de l'éloignement de Monſieur C... elle fut charmée de l'accroiſſement de ſa fortune, qui le mettoit en état de rendre public leur mariage ſuppoſé. La flatteuſe eſpérance de le rejoindre en Ecoſſe lui faiſoit ſupporter plus patiemment les chagrins de ſon abſence. Deux mois qui furent pour elle autant de ſiecles s'écoulerent ſans qu'elle entendît la moindre nouvelle. Ce qui rendoit ſon état plus inſurportable étoit la ſituation où elle ſe trouvoit, qui ne pouvoit guere ſe cacher longtems aux yeux de ſes parens. La *Peripherie* de certaines parties, s'éloignant davantage de jour en jour de ſon centre, formoit

moit une éminence qui, sans le soin qu'elle avoit de se serrer étroitement, auroit enfin paru.

Louise révéla le mystere à sa Bonne. La vieille justement allarmée de l'éclat que les marques de sa grossesse pouvoient occasionner & sentant combien elle étoit coupable d'avoir été l'instrument des malheurs de sa maîtresse, eut recours à des secrets infames & diaboliques dans lesquels elle étoit depuis longtems exercée. Elle alla trouver un apoticaire, se munit de quantité d'herbes où les feuilles de Romarin, de Sabine & de Safran n'étoient point ménagées: elle en prépara des infusions: c'étoit par ces remedes *antifantiles* si estimés des vieilles femmes, qu'elle comptoit réparer ses torts. Elle voulut faire prendre cette potion à Louise. Mais l'amante qui n'avoit connu que les foiblesses de l'amour étoit trop sage pour les expier par un crime aussi detestable. Effrayée d'une action aussi noire elle marqua l'horreur qu'elle en avoit; on eut beau lui en exaggerer la nécessité, Louise se croyant toujours véritablement mariée, n'avoit garde de faire une pareille injure à la tendresse de son mari. Cependant pour

ne

ne pas contrister sa Bonne, elle fit semblant de se rendre à ses conseils: elle lui dit d'apporter la potion & promit de la prendre; elle en jetta la moitié & cacha l'autre sous son lit.

On ne sait trop par quel hazard la mere trouva le breuvage: elle le goûta, & y reconnut sans peine un goût fort de Saffran. Etonnée, agitée d'une pareille découverte qui lui annonçoit au moins quelque indisposition de sa fille, elle lui dit dès qu'elle la trouva seule: Depuis quand, Mademoiselle, vous servez-vous de médecines à mon insçu? Qui vous les a données? La fille pâlit & parut surprise, mais reprenant courage & jugeant qu'il seroit inutile de nier elle se détermina à avouer que depuis quelque tems elle avoit des vapeurs, que dans la crainte de l'allarmer elle s'étoit confiée à la Ménagere, que sa Bonne lui ayant dit que la servante de Wood avoit été dans pareil cas, elle lui avoit conseillé de se servir de l'infusion, qu'on avoit donnée à Kitty, et qu'elle en avoit reçu beaucoup de soulagement. Madame irritée contre la Ménagere lui en fit des reproches assez durs, & lui défendit sous peine d'encourir son indignation d'a-

d'avoir deſormais la hardieſſe & la folie de ſe mêler de Médecine. Elle ordonna auſſitôt à un domeſtique d'aller chercher le Docteur N... La Ménagere s'en alla auſſi peu contente de la ſémonce, que Louiſe l'étoit de la venue du Docteur : elle craignit qu'il ne découvrit la véritable cauſe de ſa maladie; elle ne ſavoit point ſans doute que ce Médecin avoit plus de perruque que de tête.

Le Docteur arriva: comme c'étoit la premiere fois, qu'il venoit dans cette maiſon, il leur dit d'un air grave & ſérieux qu'il étoit ravi de leur connoiſſance, mais fâché de la faire dans une pareille occaſion, qu'il étoit cependant flatté que la trompette de ſa renommée eût frappé le timpan de leurs oreilles délicates. Madame & ſa fille le remercierent de ſa politeſſe, & lui dirent qu'elles étoient également flattées de la ſienne. Elles prierent Mr. le Docteur de vouloir ſe placer dans un fauteuil. Il obéït & poſant alors un des nœuds de ſa perruque ſur une de ſes épaules, le menton ſur un jonc à pomme d'or, il demanda laquelle des deux étoit malade. Madame répondit que c'étoit ſa fille. Il ſe tourna vers elle, lui toucha le pouls,

lui

lui fit plusieurs demandes, auxquelles elle répondit, alors il lui dit: Tout ce dont vous vous plaignez, Mademoiselle, me confirme de plus en plus sur votre maladie que j'ai connue au moment que j'ai eu l'honneur de vous toucher le pouls; puis se tournant alors du côté de Madame, il l'assura d'un air de suffisance, que la maladie de Mademoiselle ne seroit que de courte durée, qu'elle n'étoit nullement dangereuse, qu'il avoit heureusement trouvé un specifique pour ces sortes de maladies, & qui lui chasseroit bientôt Monsieur le solitaire qui s'étoit logé chez elle; qu'il ne pouvoit lui donner une ordonnance, parce que le remede dont il se servoit dans ce cas étoit un *arcane* qu'il conservoit pour lui & pour sa famille si jamais il en avoit: car vous savez, Madame, que pour réussir aujourd'hui dans notre art, il faut des secrets, c'est le seul moyen d'amasser des richesses? je suis persuadé que les charlatans W—— d & J—— s gagnent plus dans un mois que les plus savans Esculapes de Londres & de Paris dans une anneé.

Monsieur le Docteur regardant à sa montre, Mon dieu, s'écria-t-il, est-il si tard? Vous me

me pardonnerez, Mesdames, j'ai plus de vingt visites à faire. Comme il faisoit mine de partir, Madame mit une guinée dans son chapeau. Cette femme avoit une grande opinion de ce Médecin à cause de ses jolis complimens.

Cette visite tranquillisa la mere & fut un nouveau sujet d'agitation & d'inquietude pour la fille qui ne douta pas que le Docteur n'eût reconnu son état. Le solitaire dont il avoit parlé étoit si équivoque: ce mot l'allarmoit. Le Docteur envoya quelques tems après l'*arcane* avec la façon de s'en servir, que Louise fit semblant de prendre pendant quatre semaines.

Madame voyant enfin que ce remede étoit sans effet, remercia le Docteur N... & fit venir le Docteur L. . . . Médecin réellement habile, qui honore sa profession. Dès qu'il eût fait quelques questions à Louise, il pria Madame de faire sortir Mademoiselle pour un moment. La mere consternée de ce que le Médecin faisoit retirer sa fille n'en augura rien de bon. Dès qu'elle fut sortie, le Docteur demanda à Madame quel âge avoit sa fille, depuis combien de tems elle étoit in-

indiſpoſée, & pluſieurs autres queſtions auxquelles Madame ſatisfit. Le Docteur lui dit alors: Je ſuis au deſeſpoir Madame, d'être obligé de vous annoncer une nouvelle qui vous cauſera bien du chagrin; mais vous pouvez être parfaitement perſuadée que Mlle. votre fille eſt enceinte, & même aſſez avancée dans ſa groſſeſſe. Madame R.... s'évanouit, mais révenant peu à peu, elle s'écria le viſage baigné de larmes: Cher Docteur, que me dites-vous? Cette fille ſi chérie ſeroit-elle coupable d'une action ſi baſſe, d'une action ſi infame? Ne ſe peut-il point que vous vous trompiez, Monſieur? Elle eſt trop vertueuſe, elle a toujours été ſous la garde de ſa Bonne, qui ne l'a jamais quittée un moment. Prenez garde, Monſieur, à ce que vous dites. Penſez que la reputation & l'honneur d'une Famille en dépendent & peut-être la vie de la plus tendre des meres. Le Docteur tâchoit de calmer ſa triſteſſe, & reſtant ſur l'affirmative, il la pria de ſe conſoler, de penſer qu'elle n'étoit point la premiere mere à qui pareil malheur fût arrivé, qu'il ſeroit à ſouhaiter même qu'elle fût la derniere; que la connoiſſant pour une femme remplie

plie de piété & de religion, il ne doutoit point qu'elle ne se soumît à la volonté du Créateur; qu'il la prioit aussi de ne point traiter durement Mlle. sa fille; que sa jeunesse la rendoit plus excusable; qu'alors sans expérience on suivoit aisément la pente de son cœur, qu'on courroit aveuglément à sa perte; il la supplioit de traiter cette affaire secrétement; que de son côté elle ne devoit appréhender aucune indiscrétion, que jamais il n'en transpireroit un mot de sa part.

Madame parut un peu moins chagrine & dit au Docteur, qu'elle espéroit que cela n'étoit pas, & qu'en cas que la chose fût, il falloit savoir se consoler dans ses malheurs. Le Médecin la voyant un peu calmée se retira. Après son départ Madame R... se jetta dans un fauteuil, resta longtems pensive, roulant dans son esprit ce qu'il y avoit de mieux à faire dans cette circonstance. Elle résolut d'abord de pénétrer le mystere, elle sonna, fit appeller Louise, qui vint avec un visage pâle, des yeux égarés & une démarche tremblante. La mere lui dit en la voyant dans cet état: Il ne faut que vous voir, Mademoiselle, pour deviner un secret qui fait ma honte: les

prognostiques du Docteur ne sont que trop vrais. Hélas! Louise, est-ce parce que je vous ai toujours plus chérie que mes autres enfans, que vous avez fait une playe si sensible à mon cœur? Soyez sure que plus je vous ai aimée plus je saurai me vanger si ce que je crains se trouve vrai. Fille ingrate, vous avez une mere remplie de tendresse & d'affection pour vous; mais au lieu d'elle, vous n'aurez plus aujourd'hui qu'un tyran. Oui, dit elle en colere, un tyran des plus cruels qui n'étudiera que les moyens de vous rendre la vie dure & amere. De tous les crimes que vous pouviez commettre, rien ne pouvoit plus exciter mon indignation, que celui où mes pauvres enfans sont enveloppés. Tout innocens qu'ils sont, la honte & l'opprobre de leur infame sœur, réjaillira sur eux & sur toute ma Famille. . .

Les larmes qu'elle versoit à grands flots l'empêcherent de poursuivre. Louise la voyant dans cet état, se jetta à ses pieds & tâchoit de la persuader que le Docteur étoit un ignorant; lui donna mille assurances qu'elle étoit aussi innocente qu'un nouveau né, elle la prioit de suspendre

son

ſon jugement, d'attendre que le tems lui découvrît la vérité, que ſi elle ſe trouvoit coupable elle la conjuroit de lui faire éprouver les châtimens les plus ſéveres; que ſon devoir, ſa religion, ſon Dieu, & ſes parens lui étoient trop chers pour les offenſer ſi griévement.

Ces mots accompagnés de larmes & de ſanglots, la priere qu'elle faiſoit à ſa mere de ne point déclarer ſes ſoupçons à ſon pere, n'attirerent que cette réponſe. Je ſouhaite, ma fille, que vous ſoyez innocente. Louiſe la voyant un peu radoucie, lui dit d'une voix plus ferme: Oui Madame, je le ſuis, & le tems vous le fera voir, ayez ſeulement patience. Conſolez-vous, ma chere Madame, ne dites rien à mon pere. Madame R... lui dit de monter à ſa chambre, qu'elle alloit prendre les informations les plus prudentes, que ſi les preuves de ſon innocence n'étoient point claires & inconteſtables, elle pouvoit s'attendre à toute ſon indignation.

Dès que Louiſe fut partie, Madame R... fit monter la Ménagere eſpérant d'en tirer quelques éclairciſſemens. Malgré la politique & les ruſes dont elle ſe ſervit, elle ne put d'abord en venir à bout; la

faiſant alors placer à ſon côté & prenant un ton amical elle lui dit: Chere Ménagere, que dites-vous du malheureux événement qui vient de nous arriver? A ces mots, la vieille, jouant la triſteſſe s'écria: Comment, Madame eſt-il arrivé quelque malheur en ville à Monſieur ou aux enfans? Dites-moi au nom de.... A ces paroles elle affecta de ſe trouver mal. Madame R... croyant quelle étoit réellement tombée en foibleſſe lui parloit très-haut à l'oreille & voyant quelle ne revenoit point, elle l'appella. La Ménagere croyant que ſa défaillance avoit aſſez duré fit ſemblant de revenir à elle, en priant Madame de l'excuſer & l'aſſurant d'une voix languiſſante & baſſe que c'étoit lui faire avaller du poiſon que de lui parler d'un malheur arrivé dans ſa famille; qu'elle avoit eu ſouvent de ces ſortes de Paroxyſmes Hiſtériques, qu'elle avoit conſulté pluſieurs Médecins, qu'ils étoient tous d'accord ſur ſa maladie, ce qui arrive rarement. Puis gagnant à petit pas la porte elle vouloit s'en aller. Madame jugea qu'elle cherchoit à éluder ſes queſtions. Elle lui dit de reſter, qu'elle ne ſavoit point en-

core

core le malheur qui lui étoit arrivé; Hé! oui, Madame, répliqua la vieille, mais mon Dieu! je crains de retomber, permettez-moi d'aller chercher une bouteille d'eau de Luce, que j'ai là-haut. Elle feignoit que ſon mal augmentoit. Madame lui dit d'aller vîte prendre ſes gouttes, & de revenir au plutôt. Elle monta précipitamment à la chambre de Louiſe. Sa foibleſſe prétextée n'avoit pas d'autre but. En entendant parler de malheur, ne voyant point Louiſe auprès de ſa mere, & trouvant celle-ci dans la conſternation, elle craignoit que tout ne fût découvert, elle vouloit s'informer de Louiſe, ſi elle avoit avoué quelque choſe.

Louiſe accablée d'inquiétude pouvoit à peine lever la tête, elle la regarda & lui dit qu'elle n'avoit rien déclaré, que mille tortures ne lui arracheroient point ſon ſecret. Oui, j'aime mieux mourir! Tenez-vous ferme, mon enfant, répondit la Ménagere, je trouverai bientôt les moyens de nous tirer de cet embarras. Elle quitta Louiſe bien contente, alla rejoindre Madame qui lui demanda tendrement & avec un air de bonté, comment elle ſe trouvoit. Elle vouloit dans cette conjoncture

critique captiver les bonnes graces de la vieille, eſpérant d'apprendre d'elle ce qu'il lui importoit tant de ſavoir.

La Ménagere la remercia de la part qu'elle prenoit à ſa ſanté & l'aſſura qu'elle ne déſiroit rien tant que la continuation de ſes bontés. Tu pourras t'aſſurer de les poſſeder, lui dit Madame : tu les mérites, mon enfant, il faut te rendre juſtice, depuis que tu me ſers, ce n'eſt que dans ce moment que j'ai des reproches à te faire. Il y a vingt ans que tu demeures chez nous, depuis ce tems tu as été reſpectée tant de mon mari que de moi : nous avons eu pour toi des égards, plus même que tu ne pouvois l'eſpérer. La Ménagere l'interrompit & lui dit d'un air ſurpris, qu'elle étoit ſenſible aux attentions qu'on avoit eues pour elle ; que ces égards l'avoient toujours portée à remplir exactement ſes devoirs, qu'elle prioit Madame de s'expliquer & de la tirer de l'inquiétude où elle l'avoit plongée. Juſte ciel ! s'écria-t-elle, en faiſant ſemblant de pleurer, n'eſt-il point aſſez triſte pour moi que je ſois deſtinée à ſervir, & faut-il encore que mes ſervices & mes ſoins ſoient ſi mal récompenſés ? Non, non, Madame, vous

n'avez pas besoin de vous servir de détours pour me congédier. Si Madame est lasse de mes services, elle n'a qu'à me le dire. Madame R... lui répliqua d'un ton un peu fâché: Oui, en vérité! il te sied bien de vanter tes services & tes soins. Nous en avons, hélas! des preuves éclatantes dans notre malheureuse fille que je t'ai confiée, comme à une autre moi même, te priant de veiller attentivement à sa conduite. Comment l'as-tu fait? Notre infortunée Louise s'est laissée tromper par quelque perfide.... Grand Dieu! je rougis à te le dire, oui, notre infortunée Louise! Quoi donc, dit la Ménagere, vous me faites mourir, dites-moi donc, Madame, qu'a-t-elle fait? Ah, Elliot, ma fille est enceinte.

La Ménagere sans dire le moindre mot, faisant semblant de tomber à terre, se renversa tenant ses membres aussi roides & aussi tendus qu'elle pouvoit. Madame la croyant morte, appelle un domestique, pour courir à la hâte chez le Médecin. La Ménagere appréhendant qu'il ne découvrît sa fourberie, ouvrit les yeux & reprit ses sens. Madame R... lui demanda alors avec bonté comment elle se trouvoit. El-

 liot

liot répondit qu'à l'exception d'une oppreſſion de poitrine qui l'empêchoit de reſpirer, elle ſe ſentoit mieux, que cela ſe paſſeroit, que ce n'étoit qu'un accident paſſager occaſionné par l'impreſſion que faiſoit ſur elle la triſte nouvelle quelle venoit de lui annoncer. On ſe paſſera donc du Médecin, ajouta Madame R. . . On dépêcha un domeſtique pour le contremander.

La Ménagere faiſant mine de rêver quelque tems, dit à Madame qu'elle la prioit très-inſtamment de lui dire de quelle ſource elle avoit tiré ce ſecret; ſi Louiſe l'avoit avoué. Madame répondit que ſa fille avoit fait au contraire mille proteſtations qu'il n'en étoit rien; mais que le Docteur L. . . infaillible dans ſes prognoſtiques, le lui avoit aſſuré.

Elliot commença à rire à pleine gorge. O chere Dame! n'eſt ce que cela qui vous allarme? croyez moi, ces Meſſieurs à longues perruques ne ſont ni Prophetes ni Sorciers. Y a-t-il gens au monde qui ſe trompent plus ſouvent qu'eux? Pour moi je croirois plutôt l'Alcoran qu'un Médecin; ſi ce n'eſt que cela, Madame, ſoyez tranquille: j'oſe preſque vous aſſurer qu'il n'en

n'en eſt rien. Eſt-il poſſible que la choſe fut arrivée à mon inſçu? Et je ne penſe pas que vous me croyiez aſſez infame, l'ame aſſez baſſe pour avoir favoriſé les amours déreglés de Mlle. votre fille. Non, Madame: ſoyez ſure que je l'ai veillée comme un Argus. On ſait, il eſt vrai, continua-t-elle en pouſſant un profond ſoupir, que dans le ſiècle où nous ſommes, les filles cherchent aſſez d'elles-mêmes les occaſions malheureuſes de ſe perdre & de tromper la vigilance de leurs ſurveillantes. Mais, Madame, ſuppoſé qu'elle eût eu ces mauvais deſſeins, dont j'eſpere que Dieu & mes bonnes leçons l'auront préſervée, comment pouvoit-elle les exécuter? Les portes ſont bien barricadées: par où ſeroit-on entré? Sa chambre tient à la mienne; une ſouris ne peut remuer ſans que je l'entende; toutes les nuits je vais chez elle, pour voir ſi elle n'a beſoin de rien. Quand la défiance m'y ameneroit, je ne pourrois la veiller de plus près. Soyez donc tranquille, Madame, je vous en conjure. Comptez plus ſur la ſageſſe de votre fille, & ſur mes bons ſoins que ſur les propos indiſcrets d'un Médecin ignorant.

Elliot eut beau dire. Son éloquence & ses ruses furent en pure perte. Madame R. . . ne prit point le change. Elle parut satisfaite, pour mettre fin à des discours auxquels elle n'avoit pas de foi. Les prognostiques du Docteur & la bouteille trouvée sous le lit donnoient trop de matiere à ses justes soupçons, pour qu'elle se contentât des tartuferies de la vieille. Elle fit cependant mine d'être un peu rassurée, lui disant que si elle connoissoit le cœur d'une mere, elle ne se formaliseroit point des recherches qu'elle faisoit; qu'au reste l'idée avantageuse qu'elle avoit de ses soins la tranquillisoit, qu'elle la prioit de les continuer & de veiller sur ce qu'elle avoit de plus cher. Mais comme il lui restoit encore un peu d'inquiétude, elle l'engagea de parler à Louise & de s'informer de la vérité. L'attachement qu'elle a pour vous, ma chere, la fera parler. Elle use peut-être de réserve avec moi, peut-être la crainte l'empêche de m'avouer ce qu'il en est. Faites vos efforts pour lui tirer son secret, & ne manquez pas de me faire part aussi tôt de ce que vous aurez découvert à ce sujet. La Ménagere se chargea de la commission, promit que s'il y avoit du

du myſtere, elle ne tarderoit point à le pénétrer par l'aſcendant qu'elle avoit ſur l'eſprit de Louiſe & par l'affection qu'elle lui portoit.

Après cette converſation Madame R. . . ſe trouva plus agitée & plus inquiete: ce fut dans ce moment de trouble que Monſieur R. . . ſon mari, ſon fils unique & ſa fille cadette arriverent, ils furent ſurpris de ne voir perſonne à leur rencontre comme à l'ordinaire. Ils volerent à la chambre de Madame; ils y étoient depuis un moment, Madame R. . . rêveuſe & abſorbée dans ſes penſées ne les voyoit point; après les embraſſemens de part & d'autre, Monſieur R. . . lui dit en riant: Par Dieu, Madame, vous rêviez ſans-doute à nos anciennes amours, ou à vos nouveaux galans? On plaiſanta quelque tems ſur ce chapître. Quoique Madame R. . . eut le cœur nâvré de chagrin elle ne laiſſa point de répondre à la plaiſanterie de ſon mari, diſant qu'après vingt ans de conſtance dans le mariage, elle pouvoit bien ſonger à faire quelque conquête, qu'il étoit ſeulement honteux qu'elle s'en aviſât ſi tard; que ſi les femmes du bon ton pouvoient la ſoupçonner d'avoir pouſſé ſi loin

la

la fidélité conjugale, elle en auroit honte & craindroit d'être reputée pour une ſotte, une folle, ou une dupe. En vérité, Monſieur, vous qui venez me troubler dans mes rêveriez, je compte bien que vous avez pris les devans, & je vous pardonne, pourvû que je n'en ſache rien. Vingt ans de conſtance! Vingt jours ſont bien aſſez pour des époux du bel air. Combien ne vont pas encore juſqu'au vingtieme! Eh bien, reprit Monſieur R. . . puiſque nous en parlons, je vais vous faire une queſtion. Au reſte c'eſt en plaiſantant: car je me tiens bien ſûr de votre vertu. Ma chere femme, ſi ſéduite par la mode vous aviez jamais eu l'envie de travailler à la fabrique des cornes, me l'euſſiez-vous avoué? Non ma foi, dit-elle, mon petit mari? . . . Dans ce cas, je ne ſuis point trop aſſuré de n'être pas de la grande confraire. Que j'en ſois ou non, cette iſle brillante eſt trop pleine de ces honnêtes-gens hautement coëffés, pour m'en faire une peine. D'ailleurs, comme dit Sganarelle, on n'en a pas la jambe plus mal faite. Mais à propos, s'écria-t-il, où eſt la chere Louiſe: je ne l'ai point encore vue, que fait-elle? Pourquoi ne vous tient-elle pas compagnie.

Mada-

Madame R. . . parut un peu confuſe & embarraſſée à cette demande. Ah! mon cher, j'ai oublié de vous dire qu'elle ne s'eſt pas trop bien portée depuis votre départ. Je ne ſais ce qu'elle a, mais il eſt ſûr qu'elle n'eſt pas comme il faut. Bon, bon, dit Monſieur R. . . cela ſe paſſera, je vais lui donner un mari, une fille de dix-huit ans, ma chere, eſt plus mûre aujourd'hui, qu'une fille de trente ne l'étoit de notre temps. Une fille de dix-huit ans ne ſe porte jamais bien qu'elle ne ſoit mariée; je ſuis peut-être ſur le point de la fiancer avec l'aîné de mon ami Monſieur S——d, c'eſt un fort joli garçon, bien élevé, d'un caractere propre à rendre une fêmme heureuſe, & ce qui ne gâte rien, d'une fortune conſidérable: enfin nous verrons ce qu'il y aura de mieux à faire.

Les enfans étoient allés à la chambre de Louiſe & l'avoient prévenue de l'arrivée de ſon pere: elle s'habille au plus vîte pour aller lui rendre ſes devoirs. Dès qu'elle le voit, elle court à lui avec le plus grand empreſſement, lui prend la main, & la baiſe du meilleur de ſon cœur qui ne jouoit pas un petit rôle dans cette ſcene

ne

ne: car il battoit comme s'il eût voulu sortir de force de sa prison. Monsieur R. . . la reçut avec sa tendresse ordinaire & la regardant avec des yeux tendres, il lui dit: Comment, tu es bien pâle, mon enfant? Madame m'a conté que tu ne te portois pas bien? Qu'as-tu donc? ma foi, je ne la trouve pas maigre, au contraire il me semble qu'elle a plus d'embonpoint. Madame étoit saisie de ces derniers mots & rougissoit de tems en tems. Enfin tout alloit à merveille: chacun étoit content ou feignoit de l'être. Quand l'heure du coucher vint, les enfans se retirerent, & un peu après Monsieur & Madame R. . . se mirent au lit. Dès qu'ils y furent, car c'est au lit que se font les confidences, Madame se jettant au cou de son mari, commença par le prier de ne se point chagriner ni s'emporter de ce qu'elle alloit lui dire. Elle lui confia ensuite les soupçons qu'elle avoit sur l'état de Louise. Ce tendre pere étourdi de cette nouvelle comme un homme qui tombe des nues, fut quelque tems sans parler; mais revenant peu-à-peu, la tristesse & l'étonnement firent place à la colere; il s'arracha des bras de son épouse, se leva, prit de chaque main

main un piſtolet, & alloit dans ſa rage enfoncer la porte de la chambre de Louiſe & lui brûler la cervelle, lorſque Madame ſortant du lit, court à la porte & la ferme à la clé. Il ouvre une fenêtre, elle le prend dans ſes bras, & le ramene avec peine ſur un fauteuil, où les yeux baignés de larmes elle lui dit: Cher époux, je ſuis au deſeſpoir de vous avoir confié mes ſoupçons. Mais devois-je penſer qu'un homme de votre bon ſens, s'emporteroit comme vous le faites? Dans quel état je vous vois? Si vous pouviez vous voir auſſi bien, vous ſeriez ſurpris? Qu'eſt devenu cette douceur & cette bonté qui vous étoient propres, vous n'avez plus que la fureur du Lion. Rien n'eſt plus conſolant, il eſt vrai, que d'avoir des enfans qui répondent aux deſirs de leurs parens; mais hélas! je ne ſuis pas encore certaine du malheur de Louiſe, je l'ai interrogée, j'ai queſtionné Elliot: elles nient tout; & je n'ai pour balancer leurs proteſtations, que la parole du Médecin. Suſpendez donc les effets de votre colere. Vous pouvez également faire demain ce que vous voulez faire ce ſoir. Poſſedez-vous: travaillons de concert à approfondir cette affai-

affaire. Monſieur R... pour toute réponſe, ne fit que jurer, tempêter & maltraiter Madame; mais voyant qu'il lui étoit impoſſible de ſortir, il ſe recoucha; paſſa la plus cruelle nuit du monde & agité de mille penſées affreuſes il attendoit avec impatience le retour du jour. Madame ne repoſa pas mieux: outre tous les chagrins de ſon mari, elle avoit encore la crainte qu'il ne s'échappât & ne montât à la chambre de ſa fille.

Monſieur R... ſe leva de bon matin. Son eſprit étoit un peu tranquilliſé, il n'étoit plus ſi furieux que la veille. Après avoir promené, comme à ſon ordinaire, il réſolut, avant de ſe livrer à toute ſon indignation, de prendre les voyes de la douceur pour s'aſſurer de la vérité du fait. Il fit deſcendre Louiſe; l'ayant moraliſée longtems, il lui dit ce qu'il venoit d'apprendre, la priant de ne lui point cacher ſon état, que ſi elle étoit malheureuſement dans ce cas, il vouloit y pourvoir, & conſerver ſon honneur & celui de la famille, qu'on agiroit très-ſecrétement ſans que perſonne ſe défiât de rien; qu'il la meneroit à la campagne où tout ſe paſſeroit ſans éclat. Voyant qu'il ne gagnoit rien ſur l'eſprit

l'eſprit de ſa fille toujours obſtinée à nier, il parla ſur un autre ton. Louiſe en étoit extrêmement émue, mais elle étoit réſolue de tout ſouffrir plutôt que de s'avouer coupable: elle ſe jetta aux pieds de ſon pere & lui parla à peu près dans les mêmes termes qu'elle avoit fait à Madame R. . . . Il ſentit qu'il ne pouvoit rien arracher d'elle: il lui ordonna de ſe lever en diſant: Je ſouhaite que vous ſoyez innocente; je l'eſpere, quoique j'en doute fort. Mais comptez que plus vous me trahiſſez en niant votre crime, plus le ſupplice qui vous attend ſera dur ſi vous êtes coupable, allez, ſortez de ma préſence, n'y reparoiſſez pas que je ne vous faſſe appeller. Louiſe en montant dans ſa chambre penſa preſque revenir ſur ſes pas & tout déclarer à ſon pere. Ses douceurs & ſes promeſſes l'avoient attendrie. Elle ſavoit que ce bon pere lui avoit témoigné en tout tems une tendreſſe particuliere, elle l'amoit plus que ſa mere. Elle ſavoit que malgré ſes vivacités, ſes emportemens, ſon cœur étoit tendre & compatiſſant aux ſiens. Pourquoi Louiſe ne ſuivit-elle pas ce deſſein? Qu'elle ſe ſeroit épargné de malheurs! Mais voyant deſ-

cendre la Ménagere elle alla à elle, lui raconta ce qui s'étoit passé, & le dessein qu'elle avoit de confier le secret au sein paternel. L'autre s'écria: Mon Dieu! As-tu perdu l'esprit? O! qu'on sifle doux quand on veut attrapper les oiseaux! Toutes ces feintes douceurs sont des piéges tendus à ta simplicité. Dès qu'on t'aura arraché l'aveu qu'on te demande, ces promesses se changeront en fureur: on te maltraitera, tu seras enfermée: n'en doutes point. Adieu donc l'espérance de revoir celui que tu adores, qui t'aime & qui doit faire ton bonheur. Ne craignez rien, ma chere Louise; je vous ai aidée jusqu'ici: je ne vous abandonnerai qu'après avoir trouvé les moyens de vous tirer d'embarras. Louise se laissoit persuader: il étoit aisé de la résoudre à tout, en lui faisant craindre de perdre son amant.

Monsieur qui se promenoit dans la salle tout pensif, se résolut de parler à la Ménagere: il alloit l'appeller lorsqu'en ouvrant la porte il la vit au bas de l'escalier: il la prit un peu rudement par le bras, & la fit entrer. Eh bien, lui dit il, Madame la confidente, je suis aise de vous trouver si à propos. Je dois vous remercier des pei-

peines que vous êtes données pour la perte de ma pauvre Louiſe. Va, va: ne crois pas que tu m'en impoſeras par tes fauſſes larmes: je connois trop le monde pour être ta dupe. Il ſeroit trop tard de nier la vérité: la malheureuſe vient dans l'inſtant de m'avouer tout & m'a fait un récit du charmant rôle que tu as joué. Ma foi! rien de plus vrai que le proverbe: Jeune P——n vieille macquerelle. La Ménagere ſachant par Louiſe même qu'elle n'avoit rien déclaré, reconnut la feinte, paya d'impudence, & d'un ton fâché, même inſolent, elle lui dit: Monſieur, je ſuis ſurpriſe de votre maniere de me traiter. Vous devez ſavoir que je ſuis Chrétienne & non pas votre Negre: c'eſt le ton dont vous vous êtes ſervi en Amérique: il n'eſt point permis dans ce pays. Je vous ai ſervi, que dis-je! j'ai été votre eſclave pendant vingt-ans, je m'en trouve bien récompenſée. N'importe, Monſieur, croyez-moi coupable, défaites vous d'une créature qui vous eſt odieuſe & qui vous a fait tant de tort. Monſieur R... prit le change, commença à douter & à s'adoucir. Elliot ſentant que tôt ou tard la fuſée ſe débrouilleroit, ſouhaitoit qu'on la renvoyât: elle ajouta avec

effronterie que pour ſe débarraſſer d'elle, il n'avoit qu'à lui donner ſon congé. Il s'impatienta de tant d'impudence, lui ordonna de ſe retirer, ajoutant qu'il la renverroit dès que ſon temps ſeroit expiré. Mais Dieu qui veille ſur le bien-être des vertueux n'eſt pas moins attentif à ce qui regarde la perte des méchans.

Le lendemain étoit un jour de prieres. La Ménagere jouoit la dévote & ne manquoit guere un ſermon. La Religion ſert de manteau au vice. Empreſſée d'aller à l'Egliſe l'après midi & ſe hâtant pour y arriver, elle avoit laiſſé la clé du grenier ſur une table dans ſa chambre. Le jeune R... & ſa petite ſœur, ne la ſachant pas ſortie, monterent chez elle. Ne la voyant point, ils fouillerent par-tout, ſelon la coutume des enfans, trouverent la clé du grenier, ſe rappellerent qu'il y avoit des pommes, & tranſportés d'aiſe ils monterent vîte au grenier pour en prendre. En jouant, la petite fille tomba; elle fit un grand cri. Madame effrayée ſuivit les cris de l'enfant qui pleuroit. Elle les trouva tous deux au grenier. Le bleſſure n'étoit pas dangereuſe. Un autre ſpectacle la frappa. En regardant indifféremment autour

tour d'elle, elle apperçut une échelle, des cordes attachées au toit; elle eut la curiosité d'y monter. Elle toucha avec la tête une tuile du toit qui se défit: levant les autres, elle vit une grande ouverture qui aboutissoit à la fenêtre du fermier. Dès ce moment ses soupçons se changerent en certitude. Elle remit les tuiles, défendit sévérement aux enfans de dire qu'ils étoient montés au grénier, leur demanda où ils avoient pris la clé, la remit où ils l'avoient trouvée, & vint rejoindre Monsieur R... sans lui faire part de ses découvertes, déterminée à poursuivre la connoissance de cette intrigue, à son insçu, craignant son violent emportement.

Le lendemain de grand matin, néanmoins sans trop d'affectation, Madame alla chez Wood. Celui ci étonné & confus de cette visite matinale, la reçut de son mieux, & lui fit tous les complimens qu'il avoit jamais sus. Madame R... y répondit avec sa douceur accoutumée, s'informa de toute sa famille, & lui demanda ensuite qui couchoit dans la chambre dont la fenêtre joignoit le toit de son grénier. Wood répondit que c'étoit sa servante Kitty.

Elle lui dit de la faire appeller, & de la laiſſer ſeule avec elle.

On dit à Kitty que Madame R. . . la demandoit. Kitty vint; ſon air la décela d'abord. Madame ſûre de l'avoir pénétrée au premier coup d'œil, la prit avec bonté par la main, en lui diſant: Ma foi, tu deviens bien jolie, ſi tu n'avois point donné dans le travers, je t'aurois priſe à mon ſervice; mais fi! une fille de ton âge ſe laiſſer ainſi tromper! Kitty étonnée de ce début, lui dit en baiſſant les yeux: Comment moi, Madame, donner dans le travers, me laiſſer tromper! Et par qui, s'il vous plait? Mon enfant, ne plaide point ton innocence; tout eſt découvert, ma miſerable fille & la Ménagere ont tout avoué. Monſieur R. . . & moi, nous ſommes trop inſtruits de la part que tu as eue dans cette affaire. Tu en ſeras récompenſée comme il faut; il y a des gens à quatre pas d'ici qui t'attendent pour te conduire, où les méchantes créatures comme toi, méritent d'être toute leur vie.

La pauvre fille ſe crut perdue: elle ſe mit à pleurer, à s'arracher les cheveux, & ſe proſternant à ſes pieds elle ne vouloit

loit point se lever, ni lâcher sa robe qu'elle tenoit de toutes ses forces, avant qu'elle eût obtenu sa grace. Madame la lui promit à condition qu'elle répondroit exactement à toutes les questions qu'elle alloit lui faire. Kitty fut sincere, elle dit tout ce qu'elle savoit, & protesta en pleurant, que si elle l'avoit offensée, c'étoit par ignorance, & sans aucune envie de lui nuire, qu'elle avoit été entraînée par les instances de la Ménagere.

Madame parut satisfaite. Mais que sa curiosité lui coûta cher! Quelle douleur pour une mere tendre & vertueuse d'apprendre ce mystere d'iniquité! De voir tous ses soins récompensés par l'opprobre éternel de sa famille!

Ce ne fut qu'en rentrant chez elle que Madame R... sentit toute l'amertume de sa douleur. Elle ne faisoit que gémir: ses yeux en larmes se tournoient malgré elle vers les fenêtres de la coupable Louise. Fille infortunée, s'écrioit-elle! Mere plus malheureuse! O ciel! Est il possible que tu m'ayes fait donner le jour à une créature capable d'une telle infamie! Qu'ai-je fait pour mériter ta colere! Va, fille dénaturée, je t'arrache de mon cœur, je

t'abandonne à ton malheureux ſort. Suis le torrent de ton infame paſſion, tu n'as plus de mere... Le moment d'après la pitié calmoit ſon trouble. C'eſt ma fille, c'eſt mon ſang, ſe diſoit-elle, elle a fait une faute; mais on eſt foible à ſon âge. C'eſt ſon indigne confidente qui lui a facilité les moyens du crime. Abandonnerai-je mon enfant? Quel affreux avenir l'attend, ſi je la livre à elle-même! O Dieu! pardonne à l'excès de ma douleur, pardonne mes imprécations indiſcretes. Daigne lui inſpirer un ſincere repentir, & à moi les moyens de cacher & de réparer ſa faute.

Ainſi la pitié maternelle l'emportant ſur toute autre conſidération, Madame R... prit le parti de la douceur, de dérober ſa fille à la colere d'un pere du meilleur naturel du monde, que ſa droiture même rendroit inflexible envers un enfant coupable à ce point. Elle monte à la chambre de ſon mari, le trouve encore au lit, & lui en fait la guerre, d'un air enjoué. Il ſe leve, déjeune & monte à cheval pour faire une promenade.

Madame, pour mettre à profit ce moment d'abſence, fait appeller ſa fille & la Ména-

Ménagere. Louiſe parut d'un air aſſez conſterné. Elliot, ignorant que la ſervante du fermier avoit tout découvert, voulut bruſquer ſa Maîtreſſe, comme elle avoit manqué à ſon Maître. Elle lui dit avec la même effronterie: Madame, je me laſſe des examens criminels que l'on me fait ſubir chaque jour. C'eſt pour la derniere fois que je réponds. Monſieur m'a donné mon congé quand mon terme ſera expiré; vous me feriez plus de plaiſir de me laiſſer partir dès ce moment, car avec le tems je crains qu'on ne diſe auſſi que je ſuis enceinte, puiſqu'on oſe le dire d'une fille vertueuſe qui, je jure, ne connoit point encore la différence des ſexes. Madame R... outrée de cette impudence extrême, lui dit d'un ton ferme: Coquine, crois tu m'en impoſer juſqu'au bout? Rien n'eſt plus hardi qu'un coupable convaincu de ſon crime. Je ſais le tien: tu en ſeras punie, comme tu le mérites: tu auras ton congé, mais ce ne ſera que pour être conduite où le Juge de paix t'enverra. Ces paroles dites d'un ton fort & aſſuré ébranlerent Elliot qui cacha mal ſa frayeur par ces mots: Tout ce que vous me dites, Madame, eſt une énigme où je

n'entends rien. Ce dont je ſuis certaine, c'eſt que je n'ai rien fait pour mériter vos menaces & encore moins pour craindre Mr. le Juge de paix. Eh bien, répliqua Madame d'un air froid & ſec, puiſque c'eſt une énigme je vais te faire venir un interprête qui n'eſt pas loin d'ici. Tu n'as qu'à aller au grénier, monter l'échelle, ôter les pierres du toit, te préſenter à la fenêtre de Kitty, & l'appeller... Eh bien... après, Madame,... Rien du tout, mais Kitty t'expliquera l'énigme comme elle me l'a expliquée ce matin. Je ne me ſuis pas levée de bonne heure pour rien. Louiſe & la Ménagere furent pétrifiées. La premiere voyant qu'il étoit inutile de diſſimuler davantage, que ſa mere étoit informée de tout, ſe proſterna à ſes pieds, ſe frappant la poitrine, & levant les bras au Ciel, elle s'écria: Oh la plus tendre des meres! Je ſuis coupable, j'ai mérité votre colere pour m'être engagée ſans votre conſentement, ſans celui de mon pere; devois-je douter d'un cœur auſſi bon que le vôtre? Mon imprudence, ma jeuneſſe & le bon choix que j'ai fait m'excuſeront peut-être; ma groſſeſſe qui paroit ſi odieuſe à vos yeux, ne le

ſeroit

ſeroit plus, ſi mon mari vous étoit connu. Votre mari! reprit Madame R... en tournant les yeux vers ſa fille. Oui Madame, répondit Louiſe. La Ménagere, qui pendant toute cette ſcene étoit reſtée immobile reprit avec vivacité: Oui, Madame, ſon mari tout auſſi réellement que Monſieur R... eſt le vôtre. Elle eſt mariée & même par un Miniſtre des plus dévots que vous connoiſſez très-bien. Si vous ne voulez pas nous croire, vous n'avez qu'à appeller Kitty l'interprête: elle vous expliquera auſſi ce point, ayant été témoin du mariage comme moi. Mariée, repliqua encore Madame, à qui? Ah! ma chere Dame, continua Elliot ne croyez point que j'euſſe été aſſez bête que de laiſſer tromper Louiſe; non, non, nous prîmes trop bien nos meſures. Elle ſe mit enſuite à conter tout ce qui s'étoit paſſé, celui qui avoit fait la cérémonie; elle fit un grand narré de la beauté, des richeſſes & de la nobleſſe de Monſieur C... & termina ſon diſcours par mettre en ligne de compte les obligations qu'elle croyoit qu'on lui devoit, ajoûtant d'un air plaiſant qu'elle étoit charmée des récompenſes qu'elle avoit reçues pour avoir fait à Louiſe

Louiſe un parti auquel elle n'auroit jamais pu s'attendre ; que tout le tort qu'elle avoit dans cette affaire c'étoit de l'avoir conduite à l'inſçu de Madame, qu'elle lui en faiſoit mille excuſes. Louiſe unit les ſiennes à celles de ſa Bonne, & témoigna les regrets les plus ſenſibles d'avoir manqué à ſon devoir. Madame R. . . ravie que l'affaire ne fût point deſeſperée, fit une réprimande à Louiſe, diſant qu'elle eſpéroit que ce parti étoit avantageux, & qu'elle ſe mettroit par-là dans une ſituation des plus heureuſes, mais qu'il n'étoit point permis d'entreprendre une affaire ſi ſérieuſe & de tant de conſéquence ſans conſulter ſes parens. Elle étoit encore ſur ce chapître, quand Monſieur R. . . rentra. Elle fit ſigne à Louiſe & à la Ménagere de ſe retirer.

Après qu'elles furent ſorties, Madame s'adreſſant à ſon époux lui dit : Mon Dieu ! que les hommes ſont aveugles ! Qu'ils ſavent peu apprécier les evénemens ! Souvent ils prennent pour des malheurs, ce qui eſt le plus grand bien pour eux. Nous en avons un exemple aujourd'hui, dans ce qui vient de nous arriver. Vous ſavez les craintes, les peines, les troubles,

bles, les chagrins que nous avons essuyés par rapport à notre Louise. Eh bien! me direz vous, dit-il en l'interrompant, que la chose est fausse? Non, je dirai mieux; elle est mariée à un Gentilhomme de la prémiere famille, de beaucoup de mérite. Ah! s'écria t-il, a-t-il de l'argent? J'en doute, car Messieurs les avanturiers n'en sont pas chargés. S'il est tel qu'on vous l'a dépeint, qu'avoit-il besoin d'entrer par la fenêtre? Pour moi, ma chere, je crois plutôt que c'est un de ces chasseurs de fortune plus amoureux de mes coffres que de ma fille. Quoi qu'il en soit, il est toujours bon qu'elle soit mariée, j'en suis ravi: cela me tenoit au cœur. Mais à propos qui les a mariés? C'est notre Ministre, Monsieur Godly; & surement il ne l'aura pas fait sans s'informer si le parti étoit convenable. Vous savez que Mr. Godly est un homme pieux, un honnête-homme qui nous a trop d'obligations pour faire quelque chose qui puisse nous être desagréable. Ah! parbleu, ma femme, je n'en crois rien, ces Messieurs de robe noire sont pour moi des oiseaux de mauvais argure. Fi donc, Monsieur, n'avez-vous point de honte de vous défier des

En-

Envoyés du bon Dieu? C'eſt, ma chere, que je n'ai point encore vu leurs lettres de créance.

Louiſe arriva ſur ces entrefaites. Monſieur R... la félicita d'un air aſſez froid ſur ſon prétendu mariage, accompli ſans ſon conſentement, dans un grenier, ſous les yeux de deux ſervantes, au ſeul clair de la Lune; ajoutant que, n'y ayant point de part, il ne ſeroit point reſponſable des ſuites funeſtes qui ne manquent guere d'accompagner les œuvres de ténebres. C'eſt un parti, ma fille, que vous avez choiſi à mon inſçu; s'il n'eſt pas tel que je vous l'aurois ſouhaité, tant pis pour vous: parbleu! je ne m'en ſoucie pas, *imputet ſibi,* tu en porteras tout le fardeau. Louiſe étoit un peu émue de ce diſcours: elle fit mille excuſes à ſon pere, d'avoir ainſi agi ſans ſon conſentement. Il parut appaiſé.

Mr. & Madame R. inviterent Mr. Godly à dîner pour le lendemain, & l'engagerent à leur faire cet honneur pour conſommer le mariage de leur fille. Le Miniſtre prenant la choſe à la lettre demanda au domeſtique s'il avoit ordre de prier Meſſieurs les anciens & le marguilliers. Non, répon-

dit-

dit-il. Eh bien, ne dis pas que je t'ai fait cette queſtion; je me charge de les amener. Dis à Mr. & à Madame R... que je me rendrai à leur invitation.

En effet le Miniſtre vint avec ſa Bande Eccléſiaſtique toujours avide des bons repas. Madame R... les appercevant, fut au devant d'eux, prit Mr. Godly par la main & le conduiſit dans la ſalle où étoit Louiſe. Le Miniſtre s'avança vers elle avec un air apoſtolique, la félicita ſur l'état qu'elle alloit prendre en l'aſſurant qu'il feroit des vœux au Très-Haut, pour faire tomber ſur elle *la roſée celeſte;* que ſi le Ciel écoutoit la foible voix de ſon ſerviteur inutile, elle ſeroit, comme Marie, *pleine de grace.* Louiſe le remercia de ſa politeſſe & des marques d'affection dont il vouloit bien l'honorer, & le pria avec beaucoup de modeſtie, de les lui continuer; ce que le Miniſtre promit. Alors il commença à lui faire un petit diſcours ſur les devoirs d'une femme envers ſon mari, qu'il ſavoit les bons principes qu'elle avoit ſuccés dès le berceau, que la vertu & la religion auxquelles elle avoit toujours été attachée, lui faiſoient croire que Satan n'auroit pu pénétrer dans les *cavités*

obſcures

obſcures de ſon eſprit & de ſon cœur, qu'il n'auroit pu y exciter des mouvemens criminels, *attentoires* à la loi, qu'elle n'étoit point de ces *filles de Babylone*, qui boivent dans la coupe de la Proſtituée, qu'elle prenoit le parti du mariage pour faire des ſerviteurs à Dieu & engendrer des enfans à ſon Evangile, qu'il eſpéroit que le Ciel la rendroit féconde comme Lia. Il alloit continuer quand Monſieur R... entra avec ſon voiſin Mr. Drinckwell (*). Il ſalua la compagnie & leur dit: Soyez les bien-venus, Meſſieurs, parbleu! je ſuis aiſe de vous voir tous & vous ſur-tout Miniſtre Godly. Comment va t-il, mon ami, il y a longtems que je ne vous ai vu. Combien y a t-il? Le Miniſtre lui demanda, ſi c'étoit chez lui ou à l'Egliſe. Ah! ma foi, l'un & l'autre. Il y a quatre mois que j'ai eu l'honneur de ſouper chez vous. Mais pour vous avoir vu à l'Egliſe. . . . Voyons: comptons. . . . Oui. . . il y a de çà. . c'étoit après la bataille de Colloden. . , juſtement, je fis des prieres pour remercier le Seigneur de cette victoire. . . . & c'étoit alors. . . . Oui parbleu! répondit Monſieur R. . . vous avez bonne mémoire: ah

(*) Mr. Bois - bien.

ah! Monſieur, dit le Miniſtre, des époques auſſi extraordinaires, je les marque toujours dans mon journal.

On ſervit. Le Miniſtre en parut ſurpris, demanda à Louiſe ſi on ne faiſoit pas les cérémonies de la noce avant de manger, où étoit Monſieur le futur. Elle répondit qu'il étoit en Ecoſſe, également étonnée de ſa demande. Les queſtions de Mr. Godly avoient tellement frappé Louiſe que ſon cœur noyé de triſteſſe ne fit que ſoupirer pendant tous le repas; la compagnie s'en apperçut & l'attribuant à l'abſence de ſon amant, cela fit naître pluſieurs plaiſanteries. Le vin parut: Monſieur le Miniſtre en prit des doſes ſi fréquentes, ſi fortes, qu'il trouva bientôt toute ſa Théologie noyée: il ſe retira à la ſourdine dans un Belveder au coin du jardin, où il ſe mit à ronfler. La nuit approchant, les convives ſe retirerent & laiſſerent leur Divinité dans les bras du ſommeil.

Madame ne fut point fâchée de cette avanture. Le but de l'invitation étoit d'apprendre du Miniſtre des nouvelles de ſon prétendu gendre, elle alloit de tems en tems

voir si sa Sainteté étoit éveillée, la trouvant encore endormie, elle lui laissa le tems de revenir de sa pieuse ivresse. A six heures le Révérend s'éveilla & se frotant les yeux, il disoit: Oh! je ne boirai plus de ce vin, ou plutôt de ce nectar, il est vrai qu'il est délicieux; mais, Seigneur, quels terribles rêves, quelle émotion j'ai sentie! Je ne m'étonne pas que les François soient si pétulans, s'ils boivent des vins si exquis. Ma foi si j'en prenois deux fois la semaine, j'engraisserois de ma Théologie toutes les femmes & les filles de ma Communauté. Après ce soliloque il se leva pour aller réjoindre la compagnie; il fut bien surpris en entrant dans la salle, de ne voir que Monsieur & Madame R... avec leur fille. Il leur fit bien des excuses & prenant son chapeau il alloit partir, lorsque Monsieur & Madame l'engagerent à coucher chez eux. Il refusa d'abord, mais Madame le pressant, & lui disant qu'elle avoit des choses de conséquence à lui communiquer, il se laissa enfin persuader. Après le soupé, Madame commença par lui dire: Vous savez, Monsieur, les égards que notre famille a toujours eus pour vous: vous n'ignorez point l'affection que nous tâchons de vous témoigner quand

les

les occaſions ſe préſentent. Comme je ſuis ſincere, je vous avouerai que vous y avez mal répondu ; & je ne conçois pas qu'avec l'intégrité de votre caractere, vous ayez été ſi peu reconnoiſſant. Oui parbleu! Miniſtre ma femme a raiſon, s'écria Monſieur R... c'eſt un bel exploit, un joli tour que vous venez de nous jouer. Mais, ma chere, que vous ai-je dit? fiez vous à un homme de robe, pour moi, je me fierois plutôt au....

Le Miniſtre ſurpris de ce diſcours interrompit Monſieur & le ſupplia de laiſſer continuer Madame; Qu'elle m'explique un peu plus clairement de quoi il eſt queſtion, & comment j'ai manqué à la reconnoiſſance que je vous dois. Il ſe peut, Monſieur, que quelqu'un, ſuſcité par Satan notre ennemi commun, m'ait dénigré dans votre eſprit par quelque fauſſeté. Si cela n'eſt point, & que vous cherchiez à vous défaire de moi, je ſuis prêt de quitter votre Cure quand bon vous ſemblera. Tirant alors un Nouveau Teſtament de ſa poche; voilà, ajouta-t-il, mon appui; avec lui je ne manquerai point de pain, je marche droit, je crains le Seigneur, je ſuis incapable d'une mauvaiſe

 action:

action: au moins j'ignore en avoir commis à votre égard. Comment, Monsieur, n'est-ce pas une action bien mauvaise, répliqua Madame, de se joindre à un enfant & à des servantes pour tromper un pere & une mere? Si la crainte de scandaliser le peuple ne me retenoit, je vous ferois sentir ce que c'est que de faire des mariages clandestins. Oui, Monsieur le Ministre, dit le mari, prenez garde que ce mariage soit convenable, & que ma fille ait fait un bon parti; ou je vous ferai sentir les peines portées par les loix contre ceux qui ont l'audace de faire de ces sortes d'alliances; vous savez sans doute qu'il y a un Acte du Parlement qui défend les mariages clandestins.

Rien n'égaloit la surprise du Ministre, il ne savoit que répondre. Monsieur & Madame, dit-il tout interdit, il faut qu'il y ait une destinée bien malheureuse attachée à notre métier! Se voir ainsi persecuté & calomnié contre toute justice! Notre Maître nous a donné l'exemple de la patience: je le suivrai. Je puis protester de mon innocence; mais je ne puis que cela. Je me croyois à l'abri de tout reproche.

che. J'eſpere qu'un jour vous reconnoîtrez ma droiture & ma probité. On vous a trompé, Madame, jamais je ne me ſuis uni avec un enfant & des domeſtiques pour faire tort à qui que ce ſoit. La ſeule choſe qui m'afflige, c'eſt de paſſer pour un monſtre coupable des crimes dont j'abhorre la ſeule penſée. A ces mots toutes les fureurs de Monſieur R... ſe réveillerent: il ſe déchaîna contre le pauvre Miniſtre avec un emportement & une rage inexprimables. Comment, dit-il, faquin, ſcélérat, tartuffe, tu as encore l'audace de me nier un fait dont j'ai trois témoins que je te produirai? Ne vous l'avois-je pas bien dit, Madame, qu'il ne falloit point ſe fier à ces marauts? ils n'ont rien de l'honnête homme, que l'extérieur.

Madame R... voyant la colere de ſon mari, craignit que l'affaire ne devint ſerieuſe, prit un air plus ſerein, & après avoir un peu calmé l'orage, elle ſe tourna vers Monſieur Godly & lui dit: Sans diſputer inutilement, je vais produire les témoins qui vous condamneront, Monſieur. Elle fit appeller la Ménagere & Kitty qui raconterent l'affaire comme elle s'étoit paſſée. Le

pauvre Ministre rêva quelque tems, puis se tournant vers Louise, il lui demanda si tout ce que ces gens venoient de dire étoit vrai. Je suis étonnée, répondit Louise, de votre demande; vous devez vous rappeller que je vous donnai cinq guinées. Monsieur Godly répliqua d'un air serieux & le sourcil hérissé: Comment, Mademoiselle, vous osez dire que vous m'avez vu au grenier, que je vous ai donné la bénédiction nuptiale? La Ménagere, Kitty & Louise se mirent à rire & lui dirent: Certes, Monsieur, vous ne savez que trop qu'on ne pouvoit vous y voir, puisqu'il n'y avoit point de lumiere; mais je suis aussi sure que vous avez été au grenier, que je le suis de mon existence. Ah! parbleu, s'écria Monsieur R... voilà un tour bien ecclesiastique & bien frippon; si je peux, je vous ferai pendre. Le Ministre étourdi de l'avanture, ne fit point attention à ce que Monsieur venoit de lui dire; il pria Madame de lui permettre de parler à Louise en particulier.

Monsieur Godly seul avec elle commença par l'assurer qu'il n'avoit pas la moindre connoissance de tout ce qu'il avoit appris d'elle: il protesta n'avoir jamais mis le pied

pied au grenier. Louiſe intriguée l'aſſura de ſon côté qu'elle n'auroit point avancé un tel fait, ſi ſon mari ne lui avoit promis qu'il l'ameneroit avec lui pour les marier, qu'elle avoit cru que c'étoit lui qui avoit fait la cérémonie.

Alors Monſieur Godly craignit ce qui n'étoit que trop-vrai. Il la queſtionna ſur le nom & la demeure de ſon prétendu mari, le temps de leur connoiſſance & de leur mariage. Louiſe ſatisfit naïvement à tout & montra même la derniere lettre de Monſieur C... Dès qu'il ſût ſon nom & qu'il demeuroit aux environs de Covent-garden, il ne douta plus que Louiſe ne fut tombée entre les mains de quelque ſcélérat. Il lui fit une courte leçon, lui fit conſidérer juſqu'où la paſſion l'avoit égarée, lui dit de ſe conſoler, & lui promit d'aller lui-même trouver l'infame qui avoit abuſé de ſa ſimplicité. Eh comment le trouver, reprit-elle? Il eſt en Ecoſſe. Autre ruſe de l'impoſteur, dit le Miniſtre! Il vous en impoſe groſſiérement. Je ſaurai bien le trouver. Soyez tranquille juſqu'à mon retour. Je vais partir pour Londres, & je vous en donnerai des nouvelles.

Ils rentrerent dans la chambre; Madame demanda d'un air gracieux au Ministre si son colloque avec sa fille l'avoit déterminé à leur avouer la vérité. Monsieur Godly levant les yeux au ciel, lui dit: Plût à Dieu, Madame, que je les eusse mariés! Mademoiselle m'a raconté l'affaire, j'en suis parfaitement instruit; mais je crains, hélas! que ce prétendu mari ne soit un fourbe, un homme sans honneur, un de ces scélérats qui n'ont d'autre métier que de corrompre l'innocence. Dieu veuille que je me trompe! Dans peu de jours, Madame, vous en serez éclaircie: je n'ai que cette voye pour me justifier à vos yeux, du crime indigne dont vous m'avez cru coupable.

Monsieur & Madame R. .. furent frappés de ce discours. La fermeté du Ministre, son caractere d'honnête-homme leur firent juger qu'il étoit innocent. Ils lui firent des excuses; ils le prierent de s'informer exactement de cette misérable affaire.

Monsieur Godly partit le lendemain pour Londres, il alla loger dans une auberge près de Covent-garden, où ayant rafraîchi un moment, il se rendit chez Monsieur

ſieur C——. L'ayant demandé, l'hôte de la maiſon le fit paſſer dans une chambre où étoit ſa femme, à qui il dit d'un air riant: Tiens, ma chere, voilà encore un Miniſtre qui vient demander Monſieur C. . . Madame fit beaucoup de politeſſe au Miniſtre qui répondit à ſes honnêtetés; & lui marquant être ſurpris de l'accueil du mari, il lui dit qu'il n'ignoroit pas que les gens d'Egliſe étoient toujours mal venus dans ces quartiers, qu'il ne voyoit pourtant rien de ridicule dans le caractere d'un Miniſtre, qui fût propre à exciter la riſée. L'hôteſſe lui fit les excuſes de ſon mari, & tâcha de l'adoucir.

Monſieur Godly parla de l'objet de ſon voyage. Madame lui dit que depuis le depart de Monſieur C. . . elle avoit eu la viſite de quinze Miniſtres & de vingt cinq filles enceintes. C'eſt ſans doute ce qui a fait rire mon mari, il a cru d'abord que vous veniez lui parler de prétendus mariages, de promeſſes faites à de pauvres innocentes abuſées par cet homme débauché. Je ſuis charmée d'être quitte de lui. S'il eut demeuré plus longtems chez moi, il m'auroit attiré les malédictions du Seigneur par

 ſes

ſes débauches abominables. Monſieur Godly charmé de trouver de la piété dans une perſonne de ces quartiers-là, lui prit la main, la ſerra avec extaſe, en s'écriant: Seigneur, la lumiere de ton Evangile eſt répandue dans cette terre infernale, il eſt vrai que la vérité pénetre par tout. Mais, ma chere Dame, ſi vous avez des égards pour votre ame, pour celles de votre famille, comme je n'en doute point, ſortez bientôt de ces régions de péché & d'impiété qui tôt ou tard ſubiront le ſort de Sodome & de Gomorrhe. Le Miniſtre s'informa enſuite qui étoit ce Monſieur C. . . Il apprit que c'étoit un jeune-homme de condition, de plaiſir, de débauche & de prodigalité. L'hôteſſe lui conta pluſieurs de ſes avantures infames & très-reſſemblantes à celle de la malheureuſe Louiſe. Il eſt à préſent marié, ajouta-t-elle en finiſſant, il a épouſé une femme d'eſprit & d'une grande vertu qui peut-être le rendra plus ſage. Le Miniſtre profita de cette ouverture, lui demanda le nom de ſon épouſe & leur demeure. Madame C. . . ſe nommoit autrefois Mlle. E. . . Elle eſt couſine de Madame L. Ils demeurent avec la tante de Monſieur C. à Richemont au Comté de Surry.

Dès

Dès le lendemain, Monſieur Godly partit pour Richemont, & ſe fit annoncer chez Monſieur C... qui n'y étoit jamais pour ces ſortes de gens. Un domeſtique vint donc dire que ſon Maître n'y étoit pas. Il y eſt, repartit le Miniſtre d'un ton ferme. Fils de Satan, oſe-tu mentir impudemment au ſerviteur de ton Dieu. Retourne, dis à ton Maître que je viens lui parler de la part de Mlle. Louiſe R... & que je ne m'en irai pas ſans le voir, ou ſans parler à Madame ſa tante. Le Meſſage fut rendu mot pour mot. Monſieur C... craignant un éclat, dit de faire entrer le Prêtre dans la ſalle, qu'il alloit l'y rejoindre dans l'inſtant.

En effet il deſcendit auſſitôt, fit aſſeoir le Miniſtre, & lui demanda pour tout compliment, quelle eſpece d'homme il étoit, que ſon air pédant & ſon attrait lugubre lui faiſoit croire qu'il avoit le bonheur de parler à quelque individu reſpectable du Clergé, que cette viſite le ſurprenoit d'autant plus que depuis quatorze ans qu'il avoit quitté les Ecoles, il n'avoit eu aucune conférence avec les gens de ſa robbe. La ſeule affaire que j'aye eue avec eux, ce fut l'un de ces jours, & ce jour ne fut point malheureux

pour

pour moi, qu'un Miniſtre en marmotant quelques paroles, le Diable ſait quoi, il m'a rendu poſſeſſeur de cent mille livres ſterlings & d'une aſſez jolie fille. Le Miniſtre lui répondit qu'il étoit charmé qu'il s'en fût ſi bien trouvé, & tâcha de lui perſuader d'avoir plus de commerce avec ces ſortes de gens; que cela ſeroit mieux pour lui. Mais cette jolie fille, ne l'avez-vous point achetée au prix de votre ame? Ne craignez-vous point la vengeance céleſte? Depuis quand la poligamie eſt-elle permiſe aux Chrétiens?

Monſieur C... faiſant mine d'ignorer ce que Monſieur Godly vouloit dire, le prit pour un fanatique, un enragé, un échappé de Bedlam, & après l'avoir traité en conſéquence avec cet air ſupérieur que donnent cent mille livres ſterlings, le menaçant de le faire mettre à la porte par ſes gens, ou jetter par la fenêtre, il lui dit: Monſieur, laiſſez-là tout votre fanatiſme: parlons raiſon: qui êtes vous? que voulez-vous dire? qui vous amene? Expliquez-vous laconiquement. Les longs diſcours me font peur, & je n'ai pas le tems de vous entendre, j'ai une partie faite avec quelques Dames de

de ma connoiſſance qui m'attendent. Vous ſentez que les Dames méritent la préférence ſur l'Égliſe. Le Miniſtre ſentant à quel monſtre il avoit affaire, lui dit en deux mots: Je ſuis le Miniſtre Godly: je viens de la part de Mademoiſelle Louiſe R. . . Vous ſavez le reſte. Oh! ſerviteur au Miniſtre Godly. Eh! comment ſe porte cette petite folle? j'avois preſque oublié ſon nom: ma foi, Miniſtre, elle eſt bien pétillante. C'eſt une petite fille qui en veut. Ah, ah! je crois, ma foi, que vous en ſavez bien long? Là dites-moi, combien d'enfans de cette ſorte baptiſez-vous par an dans votre village? Elle eſt donc enceinte? Eh bien, dites-lui de ma part qu'elle ne faſſe point baptiſer celui-ci par d'autre que vous. Je ne ſais pourquoi j'ai certains égards pour votre perſonne, quoique je déteſte votre métier. Je veux que vous profitiez de quelques guinées; tenez, en voilà cinq d'avance, baptiſez l'enfant comme il faut: donnez lui ſon ſaoul d'eau. Je veux abſolument, ſi quelque choſe de parfait peut ſortir de moi, qu'il ſoit bon Chrétien, en faire même un Miniſtre. Il alloit continuer ſur ce ton impie, quand Monſieur

ſieur Godly le regardant d'un œil mépriſant & lui jettant aux pieds ſes guinées, lui dit: Monſieur, je regarderois comme le moment le plus malheureux de ma vie, celui où 'accepterois quelque choſe d'un perfide tel que vous. Ne vous imaginez point que les petits airs libertins avec lequels vous traitez cette pauvre malheureuſe fille, vous tireront du mauvais pas que vous venez de faire. Songez que vous avez armé une famille entiere qui aura aſſez de pouvoir en Cour pour ſe faire rendre juſtice. Comment, marié à Mademoiſelle R. . . en prendre encore une autre, parce qu'elle eſt plus riche! Non, non, Monſieur, vous n'en ſerez pas quitte à ſi bon marché. Moi, marié à Mademoiſelle R... qu'appellez-vous marié? Oui, très-marié, continua Monſieur Godly. Nous ſavons l'aventure du grenier. Monſieur C... ſe mit à rire à pleine gorge: Oui, vous avez raiſon, Miniſtre, c'eſt un mariage de grenier & non de cave. Quand je penſe à cette petite ruſe, à la ſottiſe de la prétendue mariée, & au *caractere* de l'Officiant, je ne puis m'empêcher de rire. Etes-vous curieux de voir votre Confrere *Miniſtral?* Je le ferai monter.

Mon-

Monſieur Godly curieux de ſavoir à quoi aboutiroit cette ſcene de plaiſanterie, pria Monſieur C... de lui faire voir celui qui avoit officié. Je le veux bien, mais à condition que vous ne ferez point éclater cette partie de l'hiſtoire; car, ſi elle ſe ſavoit dans le public, elle feroit tort à quantité de jeunes gens qui ſe font un ſcrupule de conſcience de gâter les nœuds du mariage. Vous ſavez mieux que moi le commandement de Dieu qui ordonne de croître & multiplier. Ainſi, Miniſtre, ſoyez prudent, ne divulgez point le ſecret. Alors le Miniſtre Jean entra & ſalua reſpectueuſement Mr. Godly qui preſſentit d'abord le malheur de Louiſe & l'indignité du tour qu'on lui avoit joué. Il demanda néanmoins à ſon Confrere prétendu où il avoit étudié, dans quelle Univerſité, à Oxford ou à Cambridge? Jean lui répondit qu'il avoit appris ce qu'il ſavoit au village de D——n, qu'il n'avoit d'autre dégré doctoral que celui que ſon Maître lui avoit conféré, qu'il n'avoit jamais fait les fonctions de ſon miniſtere, qu'une ſeule fois dans un grenier pour y marier ſon Maître, & que depuis ce tems, il avoit pris la réſolution d'abandonner la robbe.

Mon-

Monſieur Godly avoit le cœur ſi pénétré de douleur, que les larmes lui couloient des yeux: il fut quelque tems dans cette ſituation, quand reprenant foiblement la parole, il s'écria d'un ton bas & tremblant; Juſte Dieu! combien grande eſt ta miſéricorde! Combien eſt lente ta vengeance! Peux-tu voir une telle ſcene de méchanceté ſans écraſer les acteurs! Il paroît que tu ne punis que ceux que tu aimes & que tu réſerves des créatures telles que celles que je vois ici, pour être les inſtrumens de tes vengeances. Applaudiſſez-vous, Monſieur, du tour affreux que vous venez de jouer, égayez-vous des plaiſirs paſſagers & criminels que vous avez goûtés; mocquez-vous des maux que vous avez faits à une famille entiere; mais ſoyez ſûr auſſi des punitions que le ciel deſtine dans ſa colere, à des crimes ſi exécrables. Je ne vous parle point des peines de l'enfer: peut-être n'y croyez-vous pas. Sachez que Dieu punit auſſi dans ce monde; vous êtes à préſent marié, vous aurez ſelon tout apparence des enfans; & quelques ſcélérats en les débauchant, vous feront ſentir les peines que vous cauſez à d'autres. Si vous n'en

avez

avez point, le poids de la vengeance céleste tombera seul sur votre tête, craignez quelque catastrophe funeste. La seule chose qui me reste à vous demander, c'est que vous étant servi de mon nom, vous me donniez à l'instant une attestation par laquelle vous me déclariez innocent, & qui explique la maniere & par qui ce faux mariage a été fait, afin que je puisse témoigner que je suis incapable d'un crime dont la seule idée me fait fremir. Monsieur C. . . fit d'abord quelque difficulté; mais voyant que le Ministre insistoit, & le menaçoit en cas de refus de le demander en justice, il lui donna le certificat, tel qu'il le vouloit.

Monsieur Godly partit incontinent. Il arriva le soir chez le pere de Louise, où tout le monde impatient l'attendoit. Le Ministre voyant leur impatience inquiete, leur dit: Plût au ciel que j'eusse des nouvelles propres à calmer vos inquiétudes! Je n'ai que des malheurs & des crimes à vous apprendre. La pauvre Louise a été sacrifiée, Le scélérat qui l'a séduite, s'applaudit de sa noire perfidie. Il leur fit l'histoire de son entrevue avec Monsieur C. . . Louise n'en put soutenir le détail: elle perdit toute

connoiſſance & tout ſentiment; ſa reſpiration s'éteignit peu-à-peu, ſes yeux ſe fermerent, & ſes membres devinrent roides & immobiles. Madame R... tomba en défaillance, jamais ſcene ne fut plus Tragique, on ne s'occupoit que du ſoin de les faire revenir. Madame revint; mais pour Louiſe, on la crut morte, elle commençoit à reſpirer à peine; ſon pere dans un accès de colere courut à elle l'épée à la main, & l'auroit aſſurément percée, ſi Mr. Godly & Madame R... ne l'avoient arrêté.

Sa fille, voyant ſon tranſport & ne pouvant ſe ſupporter elle même, le conjura de lui donner la mort, qu'elle avoit méritée. Elle ſe tourna enſuite vers ſa mere & ſerrant tendrement ſes genoux qu'elle arroſoit de ſes larmes, elle s'écria: Daignez regarder d'un œil de pitié une infortunée, qui n'oſe plus ſe dire votre fille. Non, je ne la ſuis plus; j'ai ſacrifié à la fougue de mes paſſions, un tître qui faiſoit autrefois mon bonheur, mes plaiſirs & ma gloire. Je l'ai perdu à jamais avec la tendreſſe maternelle qui y étoit attachée. Il eſt juſte, Madame, que vous m'en priviez après la faute que j'ai commiſe, je ſuis une créature trop vile pour porter

ter déſormais un être qui vous deshonore. Plût au ciel que le pouvoir paternel s'étendît encore ſur la vie des enfans comme autrefois! La ſeule priere que je vous ferois, ſeroit d'immoler la mienne. Oui, Madame, je le mérite; j'ai taché le ſang illuſtre de votre naiſſance, j'ai terni pour jamais la gloire d'un nom reſpectable. La ſeule grace que j'ai à vous demander, c'eſt de me bannir de votre mémoire, aſſurée que vous ne pourrez ſupporter qu'avec horreur, la vue d'un monſtre tel que moi. Mais permettez, Madame, d'intéreſſer votre pitié, votre charité & un peu votre tendreſſe pour l'innocente créature que je porte. Votre juſtice, Madame, oui, votre juſtice, & vos nobles ſentimens ne vous permettront jamais d'envelopper ce miſerable objet, dans le crime déteſtable de ſa coupable mere; vous ne l'accablerez point de votre reſſentiment, il doit s'appeſantir ſur moi ſeule.

Monſieur R. . . trop irrité pour que ce diſcours fit impreſſion ſur lui, la ſaiſit rudement, la fit aſſeoir auprès de lui, lui ordonna de répondre à tout ce qu'il alloit lui demander, & commença par lui de-

 man-

mander où elle avoit fait la connoissance de Monsieur C. . . s'il lui avoit écrit, qui avoit porté les lettres? Louise croyant alors qu'il étoit de son intérêt d'abandonner le parti de la Ménagere, déclara que c'étoit elle qui avoit conduit toute cette intrigue. Le pere lui demanda si elle avoit récompensé ce mauvais service. Elle avoua qu'elle lui avoit donné une piece d'Indienne qu'elle avoit dérobée à sa mere. Monsieur, outré de colere, fait ouvrir le coffre de la Ménagere, trouve l'Indienne avec d'autres nippes que la vieille avoit volées. Content de cette découverte qui lui donnoit occasion de tirer vengeance de cette indigne creature, il lui dit d'un air moqueur: Venez ici, ma Bonne, connoissez-vous cette Indienne, je voudrois en acheter de pareille pour me faire une robe de chambre. Ma foi, tu es de bon goût. Combien l'as-tu payée? La Ménagere confuse, & versant un torrent de larmes, (car c'est la ressource des femmes), se jetta à ses pieds, lui demanda mille & mille pardons, & le pria de la congédier sans éclat, par compassion pour une pauvre mere qui mourroit de chagrin, si elle apprenoit une telle conduite. Bon, bon,

dit-

dit Monſieur R. . . jolie affaire! Tu veux que j'autoriſe un vol pour complaire à ta mere. Quand tu aurois cent meres & que leurs vies en dépendroient, cela ne t'empêcheroit pas, coquine, d'aller au gibet. Le vieille répandit tant de larmes, fit tant d'inſtances, donna tant de ſignes d'un vrai repentir que Madame R. . . & Monſieur Godly attendris s'employerent pour obtenir ſa grace. Monſieur R. . . tint ferme, mais il ceda à la conſidération qu'en livrant cette malheureuſe à la Juſtice, c'étoit révéler le malheur de leur fille, & couvrir d'opprobre toute la famille. La prudence exigeoit donc qu'on la renvoyât ſans éclat. Les bonnes raiſons du Miniſtre, & l'amour qu'il avoit pour Madame fortifiant cette réflexion, il ſe tourna vers la Ménagere. Va, Monſtre, lui dit-il, voleuſe, corruptrice, c'eſt à Monſieur & à Madame que tu dois la vie: ſors à l'inſtant de ma maiſon. Elle vouloit répondre: il lui impoſa ſilence: elle ſortit.

Monſieur R. . . ordonna enſuite qu'on ôtât à ſa fille tous ſes habits précieux & ſes bijoux, qu'on lui donnât pour toute parure un méchant habit de ſervante & que

dans cet état on la lui amenât. Ses ordres furent exécutés. On dépouilla la pauvre Louise, on la couvrit de sales haillons & dans ce triste équipage on la conduisit dans la salle. Comme elle traversoit un corridor, son frêre & sa sœur qui avoient entendu d'une chambre voisine tout ce qui s'étoit passé, curieux de la mortifier, allerent sur son passage. Le frere l'invectiva: la sœur la regardant avec un air de mépris, lui cria: Voilà la tache & la honte de notre famille, la perte de mon bonheur & de ma fortune. Monsieur R... en la voyant si misérablement équipée, lui dit: Voilà un habillement qui convient à une créature qui s'est comportée comme toi. On va t'enfermer dans une chambre où l'on te fournira une nourriture médiocre jusqu'à ce que tu sois délivrée du fardeau ignominieux qui tu portes, alors on t'infligera des punitions plus dignes de tes crimes. Louise pouvoit à peine parler. Cependant elle tâchoit d'attendrir son pere, mais à peine avoit-elle fait mine d'ouvrir la bouche, qu'il lui dit de se taire, & de monter à l'instant à sa chambre, où il la suivit pour l'enfermer.

Louiſe paſſa quelques jours dans cette priſon pleurant & gémiſſant, eſpérant néanmoins qu'après le départ de ſon pere, Madame R. . . répandroit ſur elle quelques rayons d'une tendreſſe & d'une compaſſion maternelle. Mais voyant qu'on la traitoit avec la même dureté, elle ſe détermina à quitter la maiſon paternelle, & à aller dans quelque endroit où elle ſeroit inconnue. Ayant ramaſſé le peu qu'elle avoit de nippes, & ſe voyant encore un colier de perles & deux bagues qu'on lui avoit laiſſés par oubli, croyant que ce foible ſecours la mettroit à l'abri des beſoins de la vie, elle ſe hâta d'exécuter ſon deſſein. Vers les quatre heures du matin elle prit les draps de ſon lit, les noua enſemble, & après avoir jetté ſon pacquet, elle deſcendit par ſa fenêtre qui donnoit ſur la terraſſe du Jardin. Elle courut à la porte: la trouvant fermée elle fut obligée, au riſque de ſa vie, d'eſcalader une muraille. A peine avoit-elle fait un quart de lieue, que laſſe & hors d'haleine, elle fut contrainte de ſe repoſer ſur une barriere où elle reſta quelque tems. Le ſtage-coach qui venoit de Cantorbery à Londres paſſa dans ce moment. Elle profita de l'occaſion, & arriva quelques heu-

res après à Londres, où montant dans un fiacre, elle ſe fit conduire à l'extrémité de la ville. Elle ſe logea dans une petite chambre, & prit une femme pour avoir ſoin de ſon ménage. Le tems de ſes couches approchoit. Le peu d'argent qu'elle avoit, étant dépenſé, il fut tems d'attaquer les meubles, elle commença par donner ſes bijoux à ſa garde en qui elle avoit beaucoup de confiance: elle lui dit d'aller à Lombardſtreet, les vendre au plus offrant. Cette femme voyant les bijoux dans ſes mains, crut que c'étoit l'occaſion la plus heureuſe de s'enrichir, s'appropria les bijoux & ne revint pas.

Louiſe qui l'attendoit avec impatience, ne la voyant pas revenir, étoit inconſolable: elle pria l'hôteſſe de monter chez elle, lui compta l'affaire, lui demanda ſi elle ne ſavoit pas la demeure de cette femme, ou ſi elle ne la connoiſſoit pas. L'hôteſſe prenant cette hiſtoire pour un avanture que Louiſe faiſoit exprès pour s'acquiter du loyer qu'elle lui devoit, lui dit qu'elle ne la connoiſſoit point, qu'elle trouvoit mauvais qu'elle cherchât à deshonorer ſa maiſon. Depuis vingt-ans que j'ai des locataires, jamais rien

rien de ſemblable ne m'eſt arrivé; mais c'eſt ma faute, j'ai juré mille fois de ne jamais prendre chez moi des coureuſes, des créatures enceintes: que faire? je ſuis trop compatiſſante, c'eſt la faute de mon bon naturel. Cela ne m'arrivera plus. Louiſe lui fit mille excuſes, la pria de ne pas croire qu'elle eût trempé dans ce vol, qu'elle l'avoit ſeulement fait appeller pour ſe plaindre de ſon malheureux ſort & du triſte événement qui venoit de lui arriver. Bon, dit-elle avec un petit air railleur, je ſais qu'à vous autres petites coureuſes, il vous arrive toujours de l'extraordinaire. Louiſe piquée d'un titre qui bleſſoit ſa vanité, lui répondit d'un air un peu faché: En vérité, ma Bonne, vous vous trompez: ſi mon état, & ma famille vous étoient connus, vous ſeriez peut-être honteuſe de vous être ſervie d'un pareil terme. La femme lui répondit en riant: O! je connois ces chanſons: je parie que vous vous dites la cadette de quelque Mylord, d'un riche marchand, d'un Evêque opulent, ou peut-être fille naturelle de quelque Duc! Ma petite, que je connois ce jargon! Allons, point de fineſſe avec moi: où eſt le certificat de votre ma-

 riage?

riage? Montrez-moi le passe-port du petit que vous portez: point de fard: parlez naturellement. Vous me trouverez peut-être en état de ranger vos petites affaires, vous mettre dans une situation brillante: au moins ne seriez vous point la premiere. Courage, courage, il y a de braves Cavaliers qui viennent de tems en tems me faire visite. Vous êtes jolie: peut-être vous pourrez en attrapper un: je vous aiderai à faire un bon marché.

Louise ne put contenir sa colere: elle dit à son hôtesse qu'elle ne vouloit plus l'écouter davantage, qu'elle sortiroit dès le lendemain de chez elle, qu'elle aimoit mieux coucher dans les rues que dans une maison telle que la sienne. La vieille lui repliqua qu'elle partiroit quand elle voudroit, qu'elle pouvoit faire plus de profit de sa chambre en la louant à quelque fille, qui ne seroit ni si haute ni si capricieuse, qu'elle & que puisqu'elle faisoit tant la grande, elle la feroit payer en grande. Cette femme compatissante lui demanda pour huit jours le loyer du mois entier. La pauvre Louise se trouvant sans argent & sans bijoux, craignoit que tout ce qu'elle avoit, ne suffit pas pour

la

la contenter. Elle lui dit en pleurant, qu'après le malheur qui lui étoit arrivé, elle n'avoit plus de quoi la satisfaire. O ma foi, dit-elle, vous suivrez la voye que je vous montre, ou vous me payerez jusqu'au dernier farthing. Louise à la fin offrit son petit pacquet, ne se conservant que quelques nippes de peu de valeur. La vieille s'en saisit en l'assurant qu'elle étoit dans une honnête maison, qu'elle étoit une femme integre & scrupuleuse, qu'elle auroit soin de ses effets, & qu'elle pourroit toujours les retirer en lui payant le loyer d'un mois, avec les interêts seulement de vingt pour cent.

Louise que tant de chagrin accabloit, se coucha; mais se souvenant des propos de la vieille, elle eut la précaution de se barricader des meubles qui se trouvoient dans la chambre. Elle étoit trop vivement pénétrée de sa situation malheureuse, pour reposer: tantôt elle songeoit à l'état dont elle étoit déchue, tantôt à celui où elle étoit réduite; tour à tour elle étoit sur le point, ou de se donner la mort, ou de retourner dans sa famille. Misérable pour misérable, il vaut toujours mieux l'être chez soi. Mais comment m'al-

m'aller offrir aux cruautés de mes parens justement irrités, être maltraitée de mes cadets, détestée de l'univers? O! que mes ennemis qui envierent autrefois ma beauté & ma vertu se rejouiront! Non, il vaut mieux surmonter cette lâche passion qui nous attache à la vie. Un moment douloureux m'épargnera une vie ignominieuse. Alors tirant un petit canif de sa poche elle étoit prête à s'en frapper... Un moment après elle s'écria: Seigneur! Qu'allois-je faire? L'honneur me l'ordonne, mais la Religion me le défend. L'un ne m'offre que la honte de survivre à mon crime; l'autre me menace d'un avenir bien plus terrible. L'un est le langage de l'orgueil, l'autre est l'organe de la vérité. Seigneur, soutiens ma foiblesse. Ne permets pas que je hâte les instans marqués par ta justice. Conduis-moi plutôt dans les sentiers d'un repentir sincere. Pardonne le nouveau crime que j'allois commettre contre toi, contre mes parens, contre moi-même; regarde le premier, comme la foiblesse d'une jeunesse entraînée par la violence de la passion.

Louise étoit agitée de ces différentes pensées, quand il lui vint à l'idée d'aller voir

voir une Demoiselle qui tenoit une pension à Chelsca, où elle avoit demeuré; elle se leva & partit sans dire mot à son hôtesse. Elle arriva à Chelsca, en entrant elle se jetta au cou de sa bonne amie, les yeux mouillés de larmes, elle l'embrassa tendrement. Mademoiselle D... qui ne la remettoit pas, recula quelques pas, lui demandant son nom. Elle répondit qu'elle étoit Louise R... autrefois la plus heureuse, mais à présent le plus infortuné & le plus vil objet de la terre. Mademoiselle D... la reconnoissant courut à elle & l'embrassa tendrement à son tour, & la serrant dans ses bras: Grand Dieu, s'écria-t-elle, êtes-vous ma chere Louise, croirai-je mes yeux? Comment, ma chere, ne me cachez rien, contez-moi quels malheurs ont pu causer le changement que je vois. Louise lui fit un récit fidele de tout ce qui lui étoit arrivé: récit qu'elle accompagna de larmes & de sanglots. Quand elle eut fini, Mademoiselle D— lui donna quelques leçons de morale, lui fit envisager la grandeur du pêché qu'elle avoit commis contre Dieu, ses parens & elle-même; elle lui exposa les malheurs qui étoient ordinairementla fui te de ces

sortes

ſortes de démarches. Enfin elle lui conſeilla de retourner dans la maiſon paternelle, & n'omit rien pour lui perſuader que c'étoit le parti le plus ſage, & le meilleur à tous égards pour elle, l'aſſurant au reſte qu'elle alloit s'employer de tout ſon pouvoir, pour fléchir Mr. & Madame R. . . qu'elle ſe flattoit de réuſſir ayant toujours été bien dans leur eſprit, & ſe propoſant de repréſenter ſa fuite ſous les couleurs les plus propres à les attendrir & à les toucher. Ne l'entreprenez pas, ma chere amie, répondit Louiſe. La mort m'eſt devenue moins affreuſe, que la vue de mes parens, ſur-tout depuis que la juſte punition qu'ils m'impoſoient pour mon crime, m'a fait quitter leur maiſon. La ſeule grace que je vous demande, Mademoiſelle, eſt de m'accorder un azyle chez vous juſqu'à ce que j'aie mis au monde l'innocente créature que je porte. Je vous en aurai une obligation éternelle: je n'échaperai aucun moment de vous en marquer toute ma gratitude. Si vous ne voulez point le faire par amour pour moi, faites-le au nom de Dieu, par charité, par pitié pour mon enfant. Mademoiſelle D. . . . ſurpriſe de la propoſition de Louiſe,

Louiſe, lui dit que, malgré l'envie qu'elle avoit de l'obliger, ſon état ne le lui permettoit pas; qu'elle ſe perdroit de réputation; qu'il n'en faudroit pas davantage, pour faire tomber ſa penſion. Vous ſavez, ma chere Louiſe, que j'ai toujours ici de jeunes Demoiſelles. Que diroit-on dans le voiſinage de voir entrer & ſortir un accoucheur? c'eſt ici un petit endroit, on n'y peut rien faire qui ne ſoit ſu de chacun. L'honneur de mes éleves, & ma réputation m'obligent à vous refuſer un grace que je voudrois pouvoir vous accorder. Rendez-moi juſtice, & n'imputez pas à mauvaiſe volonté ce qui n'eſt que l'effet des circonſtances où je me trouve. Permettez-moi d'écrire à Madame votre mere, je connois ſon bon cœur, ſa généreuſe maniere de penſer, elle vous recevra à bras ouverts; j'en ſuis ſure. Allons, ma chere, bon courage; ſi elle gronde, ce ne ſera qu'un moment. La colere des parens, eſt comme celle des amans qui ſe fâchent, qui grondent pour faire la paix, & s'aimer après davantage. Louiſe un peu picquée de la réponſe & du refus de Mlle. D. . . lui dit: Puiſque vous me réfuſez la ſeule grace que je vous demandois,

dois, je vous prie au moins d'excuser l'importunité de ma visite. Epargnez vous aussi la peine de vous mêler des malheurs d'une fille infortunée que tout le monde rebutte: n'écrivez point chez moi. Cela seroit inutile. Je partirai demain de bonne heure. Pour la maison paternelle sans-doute, reprit Mlle. D... toute joyeuse? ah! chere Louise, que vous faites bien, que je suis charmée que vous suiviez mes conseils! vous n'avez rien de mieux à faire. Je vous garantis que tout se passera tranquillement, & que vous éviterez par-là cent facheux accidens qui pourroient vous arriver, si vous étiez abandonnée à vous seule dans une ville comme Londres.

Louise satisfaite de voir Mademoiselle D.... prendre le change, la laissa dans sa bonne persuasion, mais au-lieu de retourner chez ses parens, elle alla se loger dans un grenier. Sa nouvelle hôtesse étoit une femme plus humaine que la premiere. Elle lui dit en la voyant: Madame, à vos mains, aux traits de votre visage, & à vos manieres je soupçonne que vous n'êtes point ce que le malheur vous fait paroî-

roître. Louiſe frappée de ce compliment, rougit de honte, & ne répondit que par un profond ſoupir. La femme curieuſe de ſavoir ſon hiſtoire, la preſſa tendrement de la lui raconter. Louiſe lui dit que ſi le récit de ſes malheurs pouvoit lui être de quelque utilité, elle le feroit volontiers. La vieille la preſſant davantage, elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, lui cachant ſeulement le nom de ſa famille. La Bonne attendrie, l'engagea à ſupporter avec patience le triſte état où elle ſe trouvoit, à ſe réſigner ſurtout à la volonté de Dieu; qu'elle-même avoit eſſuyé de pareilles infortunes & que toute pauvre qu'elle étoit, elle n'étoit pas moins la fille du Duc.... Elle interrogea Louiſe ſur l'état de ſes affaires, comment elle feroit pour fournir aux fraix de ſes couches, l'aſſurant qu'elle ne lui feroit point une telle demande, ſi elle avoit elle-même de quoi y pourvoir, qu'elle s'en feroit un plaiſir particulier, qu'elle avoit appris par ſes propres malheurs, à être ſenſible pour celles qui ſe trouvoient dans de ſemblables embarras. Louiſe répondit avec franchiſe qu'elle ne ſavoit comment faire, qu'elle étoit au deſeſpoir, car à quelque shellings près elle

avoit dépensé tout ce qu'elle avoit, qu'il lui manquoit jusqu'à la moindre petite chose nécessaire pour la pauvre petite créature qu'elle devoit mettre au monde. La bonne femme lui conseilla, comme Mademoiselle D. . . de retourner chez ses parens. Louise s'y opposa avec beaucoup de fermeté & lui répéta plusieurs fois qu'elle choisiroit plutôt la mort, que d'embrasser ce parti. La Bonne la voyant si déterminée, lui dit qu'elle n'avoit donc d'autre ressource que de se présenter à l'hôpital pour y accoucher; qu'elle y seroit reçue en qualité de pauvre, & comme hors d'état de se procurer & à son enfant les secours absolument indispensables dans la situation où elle se trouvoit. Louise agréant cet extrême, ne balança pas à prier son hôtesse de l'y conduire dès le lendemain: ce qu'elle promit.

Le jour que l'infortunée Louise se présenta à l'hôpital étoit un jour où le Directeur, & les autres membres s'assembloient: on la fit entrer. Le Directeur voyant une jeune femme qui avoit bonne mine, beaucoup de modestie & de honte, la questionna sur son nom de fille, celui

de

de ſon mari & la paroiſſe où elle demeuroit. Louiſe interdite ſe jetta aux genoux du Directeur, lui raconta en gémiſſant ſes malheurs dans les termes les plus touchans & le mieux aſſortis à ſa douleur. L'aſſemblée en fut tellement émue & attendrie, que les larmes coulerent des yeux de tous les ſpectateurs. Le Directeur la faiſant lever, lui dit qu'il étoit fâché du malheureux état où il la voyoit, d'autant plus qu'il éoit dans l'impoſſibilité de la ſecourir, l'hôpital étant fondé ſeulement pour les pauvres bourgeoiſes, & non pour les filles, deſorte qu'en la recevant, il iroit contre l'eſprit du fondateur & l'objet de la fondation.

Louiſe au déſeſpoir, raconta ce contretems à la bonne femme qui l'avoit accompagnée. Celle-ci en parut d'abord affligée, mais tout-à coup prenant un air plus gai, elle lui dit: Ma chere, s'il n'y a que cet empêchement, j'ai trouvé le moyen de le lever: tranquilliſez-vous: demain nous y travaillerons. Elles ſortirent de bonne heure, & furent trouver le Juge de paix, qui occupé alors ou peut-être frappé de la miſere de leur habillement, qu'il vit au travers de ſa fenêtre, leur fit

dire par un clerc qu'il n'avoit pas le tems de leur parler, qu'elles n'avoient qu'à lui dire ce qu'elles vouloient. La vieille prit la parole & dit au clerc, que Madame étoit de ſon voiſinage, qu'elle la connoiſſoit, qu'elle avoit été préſente à ſon mariage: elle offrit même de faire ſerment que ſon mari l'avoit abandonnée depuis quelques mois, & que ſe voyant obligée d'aller accoucher à l'hôpital, elle venoit demander au Juge de paix une atteſtation pour y être reçue. Le Juge de paix fit demander par le même clerc ſi cette femme avoit de quoi payer l'atteſtation. Louiſe avoit trois shellings, elle les offrit, le priant néanmoins de la donner gratis, ſi cela ſe pouvoit, en conſidération de ſon extrême pauvreté. Le clerc touché de leur miſere l'auroit volontiers donnée pour rien: mais il rend leur réponſe & leur offre à ſon maitre, & tâche en vain de le toucher en leur faveur. Le Juge lui dit en colere: Dis à ces miſérables que cinq fois autant ne ſuffiroient pas pour mes peines, mais que, puiſqu'elles ſont ſi pauvres, elles m'apportent dix shellings, & je leur donnerai un atteſtation: ſans cela elles n'auront rien. Vous

êtes

êtes encore jeune & novice dans ce métier-là. La charité ne nous donne point d'équipages: charité bien ordonnée commence par soi-même. Tant de dureté fit pleurer ces deux pauvres femmes. Louise surtout déploroit son sort; elle ne savoit comment faire pour se procurer l'argent qu'on lui demandoit. La vieille la voyant accablée de douleur lui dit: Vous voyez à quelle extrêmité vous êtes réduite, votre situation demande un prompt secours, il faut oublier ce que vous avez été, & penser seulement à la nécessité présente. Je vais vous proposer un moyen, dont la seule pensée me fait frémir; je sais trop, hélas! par moi-même combien il est difficile, combien il est dur à un cœur bien né de se résoudre à des bassesses. Mais que faire? vous avec pêché, vous devez faire pénitence: peut-être que le pas que vous allez faire effacera une partie de vos fautes. Il faut vous déterminer à mendier jusqu'à ce que vous ayez amassé l'argent que le Juge de paix exige; & pour vous montrer combien je desirerois de vous assister, je ferai avec vous & pour vous ce que je n'ai jamais pu faire pour moi-même.

Louiſe effrayée d'une pareille propoſition, & charmée en même tems de l'humanité de la bonne femme, l'embraſſa en lui marquant combien elle avoit de répugnance à faire un métier ſi indigne de ſa naiſſance. Vers la nuit, elles reſterent au bout d'une rue, exciterent tellement la compaſſion des paſſans par des ſanglots & des expreſſions que leur ſituation réellement malheureuſe rendoit naturelles, qu'en moins de deux jours elles eurent deux shellings de plus qu'il ne leur falloit pour payer l'atteſtation. Louiſe vouloit que ſa compagne acceptât ce ſurplus. La vieille refuſa en diſant à Louiſe qu'elle en avoit plus de beſoin qu'elle. Louiſe fut donc obligée de les garder. Elles retournerent chez le Juge de paix qui prit l'argent & leur expédia une atteſtation.

Mademoiſelle R... commençoit déja à reſſentir des douleurs qui lui annonçoient qu'elle touchoit au terme. Elle ſe déguiſe, prend un voile pour n'être point reconnue, & accompagnée de la Bonne, elle va à l'hôpital, préſente ſon atteſtation au Directeur qui alloit lui donner un billet d'entrée, quand la regardant de plus près & lui diſant de lever ſon voile, il la recon-

connoit. Comment, lui dit-il, n'êtes-vous pas cette avanturiere qui eſt venue il y a quelques jours? Louiſe tremblante l'avoua ingénuement. Le Directeur indigné lui dit: Coquine, tu as l'Impudence de faire la fauſſaire & de nous en impoſer! Tu croyois nous toucher par ta feinte hiſtoire. tu manquas ton coup, tu viens aujourd'hui nous ſurprendre par des fauſſetés. Ce cœur de rocher ne faiſant point attention aux pleurs de Louiſe, il ordonna qu'on la mît au cachot. Deux gardes monterent, la prirent par les bras, & l'enleverent ſans lui donner le tems de dire un ſeul mot. Sa compagne qui l'attendoit avec impatience, la voyant maltraiter par les barbares qui l'avoient ſaiſie, jugea qu'on l'avoit reconnue, s'enfuit & laiſſa la pauvre Louiſe dans cette ſituation déplorable à laquelle elle ſe reprochoit d'avoir contribué contre ſon intention, par l'expédient qu'elle lui avoit propoſé. Hélas! combien cette pauvre femme auroit été touchée de ſon ſort, ſi elle l'eût vue dans les horreurs d'un cachot!

Si la malheureuſe Louiſe fut accablée de deſeſpoir & de chagrin, ce fut dans

ce lieu sombre & lugubre semblable à un tombeau, propre à nourrir sa mélancolie & sa tristesse. Que de pensées effrayantes s'offrirent en foule à son esprit pour la tourmenter! Le souvenir de ce qu'elle avoit été, le spectacle de sa misere actuelle, la perte de son honneur, sa fuite inconsiderée, la fausseté qu'elle venoit de commettre, les menaces du Directeur, tout cela s'offroit à son imagination sous des traits propres à la désesperer. Egarée & troublée elle résolut de se donner la mort. C'étoit une occasion favorable pour mon émissaire. Il vint la trouver dans son cachot, & chargea avec tant de succès l'effrayante perspective des maux qui l'attendoient, que dans un accès de frénésie, elle tira un canif & se perça de plusieurs coups. Mon émissaire l'ayant vu expirer, se retira.

La vieille vint demander à l'hôpital si l'on n'avoit point mis une femme en prison; le portier lui ayant dit oui, elle demanda à lui parler: elle lui apportoit quelque nourriture. Le portier fit d'abord des difficultés; mais ayant ensuite appellé le geolier, il lui dit qu'il y avoit une vieille qui vouloit parler à la faussaire. Le garde

la

la conduisit au cachot, ouvrit la porte, & lui dit: Descendez. La pauvre femme craignant de tomber, pria le garde de lui donner une bougie qu'on lui refusa. La vieille descendit comme elle put, appella plusieurs fois Louise, enfin voyant qu'elle ne répondoit point & sentant de l'humidité sous ses pieds elle se mit à jetter des cris. Le garde accourut avec de la lumiere & vit la pauvre Louise baignée dans son sang: il parut, pour la premiere fois peut-être de sa vie, touché de compassion, & alla avertir le Directeur & le Chirurgien. Ils vinrent, mais Louise étoit morte: ils voulurent sauver l'enfant; on fit l'ouverture du cadavre, mais quel spectacle effrayant! quelle horreur! Par les feux de l'enfer, tout Diable que je suis, je ne puis vous en faire le récit sans frémir. On trouva deux petits garçons percés de plusieurs coups, expirans & prêts d'accompagner leurs malheureuse mere au tombeau.

Aussitôt que j'eus fini mon histoire, on admira mon adresse, on me félicita sur la conquête de cinq ames dont j'avois tiré si bon parti. Je me laissois de leur compagnie, je fis le rêveur quelque tems,

 après

après avoir empaqueté mes papiers, je fis mine de m'en aller; on vouloit me faire les mêmes honneurs qu'on m'avoit rendus à mon arrivée; je les priai de me laisser partir sans cérémonie. Le Recteur & le frere Judas m'accompagnerent seuls à la porte. Je ne fus pas plutôt sorti du couvent pour entrer dans l'avant-cour, que le frere Judas s'apperçut que mon pied fourchu ne pendoit qu'à mon froc, que je n'étois point Diable, que j'en avois imposé. Il s'écria: Au voleur, arrêtez ce prétendu Jésuite. Ce mot ne fut pas plutôt lâché, que je me trouvai entouré d'une foule de canaille, & sur-tout de bouchers: je n'eus de ressource que dans mes jambes. Je courus jusqu'à ce je fus arrêté par un fiacre qui me prenant brutalement au collet, me dit: Arrête, faquin. J'étois trop épouvanté de ce compliment & trop essouflé de ma course pour répondre à cette douceur qui fut accompagnée de quelques coups de poing bien appliqués. Heureusement pour moi un patron de St. Ignace survint à propos. Je le pris pour un descendant de la race de Molack en voyant son embonpoint, & le couteau dont il étoit armé. Ce boucher levant son

ſon couteau ſur mon antagoniſte, le mena-
ça de l'en percer, s'il ne lâchoit priſe. Les
deux champions ſe dirent quelques injures:
le fiacre jugea à propos de me lâcher, quand
mon auge tutelaire lui eût dit de réfléchir
ſur le péché qu'il alloit faire, & les peines
qui en réſulteroient, s'il oſoit ſuppoſer qu'un
enfant de St. Ignace pût être coupable.
Dans le tems que cette guerre ſe terminoit
à mon avantage, le frere Judas arriva &
entrant dans le cercle qui m'entouroit, il
loua beaucoup cette populace du ſervice
qu'elle avoit rendu à la Société en ſaiſiſſant
le plus grand coquin de la terre, un infâme
Calviniſte, qui pour les détruire davantage
dans l'eſprit des vrais fideles, étoit venu
ſous de faux prétextes fouiller dans leurs
archives, dans l'eſpoir d'y trouver de
quoi les noircir. Au mot de Calviniſte,
la populace s'échauffa, je faillis être la
victime de l'envie que j'avois de perdre
les Jéſuites. Mon boucher les arrêta, &
prenant un ton de maître, il leur dit avec
l'orgueil d'un Chancelier: Meſſieurs, com-
me il s'agit ici de procéder avec juſtice
& avec conſcience, ſi les juges en peu-
vent avoir, il ne faut point que la violen-

ce

ce ni le préjugé nous guident. Quand nous ſerons ſurs du fait, il ſera puni. N'agiſſons donc pas à la hâte, ni avec témérité: mettons bas toute partialité. Un homme, quel qu'il ſoit, doit être cher à votre équité naturelle, & la différence de Religion ne peut jamais balancer les droits ſacrés de l'humanité. Apportez dans cette affaire l'attention dont vous êtes capables. N'imitez point ces juges qui condamneroient plutôt à la hâte vingt innocens, que de manger leur ſoupe froide. Que le Révérend plaintif acheve ſes occaſions, & après avoir examiné le prétendu criminel, nous délibérerons ſur ce qu'il y aura à faire. Une grande partie des auditeurs applaudirent à l'éloquence de ce nouveau Ciceron, à la ſagacité de ſon génie, & à la juſteſſe de ſes ſentimens, & furent d'avis de ſuivre ſon conſeil. Les autres aveuglés par le fanatiſme, étoient d'un avis contraire. Ils crioient: Non, non, il ne faut point l'écouter, il ſuffit qu'il ſoit Calviniſte pour le perdre, qu'il périſſe. Ce débat dura longtems, & ma vie paroiſſoit dans un état aſſez critique, quand un petit Eſope habillé de noir, chargé d'une énorme perruque, s'avança à pas graves

& d'un air un peu colérique demanda ce qu'il y avoit, s'il étoit queſtion de quelques nouveaux refus de Sacrement, ou de quelque attendat ſur la perſonne ſacrée de Sa Majeſté. Mon antagoniſte pâlit à ces paroles, & fut bien plus étourdi lorſqu'on lui dit que c'étoit un Conſeiller du Parlement. Mon boucher prit la parole & répondit au grave Sénateur qu'il ne s'agiſſoit que d'un vol. Oh, ſi ce n'eſt que ça, pendez-les tous deux. Heureux ſi l'on exécutoit la Société entiere, car tant que cette vermine ſera ſur la terre nous n'aurons point de repos. Le Conſeiller ſe retira en nous lançant un coup d'œil qui faiſoit voir combien il déſiroit de voir ſa ſentence exécutée. Auſſitôt qu'il fut parti on m'interrogea. Mon juge le boucher commença par me demander avec un cri barbare, ſi j'étois Calviniſte. Je fus ſi interdit de cette demande que je reſtai muet. Mon juge ſecoua la tête & dit: Voilà, mes amis, un fait d'abord avoué par le ſilence; car ſuivant le proverbe, qui ſe tait conſent. Cet homme eſt coupable. Alors continuant de m'interroger, il me demanda ſi, déguiſé ſous la robe d'un Jéſuite, je m'étois gliſſé dans les archives

chives du couvent, ſi j'y avois dérobé des papiers, comme Judas m'en accuſoit. Je ne ſavois que répondre. Nier le fait? On pouvoit m'en convaincre: j'avois encore les papiers ſur moi. Le ſilence fut ma réponſe. Mon juge alors ſe mettant en colere, ordonna que ſans autre forme de procès on me jettât dans la Seine. Je n'étois point las de vivre. Il n'y avoit point de tems à perdre. Je reprends courage, & m'avance vers mon juge d'un air d'aſſurance en lui adreſſant ce diſcours. Votre amour pour la juſtice, la droiture de votre cœur, & votre impartialité me font eſpérer que vous écouterez favorablement la voix de l'innocence & que vous ne me condamnerez point ſans m'avoir entendu. Je me félicite du bonheur d'être tombé entre les mains d'un autre Agrippa, dont je n'attends que la juſtice la plus integre, auſſi bien que de tous ces dignes ſpectateurs. Après ce compliment, je lui racontai l'hiſtoire de mon prétendu Jéſuitiſme, lui faiſant accroire que j'étois venu de Liſbonne, pour une affaire qui concernoit une jeune Demoiſelle que je dirigeois. Je m'en vais, diſois-je, Meſſieurs: mais hélas! que vais-

je

je dire? faut-il encore que je noirciſſe davantage notre chere Société? faut-il que je ſois deſtiné à divulger des choſes que je voudrois me cacher à moi-même? Me tournant alors vers le frere Judas, tout baigné de larmes: Penſez, cher frere, quel ſupplice vous m'allez attirer en me contraignant à déclarer ces myſteres, mais puiſque vous le voulez, que le Ciel que j'invoque, faſſe tomber ſur vous ſeul les ſupplices que méritent les crimes que vous me forcez de découvrir. Vous ſavez combien il eſt odieux parmi nous de faire connoître le moindre de nos ſecrets: vous ſavez que nous ſommes engagés par les ſermens les plus ſolemnels, à ne rien faire tranſpirer de ce qui ſe paſſe dans notre Société, ſi même l'anéantiſſement du genre-humain en dépendoit; mais puiſque vous m'y forcez, il faut donc que je parle.

Il y avoit chez nous un marchand riche & du meilleur caractere du monde. Il avoit une fille unique reſte d'un grand nombre d'enfans qu'il perdit dans leur premiere enfance. Cette fille tendrement chérie faiſoit les délices de ſon pere: ſa beauté, ſa vertu & ſes talens la rendoient

encore plus précieuſe à ſon cœur. Dans un âge où tout ſéduit la foibleſſe du Sexe, le frere Judas... excuſez, chers auditeurs, l'abondance de mes larmes; quel Thrace pourroit raconter ou entendre un fait ſi horrible, ſans en verſer. Le frere Judas arriva à Lisbonne, il fut reçu dans cette maiſon avec toute la diſtinction poſſible & les marques de la plus vive amitié. Les parens de cette fille étoient pieux. Le frere Judas captiva leur bonnes graces en leur prêchant la morale & les devoirs de la Religion. Jamais Tartuffe ne fut plus adroit; les parens trompés par ſa feinte piété le prierent de vouloir diriger leur fille. Il accepta volontiers cette commiſſion qui lui procuroit l'occaſion de parvenir à ſes fins.

Les tête-à têtes où il ſe trouvoit avec elle, la liberté qu'il avoit d'aller à toute heure dans ſa chambre & même quand elle étoit au lit, étoient des occaſions trop avantageuſes à la jeuneſſe du frere Judas, pour n'en point profiter. Il ne tarda pas à triompher de l'innocence de cette ſage fille. Il ôta bientôt de ſon cœur les ſemences précieuſes de la vertu en banniſſant ſes ſcrupules, & lui faiſant ac-

croire

croire que le crime avec un réligieux étoit une action méritoire, qu'elle avoit le bonheur singulier d'être élue du ciel pour recevoir les caresses & les faveurs d'un homme tel que lui; & pour la confirmer davantage il lui citoit quelques amourettes tirées de l'histoire sacrée. L'indécence qu'il donnoit à ces histoires, les blasphemes qu'il prononçoit en les contant, me font horreur quand je me les rappelle, & ma langue ne se souillera point en les répétant. Que ne font pas les hommes quand ils sont entraînés dans les sentiers du péché par le torrent de leurs passions dechaînées!

Avant de se rendre, son éleve ne manqua pas de lui opposer tout ce que la vertu & la modestie lui dictoient. Elle lui marqua sa surprise de voir un réligieux sensible à l'amour. Dieu! s'écria-t-elle, y a-t-il tant de passion dans les ames célestes? Comment, répliqua-t-il, Mademoiselle, croyez-vous donc que l'état spirituel éteint en nous l'amour des plaisirs temporels? Rien moins que cela. C'est dans cette partie où nous brillons. Si vous connoissiez Madame la Princesse. . . la Duchesse . . . la Baronne. . . & toutes les Dames

titrées, elles vous donneroient des témoignages bien différens. La jeune fille parloit de son honneur, & des suites qui pouvoient faire connoître sa foiblesse. Le Moine lui disoit en riant. C'est justement à cet égard que vous serez plus heureuse, notre état ne nous permet point de nous vanter des faveurs que nous recevons, comme sont la plupart des jeunes-gens. Elle lui fit entendre que si elle étoit assurée du secret, elle n'étoit point à l'abri d'avoir des témoins parlans qui déposeroient contre son honneur. Il la persuada par mille sermens qu'il possedoit un secret qui l'empêcheroit d'appréhender les suites qu'elle craignoit. La fille ébranlée par ses discours, & tranquillisée sur les dangers de sa réputation, se livra aux désirs de cet infâme. Comme il fut rapellé en France quelque tems après, les chagrins de son départ & les remords de son crime occasionnerent à la Demoiselle une maladie violente accompagnée de convulsions dans les quelles elle faisoit mille contorsions & mille geste ridicules. Plusieurs enfans d'Hippocrates furent consultés, mais leurs secours étant inutiles & la superstition s'en mêlant, on la crut possédée; on appella

la le P. N. Capucin homme réellement devot. Il commença sa cure par faire donner des charités & force aumones à son couvent: il n'oublia pas même les domestiques. Après quoi, pour implorer la grace du ciel, il n'épargna ni signes de croix ni l'eau bénite: il ne se contenta point d'en inonder la chambre, il en jetta sur tous les trous des murailles craignant sans doute que les mauvais esprits Lilliputiens ne trouvassent assez d'espace pour s'y nicher. Cette farce dura longtems, & se dénoua enfin heureusement.

Un soir que le pere avoit redoublé ses prieres en faveur de la possedée, il s'endormit & crut voir un spectre qui approchant lentement de son lit, lui dit: Favori du ciel, le Seigneur a entendu ta voix, il te fait savoir par moi son fidele ange, que si tu veux guérir Mademoiselle N.. des maux dont elle est accablée, il faut aller ou envoyer quelqu'un trouver le frere Judas, & lui arracher le pied fourchu que Lucifer lui a donné. C'est par sa vertu qu'il a le pouvoir de se transporter par-tout, de se rendre invisible, & de faire mille tours semblables. Car apprends que quand Made-

moiſelle N. fait ſes contorſions, c'eſt qu'elle croit voir les attitudes indécentes dont le frere Judas réveilloit chaque jour ſa paſſion. Après avoir dit ces paroles le ſpectre diſparut.

Le pere ſe leva & ſe proſternant à terre, il commença à compter les grains de ſon chapelet, en diſant cinquante *pater noſter* & autant d'*Ave Maria*. Sa priere finie, il alla trouver les parens de la poſſedée, il leur conta ſa viſion miſtérieuſe, & ce que l'ange lui avoit dit. Il falloit donc à préſent trouver quelqu'un qui voulût bien ſe charger de la commiſſion. Comme j'étois bien dans la famille, on jetta les yeux ſur moi. Les obligations que je leur avois, le plaiſir que trouve un réligieux à tirer une belle fille d'embarras, car dans ces circonſtances chretiennes nous ſurpaſſons de beaucoup les mondains, tant de motifs enfin m'obligerent d'accepter cette malheureuſe commiſſion. Je fus expédié, & graces au Seigneur, j'ai rempli mon but. Mais ſi quelqu'un d'entre vous doutoit de la vérité de ce que j'avance, en voici la preuve infaillible. Je tirai alors de deſſous mon froc le pied fourchu, à l'aſpect du-

quel

quel ceux qui me tenoient, me lâcherent. Les Spectateurs effrayés s'enfuirent en criant: Grand Dieu, aide-nous, préserve nous, de grace. Quelle odeur de soufre! nous étouffons! Je crus ce moment trop favorable pour n'en point profiter, & sans regarder derriere moi, comme la femme de Loth, je m'échappai par des chemins détournés & je vins tout essouflé chez moi. Fatigué & encore altéré de la peur que cette avanture m'avoit causée, je me jettai sur un canapé pour prendre quelque repos. A peine fus-je couché que j'entendis heurter lentement à la porte, je me levai en sursaut, je fus saisi d'une terreur pannique, craignant qu'on n'eût découvert ma demeure & qu'on ne vînt m'enlever. J'entrouvris en tremblant ma porte. C'étoit l'Archiviste; il me fit des reproches d'avoir gardé si longtems son pied fourchu, m'assurant que je l'avois mis dans le cas d'encourir les disgraces de son cher maitre Satan. Je le priai de me dire quelle expédition il alloit faire. Il me répondit qu'il étoit trop pressé pour s'arrêter: il me fit entendre cependant qu'il s'agissoit d'un assassinat dans le Nord, qu'une femme devoit exécuter avec lui:

Quelle figure ferois-je là avec un ſeul pied? A ces mots, il partit comme un éclair. Son récit me mit dans une terrible inquiétude. Je fremiſſois encore pour mon cher Monaque ſur qui l'on avoit déjà fait tant de tentatives, lorsque me rapellant ſes dernieres paroles, je fis attention qu'un femme devoit, de concert avec lui, exécuter ce crime. Le Sexe, diſois-je en moi même, tâcheroit plutôt de captiver le cœur de ce Prince que d'attenter à ſes jours. Dès qu'il fut parti, je paſſai une nuit aſſez tranquille. Le lendemain, mon hôteſſe monta chez moi. Cette femme ſur le retour avoit encore de beaux reſtes d'un ancienne beauté. Revenue des débauches de ſa jeuneſſe, elle donnoit dans la dévotion. C'eſt aſſez le foible des vieilles gens. Elle tenoit bonne table: les moines lui rendoient de fréquentes viſites. Elle me demanda de quelle religion j'étois. La peur de rappeller l'avanture du boucher, me fit éluder ſa queſtion qui me parut extraordinaire, & je le lui témoignai. Je crains que vous n'en ayez aucune, me dit-elle, & cela confirme mes ſoupçons ſur un autre point. Que voulez-vous dire, Madame? expliquez-vous. Ne me com-

comprenez-vous pas, Monſieur? Vous mêlez-vous de magie, êtes-vous nécromancien? Depuis que vous logez ici, on entend ſouvent du bruit dans votre cheminée; quand vous êtes ſeul, c'eſt comme ſi deux perſonnes s'entretenoient enſemble, & quand vous n'y êtes pas on voit des phénomenes encore plus extraordinaires, des voix vous appellent par votre nom; hier un pere Capucin vit monter chez vous un homme qui n'avoit qu'un pied qui vouloit venir à lui. Le révérend pere fit un ſigne de croix: il diſparut, les chandelles s'éteignirent en laiſſant une petite fumée bleuâtre, & une odeur de ſoufre ſe fit ſentir dans toute la maiſon. Ah! Madame, répondis-je en ſouriant, pouvez-vous être aſſez bigotte pour croire de pareils contes? comment les gens de bon ſens peuvent-ils ſe laiſſer aveugler par ces bonzes trompeurs? Des contes, Monſieur? non, non, ce ne ſont point des contes, le révérend pere me les a trop bien expliqués, ce ſont des commerces que vous avez avec Satan & ſes adhérans. Qu'il en ſoit ce qu'il voudra, ma maiſon ne ſera pas le théatre de vos ſortileges; ſi vous ne ſortez de chez moi

avant deux fois vingt-quatre heures, vous m'obligerez de vous dénoncer au Commiſſaire; je l'aurois déjà fait, mais je penſois que quelques années de plus, & la réflexion vous corrigeroient. Elle ſe leva en me lançant un coup d'œil qui confirmoit ſa réſolution.

J'avois rempli le but de mon voyage, je n'avois plus affaire à Paris, je quittai cette ville après avoir pris congé de mon ami par une carte, uſage reçu parmi les Diables modernes. Je pris le chemin de la Flandre pour m'en retourner par la Hollande à C... N'écrivant que les tours diaboliques, je ne ferai pas un détail du climat, du négoce & des mœurs des Flamans. Je dirai ſeulement qu'ils ſont polis & humains envers les étrangers, & ſans leurs pagodes remplies de ſuperſtitions Sataniques, je les aurois pris pour des anges. De là je paſſai en Hollande. Il ſeroit ſuperflu de parler des Hollandois, il faudroit des milliers de volumes de papier blanc, pour donner une légere idée de leur politeſſe. C'eſt-là que j'ai vu le Dieu de l'intérêt recevoir des hommages publics: chaque comptoir y eſt comme un autel où cette Divinité ſordide élevée au milieu des

des ſacs de ducats, de florins & de pieces de cinq ſols & demi, préſide à tous leurs projets. La crainte d'être ſa victime, comme pluſieurs étrangers, me fit hâter mon départ.

Quelques jours après je me trouvai vers les quatre heures après midi, à la vue de C... Je deſcendis de voiture à un mille de cette ville pour jouir un moment du plaiſir de me promener dans les charmantes allées qui y conduiſent de toute part. Extaſié de voir ma patrie, je fus tenté, à l'exemple du fils du Prétendant, de me proſterner pour baiſer la terre, quand je vis un grand train de Diables habillés de rouge & les paremens jaunes, s'avancer vers moi, avec quelques jeunes Diableſſes de la ville, bien métamorphoſées de ce que je les avois connues autrefois. Leur cheveux ci-devant ſimplement trouſſés par devant & liés par derriere, étoient friſés en crêpe, les uns avec de petites boucles qui ſembloient faire une échelle pour monter à leur cervelle, les autres avec une boucle au haut de la tête comme la crête d'un coq, pour marquer apparemment qu'elles étoient franciſées, heureuſes ſi elles n'en euſſent porté de marques

 qu'à

qu'à la tête: un tein frais qui faisoit le prix de leur beauté, étoit tout à fait terni, soit par un exercice trop violent, car les François aiment la promenade, soit par des veilles prolongées au bal, ou enfin par les voyages qu'elles avoient faits de tems en tems au Temple de la Déesse Lucine, ou par leurs courses fréquentes dans les bois qui entourent ce Temple, où elles alloient cueillir des branches de palmier (*). Pour réparer ce défaut on recouroit à une composition de blanc & de rouge, dont les visages étoient plâtrés. Elles se promenoient de la maniere du monde la plus comique; tantôt elles couroient, comme si quelqu'un eût voulu les attrapper, tantôt elles marchoient en sautillant & cabriolant, dans certains momens elles rallentissoient leur marche, s'arrêtoient, se regardoient avec langueur, & après un peu de silence, elles s'entrelaçoient & avançoient en groupe: ce qui m'étonna davantage, ce fut de voir ces Diablesses ornées d'un énorme bouquet de fleurs.

(*) Le Palmier étoit respecté des anciens; les femmes en tenoient dans leurs mains, pour accoucher plus aisément. *Theognis Gnom. V. 5. item. Homeri Hym. in Apoll. V. 14.*

fleurs. On m'a aſſuré qu'il y avoit beaucoup de myſtere dans le choix des fleurs, qui denotoient ſur-tout certaine période: tantôt elles ne portoient que des fleurs blanches comme le lis, l'œillet blanc & la fleur des Dames: dans un autre tems des rouges, comme les roſes, les œillets rouges & autres. Le bouquet favori & le plus en vogue, étoit une couple d'Oranges. Jamais on ne devoit excéder le nombre deux. Je ne ſais quelle raiſon cabaliſtique rendoit ce nombre ſi cher & ſi reſpecté: au moins je n'en ai jamais remarqué ni plus ni moins. Ces deux Oranges étoient attachées à leur tige ordinairement de huit à dix pouces de longueur. Elles étoient ſi charmées de ces ſortes de bouquets, ils étoient ſi recherchés, que faute de pouvoir s'en procurer par la ſaiſon, on y ſuppléoit par deux pommes d'amour, attachées également à une tige. On m'a aſſuré qu'il y avoit quelque choſe de fort myſtique dans cette derniere eſpece de bouquet: je n'ai pu juſqu'ici le pénétrer, mais j'en ai écrit à mon ami l'Archiviſte; ce myſtere diabolique eſt de ſon reſſort, il le ſaura ſurement. J'attends ſa réponſe & ſi je la réçois avant d'avoir fini cet ouvrage,

vrage, je ne manquerai pas de la communiquer au public.

Etonné d'un ſi grand changement opéré en ſi peu de tems, je levois les yeux au ciel pour lui en marquer ma ſurpriſe; rêveur & penſif j'avançai quelques pas, je vis arriver deux Dames âgées environ de ſoixante ans qui me parurent d'une humeur enjouée: elles ſembloient bondir après la troupe folâtre qui les précédoit. Mais je fus bien plus ſurpris de m'entendre appeller par mon nom de baptême, je tournai la tête, reconnus ma mere & ma tante. Je les embraſſai; après les premiers tranſports de tendreſſe, elles me demanderent pourquoi je n'avois point ſalué mes ſœurs & mes couſines, que je venois de rencontrer. Mes ſœurs, m'écriai-je. Aſſurément, répliquerent elles? On vouloit dépêcher un domeſtique pour les faire revenir; je priai ma mere de n'en rien faire, diſant que je ſerois mortifié de les priver du plaiſir de leur promenade, que j'aimois mieux les aller joindre. Nous arrivâmes bientôt à notre maiſon de plaiſance. Ma mere m'annonça; dans l'inſtant mes ſœurs quittant leurs Diables, vinrent m'embraſſer. Ces Meſſieurs à leur tour

tour me firent mille complimens, & me demanderent d'une voix tremblante, si je venois de la Silesie, si j'avois vu Sa Majesté Prussienne, si j'avois passé à Berlin, & s'il y avoit encore beaucoup des prisonniers faits à la Bataille de Rosbach. Ayant répondu que je venois de France, leurs esprits parurent alors se tranquilliser. Nous nous divertîmes bien, mais comme je venois de voyage, tout le monde s'empressa de revenir en ville. Je ne fus point fâché de cet empressement. J'avois un mal de tête terrible que l'odeur de leurs parfums & l'haleine de mes sœurs qui ne sentoient que l'ail & l'oignon, avoient augmenté.

Une de mes sœurs, que j'aimois davantage, parce que je la croyois moins susceptible de diablerie que les autres, me donna le bras; un de ces Diables rouges s'en appercevant, accourut au plus vîte & présenta le sien. Je fus mortifié de cet excès de politesse Françoise. Je voulois m'entretenir avec elle le long du chemin, j'étois curieux d'apprendre des nouvelles de la ville. Il me fallut dissimuler; mais je perdis contenance quand je l'entendis demander tout bas à ma sœur

ſœur ſi je couchois chez mon pere, ſi mon appartement étoit près du ſien, & ſur-tout ſi mon arrivée ne l'empêcheroit point de venir dans ſa chambre la nuit. Ma ſœur s'appercevant que je changeois de couleur, lui fit ſigne de ſe taire, ce qu'il fit: peu après nous arrivâmes en ville.

On prépara le ſouper, le dialogue que j'avois entendu, m'avoit tellement dérangé que j'étois au deſeſpoir. Nous nous mîmes à table; on m'interrogea beaucoup ſur les belles choſes que j'avois vues à Paris. Entre autres un Diable Colonel me demanda avec un petit air riant & badin, ſi la friſure en aile de pigeon étoit encore à la mode, ſi l'on portoit toujours des épées damaſquinées, ſi j'avois vu Madame la D... de P... quelle ſorte de coëffure elle avoit, & celle qui étoit le plus à la mode, les cabriolets, les Pompadour, les négligées, les papillons, les couches à la reine, les barbes & vingt autres eſpeces qu'il me nomma. Je lui répondis fort poliment que j'étois peu au fait des modes, que mes occupations ne m'avoient pas laiſſé le tems de m'inſtruire de ces minuties.

Com-

Comment! Monſieur, s'écria-t-il, vous appellez minuties des objets qui regardent le Sexe: aſſurément tout ce qui le touche de ſi près, mérite nos plus tendres ſoins. A ces mots ma cadette ſembloit ſauter de joie, & s'écria avec tranſport: Ah! vive un François! Envoyez un Allemand où vous voudrez, il reſtera toujours Allemand. Je vous promets, cher Comte, que ſi vous lui parliez de poudre à canon, de fuſil, de bombes & d'eſcalades, ils ſauroit vous répondre; mais lui parler galanterie, c'eſt le deſorienter. Ah! vivent les François! Dieux! que ne donnerois-je point pour pouvoir paſſer ma vie en France? Je ſuis perſuadée, & à la vérité Monſieur le Marquis me l'a dit cent fois, qu'une Dame eſt plus heureuſe dans le moindre village de France, que dans la Cour la plus brillante d'Allemagne; fi, fi, l'Allemagne. A peine pouvois-je me contenir, je regardois avec des yeux égarés à l'entour de la table. J'eſperois au moins que mon pere & ma mere ne ſeroient point endiaboliſés, & qu'ils alloient faire payer cher à ma ſœur ſon inſolence; mais hélas! quel fut mon étonnement, quand loin de la corriger, ils parurent par leurs ris & leurs applaudiſſemens, être flattés de ſon goût.

Ma

Ma mere même commençoit à faire le Panégyrique des François en s'écriant: Oui, mon fils! cela eſt vrai, il n'y a pas une nation dans l'univers plus gracieuſe, plus polie, plus bienfaiſante, plus obligeante & plus ſincere que la Françoiſe. Elle ſait diſtinguer ſon monde; les François ont des déférences particulieres pour les gens de diſtinction; à peine furent-ils arrivés dans la ville, qu'ils eurent pour nous toutes les attentions imaginables; nous n'avons dit qu'une ſeule fois à un de leurs Officiers, que nous étions du premier rang dans le pays, il eut la bonté de le croire ſur notre parole & le publia même dans toute l'armée. Oui, mon fils, jamais il n'eſt venu un Général dans la ville qui n'ait été regardé ici comme un enfant de la maiſon, & auſſi jamais ils n'ont donné de fête où nous n'ayons été invités: qu'en dites-vous mon fils? Je répondis aſſez froidement que dans ce cas on avoit raiſon de ſe louer de ces Meſſieurs, que de mon côté j'en étois très-reconnoiſſant. Piqué de ne pouvoir répondre comme j'aurois voulu, je crus qu'il étoit plus prudent de me retirer. Le diſcours de ma mere m'avoit frappé au point de me faire

crain-

craindre qu'elle ne fût devenue diableſſe: je réſolus de m'en éclaircir. En partant je laiſſai tomber mon mouchoir auprès d'elle: en le ramaſſant, il me fut aiſé de toucher ſon pied. Quelle horreur me ſaiſit quand je ſentis qu'il étoit fourchu. Seigneur, penſois je en moi-même, eſt-il poſſible que ces Diables ayent gagné une femme de ſon âge? Ah! mon pauvre pere, que je te plains! je ne penſe pas que tu ſois auſſi endiablé, je le crains pourtant. Comme je ne pouvois toucher ſes pieds, je regardai avec les yeux d'un Linx ſi je ne verrois pas pouſſer des cornes ſur ſon front. Graces au Seigneur! je n'en voyois aucunes traces. Je regardois s'il n'en ſortoit point des côtés de la tête: mais malheureuſement, ſes oreilles d'une longueur immenſe m'empêchoient de bien voir. Je remis donc cet examen à une autre fois, & me retirai ſans prendre congé de la compagnie. La douleur m'accabloit: je n'étois pas au bout.

A peine eus je monté quelques degrés pour aller à ma chambre que j'entendis une petite voix douce qui appelloit lentement, Monſieur le Major, Monſieur le Major, eſt-ce vous? Je répondis, Oui. Ah,

mon Dieu! me dit-on, que venez-vous faire si tôt? On vous avoit dit à une heure: il n'est pas encore minuit; Mademoiselle n'est point montée à sa chambre, retirez-vous au plus vîte, allez vous cacher dans votre coin ordinaire, à l'écurie. Dès qu'elle sera ici, j'irai vous prendre. Je voulois partir, mais elle me rappella pour m'avertir que le frere étoit arrivé, & d'être plus circonspect qu'à l'ordinaire; car, s'il découvroit quelque chose, sa maîtresse & elle courroient risque de perdre la vie. C'est un jeune étourdi qui se désespéreroit, s'il savoit que sa sœur eût une intrigue avec un François. Je la remerciai de son avis, & promis d'en profiter.

Rentré dans ma chambre, je me jettai dans un fautevil, résolu de veiller pour découvrir l'auteur de cette intrigue, & de le punir de l'affront qu'il faisoit à notre Maison.

Ayant délibéré sur le parti le plus sage, je crus devoir ne rien précipiter, retarder les effets de mon juste ressentiment, jusqu'à une parfaite instruction. Il y avoit plusieurs Officiers logés chez mon pere; je ne voulois pas me méprendre.

Je me jettai tout habillé sur mon lit, où je passai la nuit à faire mille tristes réflexions. Je craignois surtout que ces Diables, après avoir corrompu les mœurs de mes sœurs élevées dans les sentimens d'une vraie religion, &qui avoient marché constamment dans le chemin de la vertu; je craignois, dis je, que Mlle. S——n, une des plus belles filles de la ville, n'eût subi le même sort. J'en étois éperduement amoureux. J'appris bientôt avec la plus grande satisfaction, que sa constance, son attachement à Dieu, à sa Religion, à son Roi avoient résisté aux pieges de ces perfides. Je dois cet éloge à sa vertu, pour expier mes soupçons. Heureux le genre-humain, si notre premiere mere eût ainsi résisté aux ruses du Diable, leur ayeul! Outre les avantages de l'immortalité, que nous avons perdus, nous eussions encore mené une vie tranquille & vertueuse sur la terre. Mais qu'elle a bien transmis à son Sexe la dose d'esprit diabolique que Satan lui communiqua! c'est ce qui remplit ce monde de babillardes, de furieuses, & d'Honesta.

Sans cette dose d'esprit diabolique on ne verroit point de femmes abandonner le soin de leur ménage, l'éducation de leurs enfans & le bien-être de leurs époux, pour

jouer, ou chanter un air Italien, faire une partie de picquet, broder une piece d'étoffe, ou des chaises, pour faire présent à Madame la Baronne, tandis que leurs enfans vont avec des bas percés ou des cravates déchirées. Je ne dirai rien du ridicule usage de se farder. Le Sexe a le privilege des marchands, d'embellir sa marchandise pour la faire valoir. Encore si les femmes le faisoient du consentement de leur mari, & pour lui plaire, on n'auroit rien à dire. Autant de femmes que je verrai desormais mettre du rouge à l'insçu de leur mari, je les regarderai comme les affiches de ces maisons où l'on voit écrit *cubicula locanda*, ou d'une vente par octroi au plus offrant. Que l'on me passe cette petite digression: je reviens.

L'aurore commençoit à percer de ses rayons les voiles de la nuit: je me levai: j'allai dans la chambre de ma sœur, je la trouvai endormie, mais fort pâle. En regardant de plus près, je vis sur le chevet de son lit le chapeau d'un de ces Diables. Je fremis d'horreur. La colere me transporte, je l'éveille brusquement. Elle ouvre foiblement la paupiere, & me dit d'un ton languissant: O cher Chevalier! je n'en

puis

puis plus, retirez-vous au nom de Dieu? Je lui répliquai avec vivacité que je n'étois point le Chevalier, je la questionnai sur ce qui causoit son abattement. Elle me répondit avec une hardiesse surprenante: En vérité, mon frere, je crois que votre voyage vous a rendu fou: Non, non, ma sœur, ce n'est pas mon voyage, c'est mon retour qui me fait perdre la tête; que signifie ce vilain chapeau? O! me repartit-elle avec un grand éclat de rire, est-ce là ce qui cause la colere de Monsieur? Seigneur! que vous êtes novice, pour un homme qui a voyagé? Attendez encore, vous verrez bien d'autres choses; quelquefois nos lits sont garnis de vingt chapeaux, d'une douzaine de montres & au moins d'autant de croix de S. Louis: Car nous travaillons nuit & jour à faire du ruban pour les attacher & les orner. Se peut-il, mon frere, qu'après avoir été si longtems à ce cher Panthéon, ce temple des Dieux, Paris, vous vous entendiez si peu en galanteries? Ma foi, à vous voir, on croiroit que vous venez plutôt de la Siberie que de la France. J'étois fort mécontent de ces galanteries, je craignois pour les suites. Je lui demandai ce que

disoit mon pere de tout ce train, s'il avoit connoissance de ce qui se passoit. Oh! répondit-elle d'un air aisé, il prend cela le mieux du monde: il n'est jamais plus content, que quand il nous voit entourées de ces chers François; aussi en avons-nous à la maison du matin au soir. Si nous allons à l'Eglise, ce que nous faisons rarement, elle en est toute remplie; depuis qu'ils sont ici, elle a plus l'air d'une ruche d'abeilles, que d'un endroit consacré au service divin. Comment, lui dis-je encore tout rêveur, mon pere est content de tout cela! Oui, mon frere, & très-content; ce n'est pas sans raison. Et quelle raison peut-il avoir de sacrifier l'honneur de ses enfans & l'amour de sa patrie? Ah! vous ne savez pas tout: savez-vous le tort qu'on lui a fait en lui ôtant une charge qu'il avoit? Mr. le Commandant Barral, & Mr. le Général de St. Chamant lui ont promis sur leur honneur, & des gens aussi braves n'y manquent jamais... Et bien... Ils lui ont promis, comme les François garderont sans-doute le pays, de le faire nommer Président de la Régence par le Roi leur maître, & nous ne doutons pas qu'ils ne lui procurent de plus la

croix

croix de S. Louis. Quant à nous, ils nous ont promis de nous marier à des Comtes, des Marquis, des Barons, & que ſçais-je, peut-être à des Cordons bleux: qu'en dites-vous mon frere? Vous êtes folle. Je ſortis ſans autre réponſe. En deſcendant je rencontrai une foule de domeſtiques, & de coureurs qui alloient & venoient portant des papiers à la main. J'eus la curioſité de demander à les lire, diſant que j'étois le fils de la maiſon. On me répondit qu'ils étoient adreſſés à mes ſœurs. On me laiſſa ſeulement voir les inſcriptions. Voici à-peu-près celles dont je me ſouviens.

Billet doux pour Mlle. N.
Chanſon nouvelle pour Mlle. C.
Rêve pour Mlle. M.
Vers Anacréontiques ſur une mouche qui vint ſe placer ſur la levre de Mlle. A.
Vers Pindarique ſur l'arrivée du frere de Mlle. B.
Cupidon démasqué pour Mlle. N.
Venus percée d'une fleche par ſon fils pour Mlle. C.

Et pluſieurs autres dans ce ſtile. Je quittai mes ſœurs: elles me dirent que j'étois prié chez ma Tante. Je promis d'y

 aller.

aller. Je paſſai quelques heures agréables chez mon aimable & vertueuſe maîtreſſe. Au ſortir de cette viſite, je montai en caroſſe avec ma famille, pour me rendre chez ma Tante. Quoique le chemin ne fût pas long, je m'ennuyai d'autant plus que je penſai être étouffé par ces Diables rouges qui nous accompagnoient. Les uns étoient montés derriere le caroſſe, les autres étoient ſur le ſiege du cocher ou debout à côté de lui, mais ceux qui m'embarraſſérent le plus, furent ceux qui ſe placerent aux portieres en dehors, auxquels mes ſœurs donnoient la main, crainte qu'ils ne tombaſſent. Nous arrivâmes & je m'imaginai que notre triomphe ne reſſembloit pas mal à celui du Diable menant des ames Chrétiennes aux enfers. Je ne détaillerai point ce qui ſe paſſa chez ma Tante.

Le ſallon étoit plutôt la ſalle de l'Impératrice Meſſaline, que la chambre d'une femme reſpectable. Je ne vis que le desordre & l'impudence dans une maiſon où la vertu, la modeſtie & la religion avoient habité ſi longtems. J'en conçus tant d'horreur que je réſolus de n'y pas remettre les pieds, & d'éviter tant que je pourrois, ce commer-

ce

ce Satanique. J'allai le lendemain chez un de mes coufins, avec qui je liai une amitié intime: il me conta tout ce qui s'étoit paffé dans mon abfence. Ce garçon eft fage & pieux: on peut fe tenir fûr de la fidélité de fes rapports. Nous parlâmes d'abord de mes anciennes connoiffances. Je lui demandai des nouvelles de mon ami l'Avocat M---r. Il me dit qu'il étoit mort de chagrin. Vous favez, mon cher, que les Avocats font naturellement avares & intéreffés au dernier point: on lui a arraché des efpeces. Cela lui a touché tellement le cœur, qu'il en eft mort. Je trouvai que prefque tous ceux qui étoient un peu âgés, ne pouvant gueres réfifter aux tourmens qu'on leur faifoit fouffrir, en perdoient la vie. Mon cher coufin, vous ne pourriez pas vous imaginer comment on nous a harcelés. Il y avoit entre autres un Diable qu'ils nommoient Mauvaife volonté: un homme à qui on avoit enlevé tout ce qu'il poffédoit, ne pouvant plus contribuer aux énormes extorfions qu'on vouloit encore lui faire, on envoya d'abord Mauvaife-volonté. Ce Diable a tyrannifé les plus grands Seigneurs du pays. Il n'a eu aucun égard pour les Nobles, ni pour les Confeillers, foit de la Régence ou de la

Chambre des Domaines. Il les faisoit prendre quelquefois dans leur lit, les jettoit en prison, ou les faisoit marcher pendant les plus grands froids aux risques de leur vie, sans égard à leur âge & à leur état. Oui je sais que ce Diable de Mauvaise-volonté a chassé de chez elle une Dame du premier rang, sans lui permettre de garder une seule chambre dans sa maison grande comme un palais. Oui cet infâme Diable eut l'audace de menacer une autre Dame, de lui faire donner des coups de bâton par un Général François, sans que ni son état, ni la dignité dont feu son mari étoit revêtu, pussent la mettre à l'abri de ces insultes. Vous m'étonnez, mon cousin? Comment! un François battre une Dame! Mr. de K. qui passoit à Paris me disoit qu'ils étoient adorés des femmes & des filles de C. . . qu'elles en faisoient leurs Idoles. Hélas! oui; elles les ont adoré, plus criminelles cent fois que les anciens Idolâtres. Ces peuples aveugles choisissoient des Dieux à leur gré, ils faisoient consacrer par leur prêtre, un arbre, une montagne, une queue de lion, un oignon, une vache, un mouton, un élephan, un serpent, ou si vous voulez le Diable sous la

la forme de ſerpent. Le ſerpent ſur-tout a été le fétiche favori. Le culte qu'on lui a rendu, n'égale pourtant pas l'amour, l'adoration, & les hommages que nos belles C*** ont rendus aux ſerpens François. Voyons qui des uns ou des autres ſont plus dignes de culte.

Le ſerpent eſt un bel animal, gros quelquefois comme la cuiſſe d'un homme, long de pluſieurs pieds; il eſt agréablement varié de blanc, de bleu, de jaune & de brun. Nos Diables ſont bigarrés de toutes ſortes de couleurs, mais ſur-tout d'une qu'on nomme Pompadour. Je ne ſais par quelle raiſon Diabolique ils ont adopté ſi ſpécialement cette couleur. Ils ont ordinairement les joues d'un rouge très-vif: on dit que cette couleur ne leur eſt point naturelle, qu'elle couvre une peau jaune & fannée: on prétend même que cette couche de vermillon cache certaines playes qu'ils gagnent aux champs de cythere, où ils ſe montrent plus braves qu'aux Batailles de Creeveld, Minden ou Filingshauſen. Les ſerpens ſont d'une grande familiarité avec les hommes: autre différence, car nos Diables ſont beaucoup plus privés encore avec le Sexe. Ces reptilss

entrent

entrent volontiers dans les maisons, ils se laissent prendre & manier; nos reptiles Diaboliques se glissent par la moindre ouverture: un toit, une fenêtre, une cheminée leur suffit, si la porte leur est fermée. Non seulement, ils se laissent prendre & manier, mais ils prenent & manient. On fait descendre les serpens d'un même pere, la Divinité principale. Nos Diables au contraire, quoique tous Barons, Marquis, Comtes, ou Chevaliers ont une origine inconnue à tout le monde, à eux-mêmes. Il n'y a guere, je crois, que le grand Satan leur chef, qui en sache quelque chose. Les serpens font gagner beaucoup d'argent aux Prêtres payens. Nos Diables ennemis du Sacerdoce ne font gagner que les Prêtresses de Vénus, ou ces Ministres aveugles qui attisent d'une main barbare & sanglante les rechauds brûlans de S. Cosme. Enfin les quatre parties du monde sont infectées de l'Idolâtrie. Satan a partout des esclaves, surtout à C. . . parmi nos femmes & nos filles: je vous nommerai les principales qui vous feront juger des autres. Vous avez sans doute connu Mlle. D. . Madame la Douairiere R—d. Le croiriez-vous? Elle s'est aussi laissée en-

diabolifer par un de ces Diables; à la vérité il eft agréable, jeune, bienfait, complaifant. Quand on lui pafferoit tout le refte, on lui reprochera toujours, avec raifon, d'avoir débuté trop tôt: il paroît qu'une femme qui avoit eu trois ou quatre enfans, pouvoit un peu patienter & ne fe pas laiffer ôter fa ceinture (*), avant que les cérémonies fuffent achevées. A peine avoit-il fini cette hiftoire, que nous entendîmes fonner des poftillons. Nous nous mîmes à la fenêtre, nous demandâmes ce qu'il y avoit. On nous annonça que la paix étoit conclue entre Sa Majefté le Roi de Pruffe, & l'Impératrice Reine. Dieu! que je fus ravi! J'allai l'annoncer chez moi, où je trouvai la maifon toute en larmes. Je tachai de les confoler, tranfporté moi-même de joie de cette heureufe nouvelle, leur difant que la paix venoit fort à propos, que fans elle, les François ne nous auroient laiffé avec le tems que des bourfes vuides, des maris à cornes, & des filles dé—pu—cel—lées.

(*) Les femmes d'Athenes ne laiffoient ôter leur ceinture par leurs maris, qu'après la Cérémonie Noptiale.

F I N.

